é

les écrits

Emmanuel Kattan Confession
Normand de Bellefeuille Le poème est une maison de long séjour
Monique Deland Avec rien, on peut faire n'importe quoi
Jean Pierre Girard Chroniques de riens
Éric Sarner Lexique continu des émotions
Donald Alarie Arpenteur du quotidien
Hugues Corriveau La passion d'Eugénie
François Gagnon miel, galère
Guillaume Asselin Voltes, visions, vertiges
Elke de Rijcke *Siempre es hoy*
Carole David Mon orient noir
André Lamarre Dix-sept oracles
Frédéric Marcotte Chants
Nicholas Giguère Suite mythologique (jetable)
Albert G. Paquette Ma tête en berne
Jean Désy En quête de ciels
Yannick Resch Rêves de ville
Hommage à la 'Pataphysique
L. Mc Murray, F. Gauvin, G. Théberge, J-F. Chassay, J. Jouet, É. Gagnon, M. Saint-Germain, T. G. Tremblay, Y. Cozic, L. Klieger Stillman

140



MARS2014

LES ÉCRITS — REVUE FONDÉE EN 1954 PAR JEAN-LOUIS GAGNON

Directeur : Pierre Ouellet
Directeur adjoint : André Ricard
Président honoraire : Jean-Guy Pilon
Comité de rédaction : Jacques Allard, André Brochu
Nicole Brossard, Denise Desautels, Hélène Dorion,
Danielle Fournier, Naïm Kattan, André Ricard
Conseil d'administration :
Jean-Claude Corbeil, Denise Desautels, Danielle Fournier,
Georges Leroux, Pierre Ouellet

Adjointe administrative : Marie-Simone Beaulieu
Correction d'épreuves : Pascale Matuszek
Secrétaire de rédaction et attachée de presse : Diane Brabant
Conception graphique et mise en pages : Olivier Lasser

Les Écrits — Case postale 1287, succursale Complexe Desjardins Montréal (Québec) H5B 1C4
Téléphone : 514 987-3000 (3796#, 1578#) • Télécopieur : 514 987-6548
www.lesecrits.ca • ouellet.pierre@uqam.ca

Le Conseil des arts du Canada, le Conseil des arts et des lettres du Québec
et le Conseil des arts de Montréal subventionnent cette publication.
Membre de la SODEP.

Conseil des arts et des lettres Québec
Le Conseil des Arts du Canada depuis 1957 | The Canada Council for the Arts since 1957
Conseil des Arts de Montréal

Dépôt légal : 3e trimestre 2013
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada
ISSN 1200-7935
ISBN PDF 978-2-924558-03-4

Envoi de Poste-publications-Enregistrement no 40044285

© les écrits

é SOMMAIRE

NUMÉRO 140 • MARS 2014

PIERRE OUELLET
Présentation 5

EMMANUEL KATTAN
Confession 11

NORMAND DE BELLEFEUILLE
Le poème est une maison de long séjour 27

MONIQUE DELAND
Avec rien, on peut faire n'importe quoi 37

JEAN PIERRE GIRARD
Chroniques de riens 43

ÉRIC SARNER
Lexique continu des émotions 61

DONALD ALARIE
Arpenteur du quotidien 67

HUGUES CORRIVEAU
La passion d'Eugénie 75

FRANÇOIS GAGNON
miel, galère 89

GUILLAUME ASSELIN
Voltes, visions, vertiges 97

ELKE DE RIJCKE
Siempre es hoy 109

CAROLE DAVID
Mon orient noir, ma Joyce Mansour 123

ANDRÉ LAMARRE
Dix-sept oracles 127

FRÉDÉRIC MARCOTTE
Chants 131

NICHOLAS GIGUÈRE
Suite mythologique (jetable) 137

ALBERT G. PAQUETTE
Ma tête en berne 143

JEAN DÉSY
En quête de ciels 153

YANNICK RESCH
Rêves de ville 173

HOMMAGE À **LA 'PATAPHYSIQUE : LE VIDE**

LINE MC MURRAY *Pour une science des solutions imaginaires. L'Académie québécoise de 'Pataphysique : 25 ans* 181
FRANCIS GAUVIN *La philosophie : une déroute anachronique de la 'Pataphysique* suivi de *Réflexions évidantes* 187
GLEASON THÉBERGE *Un vide à remplir* suivi de *Laitue* 194
JEAN-FRANÇOIS CHASSAY *Existe-t-il une littérature A-'Pataphysique?* 199
JACQUES JOUET *Pascal avait son vide* 207
ÉRIC GAGNON *Considérations sur le vide* 211
MICHEL SAINT-GERMAIN *Les absents ont tout Zumthor* 213
TANKA G. TREMBLAY *Duchamp du vide* 217
YVON COZIC *Aphorismes et périls sur le VIDe* 225
LINDA KLIEGER STILLMAN *Monsieur Ubu et Le Gentleman : Jarry et Miró* 229

NOTICES BIOGRAPHIQUES 240

PORTFOLIO : OSVALDO RAMIREZ CASTILLO
MARIZA ROSALES ARGONZA 245

PIERRE OUELLET

Présentation

Les écrits fêtent cette année leur soixantième anniversaire. Fondée en 1954 par Jean-Louis Gagnon sous le titre *Écrits du Canada français* et parrainée dès sa création par l'Académie des lettres du Québec (qu'on appelait alors l'Académie canadienne-française), la revue a maintenant traversé et façonné à sa manière plus d'un demi-siècle d'histoire. Le numéro spécial paru en 2004 sous la direction de Naïm Kattan retrace de façon exemplaire les cinquante premières années de la revue à travers ses mutations et sa grande continuité : un sens aigu des traditions et une volonté farouche d'innovations marquent ses ambitions et ses orientations depuis les débuts. Nous célébrerons tout au long de l'année cet anniversaire, peut-être moins frappant pour l'imagination que le cinquantième, mais tout aussi important pour notre histoire récente, où la littérature et l'art semblent de plus en plus fragilisés, suscitant les pires craintes quant à l'avenir des périodiques qui les soutiennent et les diffusent. Le numéro de l'automne prochain sera notamment consacré à la rencontre de jeunes auteurs et d'écrivains reconnus que nous jumellerons dans le but de mettre en lumière les multiples passages d'une génération à l'autre que *Les écrits* permettent et encouragent depuis leur fondation.

Le présent numéro n'échappe pas à ce principe : de jeunes poètes et prosateurs comme François Gagnon, Nicholas Giguère, Guillaume Asselin, Frédéric Marcotte, Francis Gauvin,

Éric Gagnon et Tanka G. Tremblay, dont certains publient ici leur premier texte, côtoient des écrivains de renom encore jeunes, comme Emmanuel Kattan et Elke de Rijcke, ou déjà riches d'une longue carrière, comme Normand de Bellefeuille, Monique Deland, Jean Pierre Girard, Donald Alarie, Hugues Corriveau, Carole David, André Lamarre, Jean Désy, Line McMurray, Jean-François Chassay, Gleason Théberge, Yvon Cozic et plusieurs autres, dont des auteurs européens de réputation internationale comme Éric Sarner, Yannick Resch et Jacques Jouet. C'est cette mixité générationnelle qui aura toujours fait le succès des *Écrits...* et le mélange des genres, des styles, des cultures. Et des époques, aussi, puisque nous ressuscitons dans ce numéro l'œuvre d'un auteur oublié, Albert G. Paquette, qui aura vécu une vie trop brève, de 1943 à 1973, trente ans à peine, où il aura toutefois pu écrire des textes d'une grande densité, fortement inspirés par ceux de son ami Claude Gauvreau, avec lequel il a beaucoup collaboré. Il n'aura eu le temps de publier qu'un livre, d'où sont tirés les trois textes qu'on va lire dans ces pages : *Quand les québécoisiers en fleurs...*, paru aux Éditions du Jour en 1973, quelques mois avant sa mort. Le titre général que nous avons donné à ces extraits, « Ma tête en berne », est tiré du premier et donne la juste mesure de cette œuvre étonnante. Albert G. Paquette mérite largement de sortir de l'oubli dans lequel l'a plongé sa disparition prématurée. Je suis reconnaissant à Jonathan Lamy d'avoir attiré mon attention sur cette œuvre au moment où nous préparions ensemble le choix des textes qui ont été lus lors de l'événement *La contre-culture... contre quoi ?* présenté par l'Académie des lettres et Bibliothèque et Archives nationales du Québec le 15 février 2011, dans une mise en scène d'Olivier Kemeid. Je remercie également Monique Duplantie, Louise Martin, compagne de l'auteur dans ses dernières années, de même que Jacques Crête pour les précisions qu'ils m'ont données sur les textes de ce poète et

dramaturge méconnu, dont nous publierons sans aucun doute d'autres œuvres dans un avenir rapproché.

Si la revue fête cette année son soixantième anniversaire, et l'Académie des lettres du Québec ses soixante-dix ans, l'Académie québécoise de 'Pataphysique fêtait quant à elle, en 2013, son quart de siècle d'existence, en organisant notamment un « banquet » — plutôt qu'un colloque ou un congrès — consacré ironiquement au thème du « vide », quand tout, les tables, les têtes et les cœurs, fut apparemment bien rempli... si l'on en juge par l'abondance du verbe, de la verve même, de la pensée et de l'esprit dont font preuve les auteurs des textes réunis ici, qui témoignent de la grande vitalité de cette académie dans la fleur de l'âge et de l'extrême vivacité des échanges qu'elle suscite. Je remercie chaleureusement Line McMurray, présidente et fondatrice de l'AQP, d'avoir rassemblé et présenté ces textes. Un tel « hommage » permet de tisser des liens étroits entre nos deux « académies », qui partagent une même passion pour la langue et les idées poussées dans leurs derniers retranchements : la dérision savante et rieuse, l'incongruité logique, l'extravagance poétique... bref, *Les minutes de sable mémorial*, dirait Jarry, en quoi s'égrène notre temps de parole dès lors qu'on le passe au crible des absurdités les plus folles de notre monde.

Cette déraison et la charge satirique, parodique, ironique qu'elle déclenche s'incarnent parfaitement dans l'œuvre des deux artistes réunis dans ce numéro : Osvaldo Ramirez Castillo, peintre et dessinateur salvadorien immigré au Canada depuis la fin des années 1980, et Mariza Rosales Argonza, artiste d'origine mexicaine établie à Montréal depuis quelques années. Le premier explore la mémoire collective, l'identité culturelle et les traumatismes historiques à travers la fable et l'allégorie

grinçantes, où le corps devient le symbole des chocs les plus violents qu'il subit au sein du monde politique où il est plongé, entre réel et imaginaire, fantasme et réalité. La seconde explore quant à elle, dans des œuvres qui marient photos, dessins et peintures, les liens iconographiques et mythologiques entre les cultures amérindiennes et européennes en ce qui a trait aux représentations de la femme et de la nature, à travers les processus de sacralisation et de profanation dont elles font l'objet, où se mélangent croyances et perceptions, sagesses et dérisions, savoirs et superstitions, qui caractérisent en profondeur la culture métissée des Amériques. Ces deux artistes au talent exceptionnel, de plus en plus reconnus au Canada, dans leur pays d'origine et un peu partout à l'étranger, témoignent exemplairement de la richesse de la mémoire et de l'imaginaire collectifs d'ici, qui s'alimentent désormais à de multiples sources, qu'on découvre chaque jour plus abondantes et sans doute intarissables, comme l'est l'avenir de l'art et de la littérature que *Les écrits*, du haut de leur soixante ans, ne cessent de défendre et de promouvoir avec acharnement.




LOS ANGELITOS
DEL INFIERNO
PALETAS

EMMANUEL KATTAN

Confession

Ce dont on ne peut parler, il faut le taire
Ludwig Wittgenstein

1. Tout peut être dit.

1.1 Tout peut être dit parce que tout *doit* être dit. Je ne suis, aux yeux des autres, que paroles enchevêtrées. Il se pourrait bien que, privés d'origine, les mots me déguisent et que, dans leur désir de lumière, ils aient renoncé trop tôt à révéler ma vie. Mais il leur suffira d'apparaître solitaires et sans mémoire. Personne, alors, ne doutera qu'ils me délivreront, dénudée, entièrement reconnue.

1.1.1 J'aurai beau demeurer silencieuse, mes mains parleront pour moi. Les paroles s'attacheront à chacun de mes gestes. Elles colleront à ma peau, pulluleront sur mes lèvres.

1.1.2 Les mots seront de neige, imaginés dans l'urgence du départ.

1.1.3 Tout *doit* être dit. Cette sémantique de l'existence est le fondement de l'*éthique*.

1.2 Tout peut être dit, parce que seul ce que l'on dit existe. Hors du langage, rien ne demeure.

1.2.1 Il arrive, parfois, que naisse en nous un sentiment intime, inaccessible au langage. Mais ce « trop-plein de sens » est le miroir des mots.

1.2.2 Il faut de la musique pour inventer le silence.

1.2.3 La vie que je n'ai pas protégée, qui d'autre que moi peut en décider la réalité ? Pour peu qu'une image doive à ma solitude son existence, qui d'autre que moi pourra juger jusqu'où plongent ses racines ?

1.3 Tout peut être dit parce que seule la parole fait foi.

2. Les faits.

2.1 La rencontre (il est venu vers moi, il est venu de moi, une vie à découvert).

2.2 L'éveil (j'ai cru, arrachée à la symétrie du visible, que sur mon visage s'était autrefois dessiné le sien – ainsi dissimulé, il avait inventé le prétexte de notre naissance).

2.3 Son regard (un passé, hier avide, maintenant éviscéré : « Tu ressembles à une fleur solitaire, aux racines tenaces, née inaperçue sur le flanc de la montagne, touchée de nulle présence, altière et inaltérée »).

2.4 Mon regard, dans le sien (Comment ai-je cru en ces paroles étrangères, moi que les paroles ont créée, moi qui n'attends que d'elles l'abîme abolissant le doute ?)

2.5 L'enfant (Sublime silence, un peu de toi, un peu de moi, dans l'enceinte de mon corps).

2.6 L'abandon (Moi sans toi : ton empreinte sur ma peau, une éclaircie, un bout de vie, que n'aura jamais figé un visage. Le pas-encore-enfant, mort parce que tu es mort).

2.7 Les mots m'ont égarée.

2.7.1 Tu es parti, voilà ce que je n'ai jamais su dire.

2.7.2 D'une voix – mon pouvoir –, quel devenir peut émerger, sinon l'ombre de l'indicible, le commencement où j'ai laissé s'évanouir notre raison ?

2.8 Le passé sera dorénavant mon devoir.

3. Toi.

3.1 « Toi » est un de ces mots qui rejoint le monde. Le « t » de toi : un crochet jeté au sommet d'un rocher et mon corps, suspendu, confiant. Tu ne lâcheras pas prise.

3.2 « Toi » est un de ces mots exilés du monde. Le « t » qui repousse et, déjà, regrette la distance. Le désir et la peur et la haine, en un mot réunis.

3.2.1 « Toi » : élevé par ma pudeur. Du haut de ton destin, embrassant déjà ma défaite, tu me contemples, comme si tu ne savais pas d'où venait ton pouvoir. Que suis-je, sinon le rejeton de ta conscience, fouillant dans les décombres d'un avenir dont nous n'avons pas eu le courage ?

3.2.2 J'attends encore de toi le geste qui me recueillera. Je cherche dans la chute la hauteur du retour.

3.2.3 Une blessure infligée au ciel, une brèche qui nous unit : là s'enfuiront toutes mes croyances.

3.3 Tu m'as appris à renoncer.

3.3.1 Je me souviens, c'était au mois d'août. Je sortais de la bibliothèque, il faisait encore jour.

3.3.1.1 J'étais sur le point de monter sur ma bicyclette, lorsque tu t'es approché de moi : « Même l'été, tu étudies ? Tu ne prends jamais de vacances ? »

3.3.1.2 Tu souriais, prêt, déjà, à surmonter mon refus.

3.3.1.3 Ton visage m'était familier. Je t'avais aperçu, une ou deux fois, dans un cours sur Hegel et je m'étais dit : « Le pauvre, il a l'air complètement perdu. »

3.3.1.4 Je t'avais rangé dans la catégorie : « soi-disant beau mec insignifiant qui inscrit dans un carnet le nombre de ses conquêtes ».

3.3.2 Je t'ai laissé m'accompagner.

3.3.2.1 Tu trottais, imperturbable, à côté de ma bicyclette. Je faisais mine de fuir, mais, attachée à ta voix, n'était-ce pas moi qui te suivais ?

3.3.2.2 Des gouttes de sueur glissaient le long de tes tempes et te brûlaient les yeux. Tu continuais de parler, sans reprendre ton souffle : « Tu ne veux pas aller souper ? Je connais un bon bistrot, pas loin d'ici. »

3.3.3 On nous a assis dans un coin discret, loin de la fenêtre, comme si nous étions déjà amoureux.

3.3.3.1 Et toi, que fais-tu ici ? Pourquoi n'es-tu pas en vacances ? – Ma voix me semblait celle d'une étrangère.

3.3.3.2 Je travaille – et dans tes yeux, une pointe d'ironie, d'orgueil et de dépit –, je suis pianiste dans un bar.

3.3.3.3 À ce moment, j'ai voulu te voir jouer. Je me suis imaginée attablée dans un lobby d'hôtel à moitié vide, où des voyageurs fatigués venaient oublier leur journée. Tu jouais de grandes œuvres – Rachmaninov, Beethoven et Schumann – et j'étais seule à comprendre ta détresse.

3.3.3.4 Tu parles de Marcel Morin, dont tu as suivi le cours sur Heidegger : « Pour lui, j'ai l'impression que tout est *post*. Post-kantisme, post-rationalisme, post-modernisme. Peu importe ce qui s'est accompli avant, l'essentiel est d'être *post*. Tu es *post*, toi aussi ? »

3.3.3.5 Tu m'as regardée et tu t'es dit : enfin, un sourire. Mais la brèche – le savais-tu ? – s'était déjà ouverte.

3.4 (Ta langue, finalement, je ne l'ai jamais apprise. C'est mieux comme ça. Tu resteras celui que les gestes transforment.)

3.5 Il était tard. Je suis rentrée.

3.5.1 Longtemps, j'ai senti ta main sur mon épaule, ton regard et tes questions. Abandonnée, déjà, alors que chacun de mes gestes t'avait refusé ma confiance.

3.6 Nous nous sommes revus. Deux étudiants égarés dans la ville. J'avais cédé, mais tu ne le savais pas encore.

3.6.1 Tu venais me chercher après mes cours. Nous marchions longtemps. Pour ne plus sentir le besoin de parler. Pour épuiser le désir qui naissait.

3.6.2 Tu m'as montré les rues de ton enfance, le parc où ta mère t'emmenait jouer, la balançoire dont tu es tombé – ton bras cassé, ton plâtre, les méandres de l'hôpital –, le tripot où tu as bu ta première bière, le terrain vague où tu fumais en cachette.





3.6.3 Tu m'as montré la ville et j'ai cru te connaître.

3.6.4 Je t'ai parlé de livres – *Le château des Carpathes*, *Le Maître et Marguerite*, *Notre-Dame de Paris* – et tu m'as dit : « Les livres, c'est pour ceux qui ont peur de vivre. »

3.6.5 J'étais déjà trop amoureuse pour te trouver stupide.

3.7 Sans le savoir, je t'avais donné raison : il suffit d'un regard, à peine détourné, et voilà rompu l'enlacement des idées.

3.7.1 D'une emprise à l'autre, c'était alors ton corps qu'il me fallait, mon corps contre le tien, l'image, unie, de nos membres unis.

3.7.2 Deux peaux se rencontrent et toutes les théories s'assagissent.

3.7.3 (Ta présence – non, ton poids – sur mon ventre, ton haleine, ton odeur, voilà tout ce que j'ai été – et que les mots ne m'ont jamais appris.)

3.7.4 Tes mots.

3.7.4.1 « Je t'aime, mais je ne sais pas pourquoi. »

3.7.4.2 « Parce que tu es farouche. Farouche et fragile. Et vulnérable. Tu sembles si assurée. Tu marches droit devant toi, comme si rien ne comptait que le but, comme si tu avais déjà vaincu tous les obstacles, surmonté toutes les distractions. Et pourtant, il y a un vide en toi. Une tristesse si flagrante, si maladroitement déguisée. »

3.8 Tu as été la première fois.

3.8.1 Pour la première fois, j'ai aimé la peur.

3.8.2 Pour la première fois, le soleil sur mes paupières n'avait plus de nom.

3.8.3 Pour la première fois, le silence m'a affranchie du soupçon. Et mon pouvoir – connaître les preuves, les arguments, les catégories de l'existence –, je l'ai aussi abandonné.

3.8.4 Pour la première fois, je me suis laissé regarder. Sans ternir l'avenir, sans l'assaillir de mes certitudes.

3.8.5 Touchée par ta main, étrangère, j'émerge, indemne, pure de toute raison – indifférente au récit de la fin, qui apporte sa cadence à tous les commencements.

3.9 Voilà un moment, déjà, que tes doigts ont relâché leur étreinte. Malgré la quiétude renaissante, tu as surpris, dans mon regard, le début du désordre : « Alors, tu as aimé ? »

3.9.1 Plus tard, j'apprivoiserai la douleur.

3.9.2 Plus tard, je ne me soucierai plus de ton plaisir. Je cesserai de te sourire. Je n'espérerai plus nous protéger.

4. Quarante-sept.

4.1 J'ai compté les jours. À peine le temps d'apercevoir la faille.

4.1.1 Tu es demeuré, tout entier, mon image.

4.1.2 À mon image, tu as régné, méconnu, sur nos promesses – ces fables que nous inventions pour échapper à nos semblables.

4.2 C'est toujours toi qui choisissais l'heure. Souvent, je dormais déjà.

4.2.1 Je gardais les yeux fermés et laissais venir vers moi les échos de ta présence : la fumée de cigarette, dont était imprégnée ta chemise ; le son mat de tes chaussures heurtant le sol ; le sifflement de ta ceinture, échappant aux ganses du pantalon ; ton haleine, enfin, aux relents de whisky, hésitant entre le baiser doux, respectueux, et celui, sonore, qui réveille et réclame son dû.

4.2.2 Le matin, tu sortais à l'aube. Tu rapportais de ta promenade des croissants et des pains au chocolat que nous dégustions en écoutant des ballades italiennes.

4.2.3 Tu me parlais de tes amis, jamais de tes conquêtes.

4.2.3.1 Il y avait ce collectionneur de bédés qui rêvait, depuis dix ans, de publier ses propres œuvres.

4.2.3.2 Il y aussi avait ce champion de badminton, un type frêle aux yeux baignés de vague à l'âme. Malgré ses succès sportifs, il n'avait qu'un désir : devenir peintre. Son père était lui-même un célèbre artiste libanais – ou syrien – et, selon toi, c'était « tuer le père » qui paralysait ton ami.

4.2.3.3 De toi-même, tu ne disais presque rien. Après avoir échoué à sept concours, tu t'étais rabattu sur la philosophie et tu jouais, le soir, dans un piano-bar.

4.3 (Allongés. Le visage tout près du mien, comme pour ne pas perdre mon premier soupir. Tu me caresses le cou, juste au-dessous du menton. Tu me dis : « Tu sais, c'est là qu'on commence à vieillir. C'est le premier signe. Après, on se met à dégringoler. » Je t'ai regardé, sans freiner l'émotion qui se faisait jour en moi. Je devais te sembler bien ridicule, alors, de penser que nous dégringolerions ensemble.)

4.4 Tu ne comprenais rien à Hegel. Après mes cours, nous nous retrouvions à la bibliothèque et nous lisions ensemble des passages de la *Phénoménologie*.

4.4.1 Je t'expliquais et tu faisais « oui » de la tête. J'étais soulagée, certaine que tu n'échouerais pas au prochain examen.

4.4.2 Et puis, de but en blanc, tu me demandais : « Et l'amour ? Pourquoi Hegel ne dit-il jamais rien sur l'amour ? »

4.5 Au début, tu venais tous les soirs. Et puis...

4.5.1 Tu avais une dissertation à écrire, ou bien tu quittais le piano-bar épuisé.

4.5.2 Tu m'envoyais des messages. Toujours tendres, mais de plus en plus laconiques.

4.5.3 Je t'attendais. Je n'avais jamais attendu personne. Mais toi, je t'attendais.

4.5.4 Attelée à mon savoir, j'avais cru demeurer libre, en dépit du désir. Ne suffit-il pas de quelques idées – « vérité », « éternité », etc. – pour inventer à notre vie des raisons et à nos passions de nouvelles certitudes ?

4.6 (La première parole n'est pas pour ordonner le monde. La première parole est de mémoire. Elle arrive toujours trop tard. Et pourtant elle continue de croire que c'est à elle que nous devons d'avoir rompu le silence.)

4.7 Inexpugnable. Tu aimais ce mot. Il évoquait pour toi le combat. Et la conquête, toujours reportée. Celui que seule la lutte protège encore n'a plus à se soucier de son insignifiance, ni à justifier ses défaites.

4.8 Je t'attendais et tu ne venais plus.

5. Tu n'as pas dit pourquoi.

5.1 Il y avait la fenêtre ouverte, la branche de l'érable grinçant contre la vitre, tes lunettes sur le livre refermé.

5.1.1 Il y avait la nuit et un souvenir sur chaque objet.

5.2 Tu es parti comme un homme qui a peur. Je ne t'ai rien offert, pourtant, rien pris.

5.2.1 Mais tu as cessé de croire que je me refusais. De notre combat futile, il ne restait plus que ma liberté, turbulente, impérieuse – trop de chemins pour ton devenir minuscule.

5.2.2 Tu as pensé : ce masque nous protégera. Non de son regard, mais du mien. Elle ne saura pas que je me suis détourné.

5.3 Une fois, je t'ai suivi jusqu'au piano-bar. Je m'y suis sûrement mal prise. Je manquais d'expérience.

5.3.1 Tu portais un costume de soirée aux manches élimées, un nœud papillon trop grand et une casquette de baseball, pour te protéger de la pluie.

5.3.2 Dans le bar de l'hôtel, personne ne semblait t'attendre. Je me suis assise au fond, cachée derrière de lourdes tentures.

5.3.3 Tu ne m'avais pas vue. Et pourtant, tes gestes lents et précis, ton visage grave, semblaient trahir ta conscience.

5.3.4 Si tu mettais tant de concentration à jouer des airs des Beatles, n'était-ce pas que tu craignais de lever la tête vers moi ?

5.3.5 Vers une heure du matin, tu t'es levé. Je me voyais déjà marcher vers toi. Ton sourire, la surprise que tu étais incapable de dissimuler.

5.3.6 Et puis, elle s'est approchée. Tu l'as enlacée. Vous êtes partis.

5.3.7 J'ai cru surprendre ton regard, qui s'attardait encore un peu, qui me cherchait, mais, ça aussi, je l'ai sûrement rêvé.

5.4 Tu m'as volé mes souvenirs.

5.4.1 Mon passé, je ne peux y retourner sans que partout ta voix m'interpelle. Tu as colonisé ma mémoire.

5.4.1.1 Pour échapper à la pluie, je me réfugie dans le café où, le premier matin, nous avons mangé des crêpes aux bleuets. Je te revois alors, furieux d'avoir taché ta nouvelle chemise de jus d'orange.

5.4.1.2 Assise dans l'autobus qui m'amène à l'université, ce n'est plus pour moi que défile le paysage. J'aperçois un passage escarpé menant à la montagne. Nous nous étions promis de l'escalader ensemble.

5.4.1.3 Je ne peux ouvrir la *Phénoménologie* sans penser à nos conversations, à tes questions idiotes, mais qui me faisaient sourire. Là aussi, tu as planté ton drapeau.

5.4.2 (Je suis retournée aux livres. Mais je ne sais plus comprendre. Ou plutôt : je comprends tout. Le mystère s'est évanoui, révélant, derrière chaque immense question, une absurde évidence. Il ne me reste que ces vérités qui, en inventant le monde, se sont mises à l'abri de tout enchantement.)

5.5 N'est-ce pas toi qui es venu vers moi ? Et pourtant, me voilà dénudée, dépossédée de cet avenir dans lequel nous nous étions, un bref moment, stupidement installés.

6. J'ai créé le silence.

6.1 L'enfant, tu ne l'as jamais su, ta présence sous ma peau, veillant encore – l'enfant, je ne l'ai plus.

6.1.1 Je l'ai laissé occuper mon corps, j'attendais qu'il me parle. Sa voix, je lui donnais déjà des mots – des mots, je ne pouvais faire autrement, qui me venaient encore de toi.

6.1.2 L'enfant, je l'ai porté, et tu vivais encore. Je l'ai porté pour que tu meures enfin.

6.1.3 Je l'ai aimé aussi. Je l'ai aimé comme un souvenir, un messager. Dans mon ventre, il me parlait de liberté et de retour.

6.2 Toi, l'enfant. Cette confession, elle est pour toi. Pour que vive en toi la mémoire.

6.2.1 Tu gisais dans ton berceau. Tu réclamais, mais je ne savais plus donner.

6.2.2 Alors, j'ai pris un oreiller et, doucement, je l'ai posé sur ta tête. J'ai fermé les yeux. J'ai attendu.

6.2.3 Toi, l'enfant. Je devrais te demander pardon. Toi non plus, tu n'as rien désiré. Seuls ceux qui désirent devraient connaître l'abandon.

6.3 (Encore un souvenir. Les matins d'été, je grimpais, encore engourdie de sommeil, les marches de la bibliothèque. Je me souviens du «bonjour» las de l'intendante, accoudée à son comptoir. Je me souviens de l'écho de mes pas dans les couloirs désertés. Et l'odeur des livres, premiers effluves de la terre, réveillée après un long hiver. Toute la journée, je lisais, invisible et aveugle. Rentrée dans ma chambre vers minuit, je m'allongeais souvent toute habillée. Et lorsque,

encore engourdis par l'air glacé de la bibliothèque, mes doigts se frayaient enfin un chemin entre mes jambes, il était trop tard : je dormais déjà comme une bienheureuse.)

6.3.1 Maintenant, je ne sais plus dormir.

6.4 Tout doit être dit : l'enfant, un peu de lui, un peu de moi, dans l'enceinte de mon corps.

6.5 Tout peut être dit : l'enfant est mort.

6.6 Mais quelle nouvelle incantation saurait se mesurer à l'abîme où j'ai jeté la naissance ?

6.6.1 Ici s'arrêtent les mots. J'ai tout dit, mais le commencement est encore à venir.

6.7 Toi, l'enfant. Ces confessions, elles sont pour toi. Toi que j'ai rendu à la mort.

6.8 Toi, l'enfant. Le sans-Nom. Tes yeux, je les ai protégés du monde.

6.9 Toi qui as fui avant la lumière, tu annonceras mon départ. Mes paroles, tu seras leur caution et leur courage.

7. « Ce dont on ne peut parler, il faut le taire. »



NORMAND DE BELLEFEUILLE

Le poème est une maison de long séjour

Catalogue affectueux
un

à Claude Lévesque,
avec mémoire et affection
et à Georges Leroux,
pour Glen Gould, Schubert et le sous-titre

Qui parle à l'autre en soi ?
Georges Leroux

Un poème à l'imparfait :
« le poème avait de beaux étages
mais il était une chose noire
dans le noir
et l'on ne cessait de me demander
ce que cela signifiait
et je n'arrivais qu'à dire :
"une chose noire
parmi tout ce noir"
il n'y avait là ni enseignement
ni énigme, ni charade
son premier, son second et son tout
ne révélant, chaque fois
qu'"une chose noire
parmi tout ce noir"

un écho de noir
prolongé à l'infini… »

il me fallait écrire
ce poème à l'imparfait
afin d'en contrer
si peu cela soit-il
le dépouillement
et la nostalgie
afin, surtout
d'en faire surgir
une noirceur
toute nouvelle

le poème toujours est habité
par de lointains personnages
et quelques citations de livres rares
une étrange horlogerie
dont les mots, rarement
ont tenté de témoigner
si ce n'est :
« le poème est ce qui reste
et la mort c'est après »
ou alors :
la poésie est inadmissible,
d'ailleurs elle n'existe pas[1]

décoration
défi–
gurée
le poème
est une barque lente
que
la brusque fatigue
de la langue
déporte
très loin

attention : catastrophe
si elle aborde !

1. Denis Roche

un pas de plus dans la noirceur
là
où toutes les portes
ne s'ouvrent pas
là
où le poème prend vraiment
la mesure de cette noirceur
un pas de plus
dans cet encombrement
de noirceur

ça
depuis longtemps
je le savais
que le poème
est dans le temps d'après
qu'alors seulement
il devient
la bibliothèque en feu
de la langue
l'épidémie de la langue
et la dictée du pire
qu'alors seulement
il saura
au risque même du silence
prendre l'exacte mesure
de toute cette noirceur

le poème est une marque
sur moi
comme l'ombre
d'une douleur ancienne
mais que l'on me comprenne bien
il n'y a pas
de douleur des mots
plutôt douleur ancienne
de ce qu'ils oublient
chaque fois de dire :
qu'il n'y a pas
d'exercice du mot
qu'il n'y a pas
de recherche du mot
qu'il n'y a pas
d'expérience du mot
qu'il n'y a pas
non plus de loi, de doctrine
du mot
plutôt son action silencieuse
plutôt sa construction en archipel
plutôt ses instruments de précision

le poème
est une marque sur moi
une marelle piégée
mais je suis là malgré
mais je suis là
beaucoup

trois portes pour un poème
un : les grands Océans de la terre
deux : tout le bruit du Monde
trois : les proportions exactes de la Nature
un deux et trois

trois portes catégoriques
pour un seul poème

le poème, double païen
semblable à cette bête
qui crie d'amour
qui vocifère en araméen
du haut d'un tas puant
quêtant à son dieu
une pauvre consolation
double païen de cette bête
qui n'espère
ce soir encore
que le démantèlement du jour
que l'immense désordre
de la nuit
que quelques mots
très approximatifs
pour enfin rendre compte
de sa si terrestre douleur
et de sa mécanique
inouïe

le poème est déviance
et récit moderne
la plaie
et, surtout, le sel sur la plaie
une forme
mais aussi le souvenir
d'avant la forme
la promesse
et le murmure de la promesse
malgré ma bouche encombrée
de tous les mots du monde
et de deux vers
de Federico Garcia Lorca

poème :
la verticalité qui rêve de l'horizon ;
la lenteur qui est *vitesse* déjà ;
la mort : une seule syllabe
mais qui n'en finit plus ;
une langue sans la bouche
et sans les lèvres ;
la lumière mais surtout ses ombres ;
un désencombrement
qui n'est que lente effraction ;
quatre minutes trente-trois secondes
de John Cage ;

heureusement
ici il y a la guerre :
poème !

Je ne maîtrise que le langage d'autrui.
Le mien fait de moi ce qu'il veut.
Karl Kraus

le poème :
carte
trace
écart
avec entrées et sorties multiples
avec des chiffres et des symboles
des vitesses variables
et des lenteurs de parcours
on dirait presque
un jeu d'enfant à réussir
on y affirme :
« vous êtes *ici* »
alors que vous savez très bien
que vous en êtes encore *là*
sans aucune stratégie
devant le poème
vous n'êtes *que là*
ce sont *là* justement
— vous les connaissez
depuis si longtemps maintenant —
les imprévus du jeu
les imprévus de la carte

les terribles imprévus
du poème

cette fois
la dernière
c'est le poème qui me parle :

« tu es un vieil homme, dit-il
pour ton âge
il était temps, dit-il
pour ce catalogue affectueux
il était grandement temps, dit-il
car qui sait, exactement
quand les loups
traverseront
tes draps si propres
tout en écoutant
les chiens qui aboient ?

cette fois

la dernière, dit-il

c'est le poème qui te parle
écoute-le donc ! »

et j'ai écouté...

fini



MONIQUE DELAND

Avec rien,
on peut faire n'importe quoi

Il faut voir les choses telles qu'elles sont. Tout est à terre, à présent. Les noms propres, les verbes d'état, les statues de sel et leur adresse.

Le peu qui tient encore ne ressemble à rien. On entend noircir le cri totem des corbeaux. L'itinéraire dansé, l'amour infesté, ça n'existe plus. Fin carabine.

Aux planchers de la tête qui menaçaient de s'effondrer s'ajoute la débâcle des murs.

La matière humaine, ses pieux et croisillons, passée au rayon X. Carcasses d'architecture. Sans retour possible, on voit l'infini de ce qui finit. On est plongé dans le cœur ouvert du désastre. Et ça suinte et ça ressue.

Cube éventré, poutres sacrifice, blanc de plâtre testament, voilà le décor. Loin debout sur la pointe des pieds, on est l'animal volatil dans l'enclos de toutes les falaises. L'horizon libre nous saute à la gorge.

On voit où ça bute, où c'était écrit que ça allait buter. Où ça pend. On voit les réseaux de tuyaux coupés, les filages enroulés en familles de serpents, les coulures de sang sur les efforts de rejointoiement.

On est entré d'avance dans la vérité. Tout est apparent, écaillé, et la vie n'a plus de secrets.

Impossible dans le rayon de se voir plus nu. Éclairage de fortune amarré aux vertèbres cervicales. La poussière qui flotte est notre unique vêtement.

Nous avons les lèvres sèches, contaminées par le bois rongé de la réalité. Le cœur jardin livré au dard des insectes squatteurs.

On voit les élytres irisés qui brillent turquoise dans les fentes, dans les craquements de la mort. Et le fantasme de la beauté, ses travaux forcés, perle sur son champ de bataille. Les mots veufs n'ont pas d'autre lieu.

Nous habitons la nuit totale, sans cloisons. L'entrepôt à ciel ouvert de nos sédiments stratifiés. La seule étoile qui jappe encore nous couche dans la chair chagrin des bêtes piégées.

Nous avons trop parlé déjà. Les muscles porteurs s'affaissent et notre sous-sol s'approche.

Les cheveux prennent dans les branches et on a les pieds dans la gelée glissante.

Avec les rotules à l'usine des désespérés et les hanches au crédit, on se tord l'arrière-pays dans le bain des erreurs javellisées. Des fresques géantes, le combat contre la légèreté des os, dissimulées sous la dernière couche de chaux.

Chaque fenêtre ou penture déchaussée geint avec des mots impossibles à déchiffrer. L'habit des âmes verticales claque au vent. Le froid est intolérable et ça casse le souffle en deux.

Ça se plaint, ça besogne, ça gruge et gémit. Carnaval de borborygmes analphabètes. Et on est là, assourdi, abasourdi, comme dans l'abdomen remords d'un ogre noyé. Par ses abats et vidures.

Les courants tirent tout. La lymphe, l'animal et les obsessions. On coule bras dessus bras dessous avec les cigales agonisantes et les premiers termites, canifs phosphorescents. Ça fait un bruit de flammes rouges qui pétarade sur les noces avortées. Les visages affluent. C'est métal sur métal.

La blancheur de la morgue est éblouissante.

Une oasis de lumière. On préparait la mariée. On l'habillait au fusil, directement sur les os. Avec un masque et des gants. L'armature recouverte de mousse toxique. Au contact, la giclée avait gonflé. Hors proportions.

Puis, plus rien. Le squelette étouffé sous une montagne de pâte fièvre. Dans son huis clos, elle n'entendrait plus que l'état étanche de sa chair criée. Introuvable. La promesse javelot enfoncée. En plein dans le hara.

Et c'est ainsi. Sur les ruines anatomiques de la précédente éclot l'embryon de la future chambre.

Le faisceau traverse le profond cosmos courage et la terrasse donne dans les arbres. Pas de borne témoin. Le temps est ouvert et frais comme une éternité. Avec rien, on peut faire n'importe quoi.

Et l'œil brille à l'idée de ce nouveau corps maison qui en vaut un autre sur le boulevard des vitres brisées. Reste à choisir.

Les matériaux de fond comme de surface, la brique, la laine, l'ardoise, les vitamines crues, le vin charnu, le grain de peau, les rideaux, le plan général, la vocation des pièces, le style, l'emplacement des organes, leurs couleurs et maladies éventuelles, le pilastre principal, l'imagination des miroirs, l'attachement des membres, le sexe à partager, les muscles rétracteurs, l'amour

peut-être, les nouveaux insectes ravageurs, les trous de fenêtres à percer vers le Kilimandjaro hors d'atteinte, les crottes de mulots clandestins, les virus et les vers fatals du petit cœur machine, l'effritement du plâtre, inévitable, et puis l'effroyable code ciment des fondations de la prochaine mémoire.





JEAN PIERRE GIRARD

Chroniques de riens[1]

Les détails, ah... Les détails.
Léonard de Vinci, *Carnets*

Nous partons tous, le matin, gorgés d'espoir. Nous fêtons Noël et Pâques en hurlant au-dessus des dindes ce qui serait le mieux pour la région, le pays, l'humanité, l'Arctique, et nous le crions parfois assez fort, sans respect pour le silence. Mais le silence, ce silence suprême, revient et, quand on est seul, on se rappelle que le mieux est l'ennemi du bien, que nous avons peut-être froissé quelqu'un pour toujours, c'est pas facile à s'avouer, alors nous replaçons une mèche de cheveux, nous enfilons le même t-shirt que la veille, nous nous demandons si notre décolleté n'est pas trop plongeant, si nous aurions pu donner un dollar de plus à la dîme — on jouait avec ce dollar du bout des doigts, dans notre poche —, nous avons mal à la gorge, nous regardons comme des veaux une émission insipide, et ça nous repose.

Des riens, en somme.

---

1. En résidence au Studio du Québec à Bruxelles, en 2011, Jean Pierre Girard y a initié une série de *Chroniques de riens*, qu'il publie depuis lors dans le journal *L'Action*, de Joliette, ainsi que sur son site : jeanpierregirard.com. Le florilège offert ici donne un aperçu du projet : essayer de parler de certains sujets, souvent des riens, et préférablement le faire avec intelligence, pour replacer l'écrivain dans le quotidien des lecteurs.

En fait. Nous sommes des êtres de projets majuscules (Paix sur terre, Santé pour les enfants, Environnement, Égalité des sexes), mais à cinq heures vingt-cinq, le soir, ça prend du lait 1%, de la moulée pour le chat, et... et quoi? Oublié. Nous sommes immenses dans nos vœux, gracieux et sublimes, mais dans la réalité nous sommes tout petits, vulnérables et néanmoins vaillants, des êtres de détails, un sourire, une porte retenue afin qu'un vieillard profite de l'ouverture, une réplique disgracieuse que nous taisons, un café offert à un ami, un pourboire en forme de fleur à Nicole, de *La Grange*, ou à Nancy, au *Picardie*. Des riens. (Du lait, de la moulée et... ah, papier de toilette, voilà, dépanneur.)

Clavardage I: Ne donnez pas votre langue au *T'chat*

Depuis que nous sommes hauts comme ça, on nous serine que la langue est là pour « communiquer ».

C'est faux.

C'est un malentendu immense.

Tous les profs de français ont menti.

Communiquer n'est que « l'utilité » première de la langue (lire cette chronique, dire bonjour, aller au dépanneur). Sa « nécessité » est ailleurs. Elle est dans le contact avec le monde, qui passe par le contact avec quelqu'un d'assez important dans notre vie : nous-même. Quelque chose d'utile, on peut à la rigueur s'en passer (le scaphandrier russe peut se passer de la langue française). Quelque chose de nécessaire, c'est vital (le scaphandrier ne peut pas se passer d'air).

À partir de là, rectifions le tir auprès de nos enfants. C'est avec la langue, dans nos têtes, avec notre lexique, que nous nommons nos aspirations, nos craintes, que nous espérons, que nous prions parfois. Nous ne sommes plus au dépanneur pour savoir si le Canadien a gagné, nous sommes dans notre bain, seul, et nous pensons, nous ressentons avec

les quelques mots que nous avons, et c'est là que se forment nos projets, que se nouent les alliances, que se joue notre avenir. C'est dans ce bain que se construit notre vie. En silence, dans notre tête, avec les mots qu'on possède.

Les mots sont carrément là pour nous faire jouir de la vie. Goûter, savourer, rire et ressentir. Espérer. Pas seulement (voire bêtement) pour communiquer.

La richesse de notre lexique a des conséquences immenses sur notre qualité de vie. « Venez prendre un plan de cours » ; voilà une information claire et plate, qui entraînera la meute à se lever et à venir prendre le plan de cours. « Venez vous emparer d'un plan de cours » ; ah : un seul autre verbe, un seul autre mot, l'information est toujours la même, ce qu'elle provoque aussi (tous les étudiants se lèvent), mais neuf sourires de plus dans la classe ; neuf étudiants ont goûté l'ironie du mot « emparer ». Neuf sourires, pour un seul mot différent. Neuf minuscules bonheurs de plus, à la surface du monde. Imaginons neuf sourires de plus pour désamorcer une bombe ou éviter une guerre. Et vous appelez encore ça « communiquer ».

Ton épaule

Ce devait être « Clavardage III », je sais, mais avec le décalage, la gueule des garçons de café, une intoxication alimentaire, l'accent des Français et des Belges (je suis le seul à ne pas avoir d'accent, ici, c'est marrant), et surtout une si longue séparation, eh bien un autre rien s'est imposé : ton épaule.

Le projet, c'est essayer de te la décrire. Et cette curieuse respiration nocturne, que je suis seul à entendre, j'aimerais bien t'en parler également. Et l'effet que ça me fait : évoquer ainsi à quel point je suis chanceux. Et le bonheur d'autres hommes, aussi. (C'est beaucoup de riens pour une seule chronique, tu vois.)

Je ne sais par où passer, et puis tu vas mouiller ta robe en lisant ça, mais ça se veut franc, juste une déclaration, pas de lézards, c'est plein d'amour, c'est comme une évidence qui transiterait par ton épaule, et j'ai tout de même un peu peur que le bruit des touches sur le clavier ne t'éveille, même à des milliers de kilomètres.

Combien d'hommes, crois-tu, pensent exactement la même chose, dans le noir, à propos de l'épaule de la femme près de laquelle ils dorment?

J'étais au lit, je regardais le hockey. Tu essayais de terminer une merde écrite par un romancier du Congo, je crois, mais tu portais ce décolleté que bon, écoute, je ne peux pas ne pas remarquer. En tête, j'avais des vers d'Aragon, des rires de chiens, des vertiges, des résultats d'analyses littéraires que tu m'as aidé à rentrer à l'ordinateur — comment font les profs de littérature qui n'ont pas de conjoint? Tu es allée à la salle de bains ; à ton retour, tu as marqué une pause, puis enlevé ton soutien-gorge noir... Ben là... Le hockey est un sport rapide, mais.

Tu t'es approchée, tu t'es allongée dos à moi, je me suis tourné vers toi comme on ouvre une boîte de Lego à six ans, et j'ai fixé ton épaule, tu n'en savais rien — et tu n'en aurais rien su si je n'étais pas de l'autre côté du monde, je ne l'aurais jamais écrit, et ton pied magnifique émergeait de la couverture. Je me suis levé à mon tour pour fermer le rideau et le téléviseur, et le silence s'est posé dans la chambre, nous avons deux ou trois projets ensemble, c'est pas toujours simple se parler, je crois que nous sommes une espèce de couple. Je me suis recouché et j'ai remonté le drap sur ton épaule. Tu as dit : c'est vraiment une merde ce Congolais.

Combien d'hommes font la même chose, avec cette épaule, tout près, qui respire? Et si le nombre de ces anges silencieux se chiffrait en centaines de milliers? Ça ne m'étonnerait pas. Tu arrives dans trois semaines ; on ira d'abord

prendre une bière au café de Brel. (Ben : d'abord ou bien après.)

Il pleut sur Bruxelles en cette seconde, mais pas des cordes comme chez vous. Pour vous changer les idées, allez voir sur Google, ce qu'ils faisaient, il y a des milliers d'années, en regardant l'eau monter sur le mont Ararat.

Est-ce que je veux ce que je veux ?

À Monique LaRue

Prenez une respiration. Et lisez à haute voix, je vous prie.

Philosophie à la poupe et à la proue, aujourd'hui, mais rien d'effrayant, la philo demeurant un jeu sublime, si on ne prend pas le clos tout de suite (ne pas fuir, ne pas se réfugier sur ses terres — connues, confortables — devant une étincelle de lumière chez l'autre ; ça exige parfois un grand courage).

Alors.

Je veux perdre ma vie de vue, j'avoue, ça arrive, et je me retrouve trois nuits à Québec avec ma sœur, mais en même temps je ne veux pas y être. Je veux ce que j'ai, mais pas tout, il y a plein de superflu. Et je ne le veux pas souvent de la même manière. (C'est juste le début, tenez bon.)

J'ai à peu près ce que je veux, mais je n'ai pas ce que je veux réellement. Je cours, je lis, j'écris, je bois des fois plus que ne le recommande le Guide alimentaire canadien, et je trouve assez coquet qu'on me le fasse remarquer, mais j'aime les gens avec lesquels je m'assoie, sans exception, sinon je n'occuperais pas une chaise près d'eux ; si je suis près de quelqu'un, c'est que je veux être là.

Je voudrais aussi vouloir vraiment ce que je dis vouloir. Mais c'est un peu faux, déjà, alors ça recommence, parce que je n'ai pas toujours vraiment envie de ce que je réclame à grands cris, ce que j'appelle de tous mes vœux. (Et je mentionne que je

ne veux pas vouloir tout à fait les choses que je veux ; je voudrais bien vouloir des choses dont je n'ai pas besoin, mais je ne les veux pas.)

Wrrouf. Vous riez peut-être, si vous êtes encore là (et si vous avez lu à haute voix). Mais c'est littéralement de poésie et d'altérité qu'on essaie de parler, juré. Des riens : des nécessités invisibles qui modulent nos vies sans que nous le sachions, et qui s'infiltrent dans les corridors ulcérés de nos veines pendant que nous regardons qui va scorer aux tirs de barrage. (D'autres que moi le savent, d'ailleurs, et certains rentabilisent ce savoir. Ils veulent que vous votiez pour eux, ou que vous achetiez leurs livres. Dieu fasse que nous les laissions braire.) « Méfiez-vous ». C'est ça, l'idée. Et pour se méfier sans se comporter en con, il faut doucement, à notre rythme, se poser la question de temps à autre. Est-ce que vous voulez ce que vous voulez ?

Si vous ne trouvez pas de vitale ironie (qui n'a rien à voir avec l'humour) dans cette chronique, des hommes ou des femmes politiques vont la lire sur votre visage, des publicitaires vont vous vendre des barres de savon pendant que vous regarderez la mer, des chroniqueurs vont vous imposer leur névrose, ils seront super cool dans leurs formulations, et jusqu'à la blessure ils iront, et vous aimerez ça.

Vous avouer ici un secret, cette chronique est modulée comme une partition : chronique musicale. Quinze heures de ma vie. (Dites-moi, êtes-vous si différents de cette mélodie, vous ? Êtes-vous si éloignés de ces minuscules nuances qui nous font risquer de nous rencontrer ? Ces riens, ces détails, ces occasions d'amitiés, devant la fragilité de la dérive du monde, et devant notre rôle ? Je parie que vous n'êtes pas loin de vouloir rugir avec moi.)

Et si c'est vrai, eh bien nous serons cerbères, oui, si c'est vrai, nous serons frères.

« Es-tu fou ? »

Fait vécu — je trouve la chose aussi touchante que curieuse, mais j'ignore pourquoi vous êtes autant à me demander de raconter des choses qui m'arrivent ou me sont arrivées. Vous devez accorder plus de crédibilité au vécu, au « vrai » (qui n'en est jamais un, amis), au fait divers, à l'anecdote ou aux robes de Julie Snyder dans *Le banquier*. J'y reviendrai, parce que la fiction, contrairement au réel ou aux téléréalités, est infiniment plus soyeuse, plus vivante, plus humaine aussi ; à mes yeux, dans un monde où le réel serait la pomme, la fiction serait le pommier. (Faites votre choix dans l'ordre de ce qui est vraiment essentiel entre les deux.) Mais soit. C'est pas ma spécialité, parler de moi, mais on me répète que cette histoire vaut le coup, que plusieurs vont s'y retrouver. Alors.

J'ai 12 ou 13 ans, nous venons de migrer d'une ferme avicole à une ferme bovine (bœufs de boucherie). Sur le terrain, une vieille porcherie désaffectée, un garage en bardeaux qu'il faudra démolir, et une étable, avec sa grange, à 200 pieds de la maison, étable et grange dans lesquelles nous installerons progressivement, mon père et moi, un troupeau d'une soixantaine de vaches reproductrices et notre taureau, Pinto (un monstre pur-sang, charolais comme on n'en voit plus, une tonne, et capable d'inséminer toutes les vaches à la belle saison — qui certes, pour lui, devait être vraiment très belle).

Mais pendant ce court temps de l'inoccupation de l'étable, 12 ou 13 ans, j'ai ça, moi. Pas spécialement porté sur les mauvais coups, mais j'avais l'âme d'un lanceur de baseball, les Expos existaient toujours, et pour je ne sais quelle raison, après avoir ramassé une bonne poignée de cailloux, je me suis mis un jour à faire systématiquement le tour de l'étable, à 20 mètres environ des murs, en visant les carreaux vitrés des fenêtres du bâtiment. Bête de même. Le problème, c'est que j'avais du talent. Je m'élançais du monticule, j'entendais

les vivats de la foule du stade olympique et, quatre fois sur cinq, je touchais la vitre, qui évidemment éclatait. J'en étais à une quinzaine de carreaux brisés quand j'ai entendu, au loin, la porte moustiquaire de la maison qui claquait, et la voix de mon papa : « Hey !! » Je me suis immobilisé, et je l'ai vu se diriger vers moi. Il faut savoir que mon père était un homme de son temps, qui n'allongeait pas beaucoup le paragraphe, pour des raisons que tous vos psychologues vous enfoncent dans le crâne et que vous aimez croire. « Hey !! », de ce fait, était toute une entrée en matière, un vrai discours avec un début, un milieu et une fin.

Il s'est avancé vers moi, je tenais toujours mes cailloux dans la main gauche, paume vers le ciel et, quand il est arrivé à ma hauteur, il m'a pris le bras gauche, sans forcer ni rien, sans me faire le moindre mal, juste fermement. Il m'a regardé longtemps (moi aussi, en contre-plongée forcément, j'avais l'âge que j'avais, sa silhouette se découpait clairement dans le ciel d'une fin d'après-midi) et il a dit, lentement : « Es-tu fou ? » Il a lâché mon bras, s'est dirigé vers la Chrysler verte et a pris la direction du village, vers la quincaillerie L.D. Roy, je crois, pour aller acheter des vitres et du mastic, sans doute.

Je suis resté là un petit moment, les cailloux dans ma paume, sans bouger. Je me disais qu'il faudrait rentrer souper bientôt, que maman allait m'appeler, qu'il arriverait quelque chose de concret.

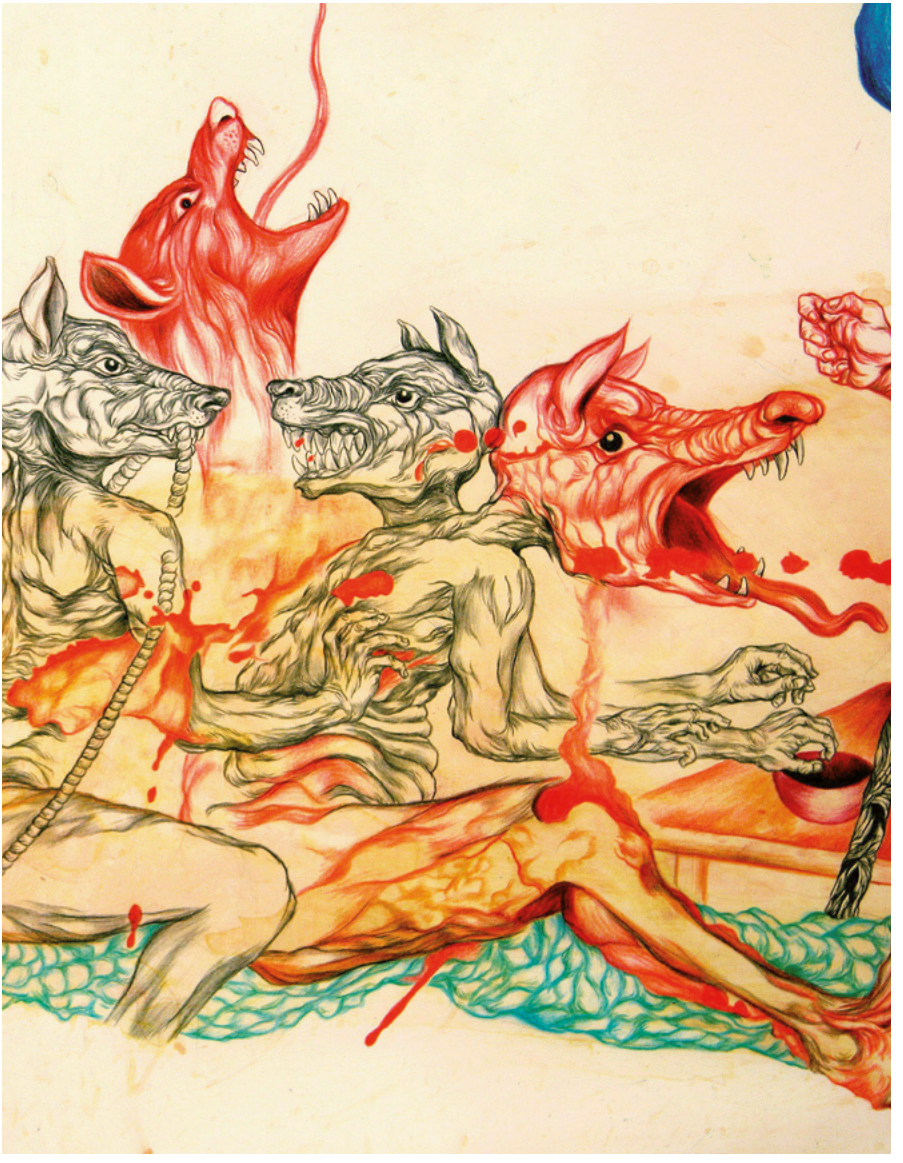
Aujourd'hui, j'entends régulièrement la voix de mon père : « Es-tu fou ? », qu'il dit. C'est souvent la nuit, ou alors en roulant. Et sincèrement, je me le demande.

Goethe et Bocou-Bocou

Dans *L'immortalité* de Milan Kundera, Hemingway et Goethe observent la terre depuis leur paradis. Ils papotent. Goethe confie à quel point il est stupéfié de voir ce qu'on a inventé sur sa vie. Il évoque Bettina, l'une de ses maîtresses, qui a raconté après sa mort une série de faussetés et de mensonges à son sujet, allant même jusqu'à modifier des passages de lettres qu'il lui a écrites. Bettina triture la vérité, laissant courir sur Goethe ragots et inexactitudes qui, pour un être soucieux du détail comme l'était le grand écrivain allemand, sont de véritables trahisons. Hemingway compatit, mais lui rappelle que c'est la rançon de l'immortalité : laisser sa vie aux mains de ceux qui l'inventeront.

Kundera pourrait préciser deux points. Premièrement, il n'y a pas que la malice (ici, celle de Bettina) susceptible d'entraîner ce comportement, mais également le très humain besoin de sens, ainsi qu'un rapport individuel à tout ce qui peut s'appeler « oubli » : on colmate les trous naturels de la mémoire, et on finit par *construire* le passé. Deuxièmement, l'immortalité n'est pas le seul lot des êtres marquants, hommes et femmes politiques, écrivains ou tueurs en série. C'est le boulet de tout le monde, du simple mortel au roi d'Égypte, en cela que tout ce que nous faisons, quelles que soient nos intentions, pourra être saisi par un tiers, souvent par nos plus intimes, puis lu, interprété, biaisé, tronçonné ou érigé en mythe, c'est pareil, sans que nous puissions intervenir sur cet héritage faussé que nous laisserons. En clair : faites ce que vous voulez, on vous la peinturera, votre biographie.


LA MS 1ST



Écrivain « engagé » ; la confusion

> *L'engagement particulier de l'artiste, c'est de descendre aux entrailles des choses et de rendre exactement ce qu'il a découvert.*
>
> Roger Vailland

La confusion est totale, grasse et bien entretenue, genre pelouse de banlieue. L'engagement d'un écrivain : la dimension idéologique des positions qu'il adopte ou des causes qu'il épouse.

L'écrivain (ou l'artiste) « engagé », reconnaissons-le tout de suite, met de l'avant les idées de l'homme qui écrit, et c'est très bien ainsi. Camus, Neruda, Sartre, Ferron, VLB, combien d'autres, écrivains engagés et immenses, ont agi comme ils l'entendaient ; ils ont cherché à développer le volet utile, souvent révolutionnaire, de leur travail, en défendant la plupart du temps des causes sociales-démocrates. C'est nécessaire et génial ; en plus, ça génère de la bonne copie, de bons débats — quelques polémiques aussi, mais personne n'est parfait.

Par contre, entendons immédiatement aussi que ces idées, ces causes, prendront vite le pas sur la pluralité de sens que propose l'œuvre avant d'être cadenassée dans son versant strictement idéologique. (Une fois un « sens » admis, en effet, difficile de remonter le courant, on n'est pas des saumons.) On verra moins l'œuvre, en fait, et son éventuel bouleversement intime, que « ce qu'elle signifie », aux yeux de celui qui s'en fait le « passeur » ; celui qui nous dit ce que l'œuvre veut dire. C'est de la récupération. Car 1. : Qui est-il, ce « passeur », pour maîtriser tous les réseaux de sens que porte son œuvre ? Et 2. : Qu'en est-il de la chimie singulière qui s'opère entre un lecteur et un texte, les découvertes impossibles à prévoir ?

Dans cette logique, quelques écrivains refuseront de s'engager, précisément pour éviter de colorer l'œuvre par leurs idées, de la « geler » dans le sens. Il y a là, au cœur du refus de certains à l'endroit de l'engagement, et quoi qu'on en dise, une grande humilité. Que Ferron, Neruda ou VLB aient ressenti le besoin de « faire parler l'œuvre », ou qu'ils aient répondu à ce qu'ils estimaient être un devoir, tant mieux, mais c'est là leur manière de s'inscrire dans le monde. Rien ici ne doit être prescriptif. (Si un écrivain se réclamait du fait que pour « bien écrire », ou pour illustrer son « devoir de résistance », il « fallait » suivre la voie de Nerval, Woolf, Hemingway, Mishima, Gauvreau, Aquin ou Gary, pour ne nommer que quelques-uns de ceux-là qui se sont suicidés, eh bien vous le traiteriez d'imbécile et je ne discuterais pas le verdict.)

L'écriture, ce n'est ni l'engagement avéré de Sartre, ni la quasi-invisibilité publique de Jacques Poulin ou d'Anne Hébert. En appeler de l'un ou de l'autre est la première lettre du dogmatisme, car l'écriture (mais seulement si on le lui permet), peut être *tout* à la fois — phénomène merveilleux. Dans le meilleur des cas, si on veut être honnête, le livre a d'ailleurs au moins deux auteurs, celui qui l'écrit et celui qui le lit. Vouloir faire de l'œuvre un discours qui signifie ceci ou cela, c'est forcément la réduire.

Cette chimie de l'œuvre esthétique s'installe dans une logique baroque que les principaux intéressés (les écrivains, les artistes) ne saisissent souvent pas eux-mêmes, mais dans laquelle ils tentent de s'insérer, parfois en s'engageant, parfois en vivant reclus. Et alors ? Laissons-les écrire sans casser trop de sucre sur leur dos. (Qui sait du reste si on ne se retrouverait pas — à très brève échéance, vu ces sociétés propulsées vers l'avant par l'attrait des buts immédiats — devant une littérature dont on saurait exactement ce qu'elle chercherait à dire : où serait alors l'intérêt ?) Laissons la littérature jouer le jeu terrible de la liberté, de la déraison, en dehors des

compétences et des objectifs définis qu'on a le réflexe de lui faire poursuivre en l'instrumentalisant. Laissons-la nous transporter, nous bousculer ; résistons à l'idée de tout classer, de tout « tiroiriser » ; prenons le risque et le temps de rencontrer ces monstres étranges et pourtant si familiers, en nous. Ça s'appelle l'altérité. Ça s'appelle accepter de vivre. Pas facile.

Le seul projet véritablement « politique » de mon écriture loge toutefois ici, dans cette invitation à la déraison : accepter de voir, de lire, de considérer ce que nous ne saisissons pas immédiatement.

C'est du reste ce que je dis à mes copains de balle lente, quand on se revoit une fois ou deux par année, et qu'ils m'avouent ne pas comprendre grand-chose à ce que j'écris. On rit.

« Inspiré d'une histoire vraie » (ou comment atrophier l'imaginaire)

Ce foutu « Inspiré d'une histoire vraie », au générique d'un film, en page couverture d'un livre, me fait vraiment de la peine. Cette simple mention, surmultipliée sur les films et les livres, et qui fait en sorte que la promotion en est moussée, et les ventes dopées par ce ridicule attribut, m'attriste beaucoup. Comme si la fiction était une sorte de tare et qu'elle ne valait rien si on la comparait au réel, au « vrai ». (Lire le succulent essai de Luc Lang : *Délit de fiction*.)

Au contraire, c'est plutôt à une orgie de « vrai » que nous assistons et participons, et c'est terriblement pernicieux : ça nous reviendra à la gueule et à celle de nos enfants, sans qu'on ait songé une seconde aux incidences de ce travers — car c'en est tout un. (Vous ne voyez pas où je veux en venir ? Vous êtes attirés, vous, par cette présumée « histoire vraie » ? Elle attise votre curiosité et votre intérêt ? Eh bien, essayons de voir clair dans ce qu'on assassine en agissant ainsi.)

Il y a deux trajectoires dans la vie : celle du réel (on respire, disons) et celle de l'imaginaire (on expire). Les deux, conjuguées, deviennent un phénomène fascinant : la respiration. Négligez une trajectoire ou l'autre, ce sera la catastrophe. Dans toute l'histoire de l'humanité, les êtres humains ont ressenti le besoin de se raconter des histoires. Ils ont inventé des fables, des légendes, des chansons de gestes, des romans. Avec plein de personnages qui n'existent pas dans l'ordre de la réalité, mais qui prennent leur essor dans celui de l'imaginaire. Ces personnages (ils sont « faux », ils sont inventés) occupent une place essentielle. Ils permettent à l'être humain de vivre par procuration, par exemple (on ressent l'horreur chez Stephen King, mais on est assis dans son salon, en toute sécurité). On explore physiquement des sensations issues de l'histoire inventée (on rit, on pleure, etc.). On invente des vingt mille lieues sous les mers ou de la vie sur d'autres planètes. On envisage des possibilités de l'existence qui sortent de ce monde limité (le réel) dans lequel nous gagnons notre vie, élevons des enfants et votons (les mages, les elfes, les Harry Potter et tous les Seigneurs des anneaux, on ne les croise pas dans l'isoloir).

Tout ça, cette invention, cette échappée dans l'imaginaire, c'est bel et bien la moitié de notre vie. Cette projection dans un réel dédoublé, qui permet l'exploration d'une partie de nous sur laquelle le réel, le quotidien, n'a aucune prise, c'est la moitié de notre vie. Ces histoires inventées, ces lubies, ces divertissements, pensez-vous peut-être (ou alors ces trucs de fin de semaine, quand on aura le temps...), sont la moitié de notre vie. Biffez-les, et ce sera comme biffer l'inspiration ou l'expiration (bonne chance). Biffez-les, et vous vous retrouverez comme des guenons automates dans un monde très réel où votre fonction sera de visser des boulons.

Les personnages, ces êtres plus grands que nous, par l'universalité de leur condition, sont à proprement parler des

«egos imaginaires» qui permettent justement d'explorer des zones de nous-même qui seraient restées cachées. Comme si nous longions le long corridor relativement bien éclairé de notre vie, et que çà et là des fenêtres dans les parois nous permettaient de voir autre chose que ce qui demeure dans l'ordre du connu, enfermé dans le réel.

Alors oui, cette affaire «d'histoire vraie» me fait de la peine. C'est comme si je contribuais à ce que les horizons de ma fille soient limités au corridor de sa vie dite «réelle». Il ne faut pas se leurrer : si on laisse cette facette de notre vie inactive, si on laisse s'installer l'immobilité de notre imaginaire, il fera comme tout ce qui est laissé à l'abandon : ce sera la sclérose d'abord, puis l'atrophie. «Inspiré d'une histoire vraie», pour moi ? C'est une raison pour ne pas aller voir un film. C'est la fiction qui permet de ventiler la réalité, et peut-être même de l'épeler, ou de l'articuler. Les personnages, ces fenêtres, nous présentent une parcelle de notre être, de notre potentiel, de notre avenir, pour autant que nous en voulions un.

Sinon, soyez-en sûrs, bienvenu *Le banquier*, bienvenues téléréalités et *Occupation double*, bienvenues histoires «vraies» (qui n'en sont jamais, du reste) dans lesquelles nous sommes des spectateurs de la vie, aussi bien dire des ratons laveurs sur le bord d'une route, qui attendent le bruit d'un moteur pour tenter de traverser.

Le traversier, les embruns

Petit soir de mai, vous êtes en retard pour vos impôts, et votre comptable, votre ami, réside à Sorel, alors chaque année, tous vos papiers dans une boîte à souliers, vous prenez le traversier. Christian était encore en belle forme, ce soir, lui à qui vous devez une grosse bière depuis la fin du secondaire à cause d'un obscur pari sportif que vous avez perdu, et sa Francine, on la dirait toujours plus jeune d'une année à l'autre, elle. C'est

chaque fois une soirée très agréable, même si faire ses impôts, je sais, pour vous non plus c'est pas exactement la définition de l'orgasme. Christian refuse d'être payé pour ses conseils et son labeur, mais accepte volontiers une bonne bouteille de vieux porto, et que je paie le repas, quand on a le temps de le prendre avant la dernière traverse de la soirée.

Or, vous y êtes, à cette dernière traverse, entré de justesse sur le traversier à moitié plein, et on dirait que le fleuve est en colère, vous êtes content de ne pas avoir pris avec vous Bocou-Bocou, votre chien, il a peur du tonnerre, il est comme ça. (À moitié plein, le traversier, c'est probablement parce que ce n'est plus donné, loin de là, de prendre le bateau, c'est comme aller voir un film à deux – s'ils continuent de hausser les prix, certains voudront faire le détour par Montréal ou Trois-Rivières, c'est sûr.) Mais voilà : le fleuve. Notre fleuve. Et s'il faut qu'il ait un prix, eh bien c'est celui-là, ça vaut toujours le coût (ou le coup ? les deux doivent se dire).

Ce soir, il est en colère, donc, le Saint-Laurent. Au départ de Sorel, le ciel est mordoré au-dessus de Saint-Ignace-de-Loyola, prêt à vrombir, à nous dominer. Les vents poussent des nuages d'un bleu acier, mais on discerne tout de même, au loin, les dernières lueurs d'un soleil désormais disparu, comme s'il avait décidé de laisser la scène à la tempête, afin qu'elle sévisse dans la nuit. Évidemment, malgré la pluie qui fouette le visage, vous sortez et montez sur le pont, peu de gens vous imitent, peur de l'orage qui menace, sans doute, ou alors des « habitués », comme on dit, qui vivent sur une rive et travaillent sur l'autre. Vous les regardez, dans leur voiture, et vous éprouvez un tout petit sentiment de tristesse à les voir ainsi enfermés dans leur habitacle, alors qu'ils naviguent sur le plus majestueux fleuve de monde. Vous vous tournez vers le Saint-Laurent, et vous voyez les vagues heurter le traversier avec une vigueur et une fougue que vous trouvez rassurantes, vous vous demandez si cette écume que

vous discernez à la crête des vagues, ces petites gouttelettes de pluie, sont bien ce qu'on appelle des embruns (Marie n'est pas là pour vérifier illico sur son i-machin mais, vérification faite, ce sont bien des embruns), et vous trouvez le nom joli.

Vous retournez à votre voiture en jetant un coup d'œil vers les silos à grains de Sorel, qui disparaissent lentement dans la nuit et la tempête, on dirait des fantômes énormes qui regagnent les ténèbres. Une fois dans votre véhicule, vous êtes habité par une paix étrange, que vous savez passagère, mais dont vous ne vous privez pas de jouir quand elle se présente. Vous pensez aux vents, vous pensez à vos quelques lecteurs, à la puissance des eaux du fleuve, à ces parcours fugitifs qui mènent les uns à leurs impôts, les autres à des tâches domestiques, les autres encore à leur jogging, les autres enfin sur des bateaux ou dans des tours à bureaux. Vous pensez que dans cet admirable ballet apparemment dénué de sens se jouent tellement de vies, de rires, de promesses, d'espoirs de retour et de souhaits de bonheur, vous pensez à votre fille aussi, et à Moustaki qui vient de mourir («Votre fille a vingt ans, que le temps passe vite...»)

Rien n'est mélancolique dans ces pensées. C'est comme un constat que vous faites, de temps à autre, et qui vous mène presque toujours à vous rappeler à quel point vous êtes chanceux d'ouvrir les yeux le matin, avant le soleil ou la pluie. Vous vous trouvez quétaine d'avoir une pensée aussi plombante, mais elle vient près de vous tirer une larme, cette pensée, parce que bien sûr vous pensez aussi aux gens que vous aimez, que vous avez aimés, et qui seraient apaisés une seconde de l'entendre, ou de le lire. Une fois à la maison, vous allez écrire quelques courriels, pour le dire, pour qu'ils lisent ce souhait fluvial, nimbé d'amour.

À travers votre pare-brise, il y a la pluie, il y a la bruine, il y a le quai de Saint-Ignace qui s'approche, il y a peut-être une toute petite larme de fraternité aussi. On va appeler ça des embruns.

ÉRIC SARNER

Lexique continu des émotions

RETOUR

Il n'y a pas de retour.
Aucun retour possible « là-bas », dans l'enfance, le lieu
d'enfance.
Ni aucun possible dans le passé proche – il est passé.
Et pas plus dans le présent, là – il est derrière.

MOMENT

Selon Goethe, il faut se concentrer sur l'instant présent. Je me disais – voyant la même racine, le même mouvement dans les deux mots *présent* et *présence* –, je me disais : alors c'est bien que tout soit là ensemble tout le temps ! Que le nécessaire est la seule antique et utopique « santé du moment ». Délimiter le présent, affirme Marc Aurèle. Et ainsi vivre entièrement sa vie en un seul jour, chaque fois, tous les instants.

Un mot allemand, *Gegenwart*, désigne les deux notions de proximité spatiale et d'actualité temporelle. Gœthe, cité par Pierre Hadot : « La présence a réellement quelque chose d'absurde : on s'imagine que c'est cela : on se voit, on se sent. On s'en tient là. Mais le bénéfice que l'on peut retirer de tels instants, on n'en a pas du tout conscience. Nous voulons nous exprimer là-dessus de la manière suivante. L'absent est une

personne idéale, tandis que les gens qui sont là, présents, apparaissent aux autres comme parfaitement triviaux. Il est tout à fait bizarre que, par la réalité de la présence, l'idéal soit quasiment supprimé. De là vient probablement la raison pour laquelle leur idéal n'apparaît aux Modernes que comme nostalgie.»

VOYAGE

Le vrai voyage est de passer des frontières autrement plus graves que les contrôles de police. Il y a cette idée que le voyageur est irresponsable, détaché : rien de plus faux. Il doit savoir qu'un lieu n'est pas un lieu, c'est une série de lieux, un mille feuilles qu'il s'agit chaque fois d'apprendre à traverser.

CŒUR

À Petropolis – quelque chose de déjà figé dans ce nom –, je suis passé au 33 rua Gonçalves Dias. On repeignait de blanc la maison de Stefan et Charlotte Zweig. Comme il faisait très chaud, les ouvriers m'ont tendu une bouteille de Coca-Cola. Puis je suis passé au cimetière municipal. Dans mon sac j'avais la biographie de Dominique Bona, achetée la veille à Rio, dans la version portugaise. Quel voyage devant cette tombe ! Parcourir la vie de Stefan, le voir, à 17 ans, s'émouvoir si fort, à Vienne, en écoutant une conférence de Hofmannstahl.

SANG

Je n'ai pas pu mettre la main sur Bárbara dos Prazeres, Bárbara des Plaisirs. Bien morte, depuis longtemps. Comment

peut-on s'appeler Bárbara des Plaisirs et avoir fait commerce de sang du côté de l'Arco de Teles – qui relie la Travessa do Comércio à la Rua Ouvidor, dans le centre de Rio de Janeiro? Vers la fin du XVII[e] siècle, dans ce quartier de voleurs et de putains, d'assassins et de lépreux, où les riches habitaient dans les étages et les autres en bas, on pensait que le sang de chien mort ou de chat pouvait soigner la lèpre. Elle, Bárbara, fit croire à tous que le sang frais de bébés vivants était aussi efficace. On dit qu'elle était douce, Bárbara des Plaisirs.

MOUVEMENT

En allemand, je pourrais m'appeler *Hinundwider.*

MICROFABLE I

En me retournant, je me suis réveillé. J'ai tiré les draps à moi. Tout est venu. Elle était encore là. Elle dormait. Il allait falloir encore tout expliquer.

TACT

Déranger le silence sans insister sur tout.

CONSCIENCE

Je me réveille cette nuit même et j'écris : « Arriver à la fiction m'a pris une vie. » Je regarde cette phrase.
Arriver où? À la fiction?
Mais, voyons, tout a commencé par cela!

C'est le comprendre qui m'a pris une vie.
OÙ?

Les lieux traversés ; ceux que l'on imagine.
Ce sont souvent les mêmes.

ENTENDRE

Me parler intérieurement à haute voix et non pas en chuchotant.
Me parler normalement dans ma tête.
Et non me parler comme on parlerait à un enfant qui dort.

POÉSIE

La poésie sert à rien

a)

Il me semble pouvoir le dire mieux
ainsi
dorénavant sans doute
c'est ainsi
sans majuscule aux entrées sauf cas.
Telles
les choses se joignent se rejoignent
traversent l'instant
la page une éternité.
Voyez.
On dira bien que tout écrit justifié
fait autant.
J'en doute ou plutôt je crois
que l'œil écoute mieux lorsque

surpris.
Et de même par une ponctuation
un peu drôle
– mais nécessaire.
C'est ainsi, en tous cas,
qu'il me semble le dire mieux,
le mieux respirer
car il ne s'agit pas d'autre chose.

b)

Mes
yeux
pleurent
sans moi
depuis
longtemps
:
ces braves
ont toujours
cru
avoir
du temps.


EL AJOLOTE

DONALD ALARIE

Arpenteur du quotidien

Une poubelle renversée
étale à ses pieds
des restes d'humanité

un petit cimetière
où les fleurs
ont été remplacées
par une courtepointe
nauséabonde

comme le marcheur
imperturbable
qui lui fournit le gîte
gratuitement
depuis plus de soixante ans
le cerveau tient le coup
dans sa maison suspendue

le passant se console
avec des miettes de rêves
qui nourrissent sa flânerie

quelques souvenirs
lui allègent le cœur
l'aident habituellement
à traverser les saisons
moins fraternelles
sans trop balbutier

un banc public devient pour lui
un coin de pays où se reposer

les arbres qui se balancent
dans le ciel
le déçoivent rarement

la pluie danse
sur l'asphalte luisant

le passant se réfugie
dans un café bruyant
jadis enfumé

tout le monde semble avoir
beaucoup de choses à dire
sur les sujets
au menu du jour

lui seul se tait
ruisselant
entre les tables enjouées

vaincu
il retourne sous la pluie
même s'il ne sait pas danser

un arbre fouetté par le vent
l'accompagne

de l'autocar tout neuf
descendent
des marcheurs hésitants

des regards fatigués
tout à coup presque joyeux
persistent
malgré les tremblements

demain
il sera trop tard
pour la chasse aux images

ils retiennent ce qu'ils peuvent
on ne leur en demande pas plus

le passé
est sur le point de se déliter
le futur
ne tient plus qu'à un fil

un ruban d'enfants
chandails rouges
casquettes bleues
traverse le parc Lajoie
qui n'a jamais été
aussi vert
ni aussi joyeux

des jets d'eau
se font complices
de la lumière

des raquettes
dont l'agilité surprend
frappent une balle
avec cadence

un vélo roule lentement
sur le gravier encore frais

il est dix heures trente
un mardi matin
tout va bien
peu importe le reste

il va parfois
dans les couloirs
où faute de mieux
la faiblesse s'affiche
telle une chose normale

des couloirs réservés
aux vieilles personnes
ou à celles dont les jambes
ont fléchi
prématurément

il y va bénévolement
mais n'arrive pas
à maintenir
le rythme adéquat
très longtemps

il s'enfuit
de peur qu'on ne le prenne
en otage
et que la rançon demandée
ne soit démesurée

le passant est un colporteur
qui s'ignore

il répand autour de lui
une odeur rafraîchissante

il ne se conforme
à aucune orthodoxie

il déambule dans la vie
sans mode d'emploi

ce n'est pas un peintre
ni un sculpteur
mais un artiste malgré tout

il reformule les questions
en sachant
qu'il n'a aucune
réponse satisfaisante
à apporter

que fera-t-il si un jour
ses jambes l'abandonnent?

il lui restera
ses yeux

et ses doigts
pour glisser sur la page
en toute délicatesse

suivre le chemin des signes
ceux qui ont traversé le temps
et les autres
fraîchement imprimés

quelle que soit la couleur du jour



HUGUES CORRIVEAU

La passion d'Eugénie

Elle aimait le monde, Eugénie, à ce point que son cœur se serrait parfois d'émotion. Il lui fallait retenir ses élans qui la menaient vers chacun, la sympathie au bout des lèvres, l'espoir d'être aimée sur le bord de la faire chavirer.

Elle était aimée en retour et on lui rendait sa sollicitude avec une touchante compassion. Une vie de partage, comme on disait toujours, une vie à servir, à être proche des autres. Ainsi, vers ses 78 ans, elle emménagea dans la plus belle des maisons de retraite. S'y fit une place de choix, se convainquit de son indispensable présence. Elle devint, en effet, une dame sur qui on pouvait compter, dont on espérait la compagnie.

Quelle ne fut pas sa surprise, le jour de son 79e anniversaire, de recevoir de Belgique une lettre affable qui la bouleversa ! Elle n'y connaissait personne, mais de là-bas on pensait à elle, on se préoccupait de ce qu'elle fût bien et heureuse. On lui souhaitait la meilleure des fêtes en espérant qu'elle fût bien entourée. Cette lettre lui fut un enchantement imprévu dans cette journée qu'elle considérait un peu comme une fatalité. Il ne lui restait plus qu'une seule année avant de devenir presque vénérable, et cela l'affolait, la traumatisait quelque peu.

Or, elle y lut des mots simples qui la rejoignirent au plus profond d'elle-même, au point qu'elle se mit à espérer qu'on la libérât de ces obligations festives, ce qui la retenait

loin de sa chambre où elle avait envie de se rendre au plus tôt pour relire sa lettre.

Gand, ce lundi 23 février

Très chère Eugénie,

Sans doute m'autoriserez-vous cette douce familiarité de vous appeler par votre prénom puisque nous avons une commune passion pour l'art. J'ai pu admirer votre travail grâce au site Internet de la galerie qui vient de vous consacrer une exposition. J'en fus bouleversée. Je m'enhardis et ne retiens pas mon élan de vous avouer mon admiration. Je me le permets d'autant plus que je manque vraiment de soutien et, plus précisément, d'une amie chère en ma lointaine Belgique.

J'ose vous souhaiter le meilleur des anniversaires, très chère Eugénie, que je considère déjà comme proche, presque une mère, moi qui ai perdu la mienne il y a trop longtemps déjà. J'ajouterai, avec audace, que j'espère, en ce jour qui devrait vous être entièrement dévolu, que vous deveniez ma correspondante privilégiée.

Ce serait me faire un grand cadeau, en ce jour où c'est vous qui devriez en recevoir, mais j'ose vous dire que je vous estime déjà trop pour vous cacher mon espoir. J'attends donc impatiemment que vous m'envoyiez un mot, un signe, pour que nous entamions des échanges dont vous ne sauriez imaginer l'importance qu'ils ont déjà pour moi.

De tout mon cœur,

Claire D'Entremont

Eugénie relut cette courte et si surprenante missive des dizaines de fois comme si le monde s'ouvrait à elle. Elle s'enorgueillit de ce mot, « Belgique », qui dessinait des paysages plats et des chansons de Jacques Brel. Son cœur palpitait encore. Mais une joie profonde s'immisçait dans sa vie. Non pas qu'elle n'aurait pu se suffire de ses compagnes de vie et de ses amies encore vivantes et si proches d'elle. Non... c'est autre

chose que cette lettre ouvrit. La possibilité de rêver à un ailleurs inaccessible que les mots lui rendaient vivant.

Elle se fit un devoir de répondre avec enthousiasme à la demande de cette étrange correspondante.

Dès le lendemain elle acheta de nombreux timbres, les plus beaux, refusant l'effigie de la reine, voulant les oursons, les oiseaux de proie et les fleurs de printemps. Elle paya l'envoi en poste express, question de hâter une éventuelle réponse. S'en retourna à sa résidence, et conta la chose à toutes et tous, exaltée à la perspective de ce qui allait venir dans la nouvelle semaine qui s'annonçait faste.

Et arriva bel et bien une réponse. Claire venait d'entrer dans sa vie avec sa fille et ses petits-enfants. Chaque réponse lui apportait la preuve renouvelée de l'importance qu'elle était en train de prendre aux yeux de sa nouvelle amie belge. L'élégance du style de cette étrangère, qui refusait encore de lui faire parvenir une photo d'elle — ce qui suscitait chez Eugénie, avouons-le, un peu de déception —, la comblait d'aise et lui permettait de s'exercer elle-même à la phrase bien tournée et aux beautés de la langue. Rares avaient été les moments, dans son passé, où elle avait pu donner libre cours à ce bonheur d'écrire, elle qui avait été si bonne en composition française dans ses premières années de couvent, elle qui avait atteint un niveau élevé dans la compréhension des textes français et dans apprentissage général de la littérature.

Et puis, au bout de deux mois, alors que leur amitié, quoique épistolaire, devenait indispensable à l'une comme à l'autre, la fréquence de leurs réponses devenant quotidienne, Claire lui apprit qu'elle avait d'autres correspondantes à travers le monde, en rien aussi importantes qu'Eugénie, mais qui souhaitaient, elles aussi, entrer en contact avec elle, tellement elle leur avait dit à quel point son amie québécoise avait une plume fluide et belle, à quel point les sentiments qui s'épandaient à travers ses mots si justes pouvaient faire à toutes un bien sans nom.

Eugénie n'en revenait tout simplement pas de ces compliments qui la comblaient. Elle en fut chavirée. Du rester assise un moment avant d'aller trouver les femmes du centre pour leur faire savoir qu'on demandait ses mots ailleurs.

Elle s'empressa de dire à Claire à quel point elle serait heureuse de correspondre avec les femmes qu'elle connaissait. Et la semaine suivante lui arrivèrent deux lettres en plus de celle de sa fidèle amie Claire. L'une provenait de Hollande, l'autre de Suisse.

Dès lors, Eugénie, à 79 ans, dut partager ses journées selon un horaire strict qui réservait ses avant-midi à sa correspondance et ses après-midi à ses activités sociales au centre. Elle en était à ce point heureuse qu'on ne lui tint pas rigueur de ses absences. Mieux valait avoir une résidente épanouie, même si elle se faisait plus rare, une résidente qui rayonnait de joie et de fierté.

Chacune de ses nouvelles amies lui écrivit à peu près les mêmes mots au sujet de la joie qui était la leur de correspondre avec une femme d'une telle culture et dont le style épistolaire était à ce point affiné. On l'aimait, on souhaitait que d'autres amies de par le monde puissent profiter de ses phrases somptueuses... Bref, Eugénie dit oui à toutes et reçut une telle quantité de courrier de l'étranger qu'à elle seule, elle dépassait en nombre de lettres qui lui étaient adressées tout ce que le centre au complet recevait en une seule journée.

Il se passa bien six ou sept mois avant que Claire ne lui envoie une lettre alarmante, s'excusant de devoir le faire, sachant qu'elle allait troubler son amie. Claire vivait une très mauvaise passe, car le mari de son aînée venait de mourir dans un grave accident qui la laissait veuve et sans ressource, ce qui l'obligeait à venir vivre chez Claire, et ce, au moment précis où elle-même devait payer des médicaments fort coûteux pour une maladie qu'elle soignait depuis un certain temps, confidence que sa dernière lettre venait de lui apprendre, malgré le fait

que, le lui avouant, Claire troubla la quiétude magnifique de leur correspondance.

Gand, ce mardi 18 septembre

Ma très grande amie, ma très chère Eugénie,

Combien heureuse m'a laissée votre dernière lettre, vous ne sauriez le soupçonner à sa juste valeur !

Mais je ne peux taire plus avant les difficultés dans lesquelles je me trouve actuellement au moment où ma fille aînée vient d'emménager chez moi, veuve et sans ressources, alors que son mari qu'elle adorait s'est tué dans un accident de voiture. Elle s'installe ici avec ses deux adorables enfants de 5 et 3 ans. Vous vous doutez bien de la charge financière énorme que cela représente pour moi ! Notre amitié sincère m'autorise, cependant, à vous confier la situation précaire qui est la mienne. Vous connaissez déjà ma maladie, qui m'oblige à me ruiner en médicaments, vous savez les sacrifices que je fais pour me tenir en santé de telle sorte que je sois, comme vous, présente aux autres.

Alors, comme cela devrait durer quelque temps et que je ne peux refuser de recevoir ma fille admirable dans les circonstances ni, vous comprendrez, lui avouer ma situation financière précaire, je me permets de me tourner vers vous, chère, très chère Eugénie, avec laquelle je partage tout de moi depuis des mois.

Puis-je avoir l'audace de vous demander un peu d'argent pour m'aider à poursuivre ma tâche de mère ? Votre amitié si tendre vous permettra de comprendre ma demande et votre cœur saura reconnaître la profonde amitié que je vous porte pour ainsi avoir l'audace de me tourner vers vous, sachant le chagrin que je vous cause, sachant combien vos sentiments pour moi en seront bouleversés.

Vous comprendrez aussi que je n'aurai pas l'odieux de mentionner quelque montant que ce soit, laissant à votre générosité le soin de vous guider pour en calculer la somme.




PALETAS
LA MARA BRUCHA

Mais sachez, ma très chère Eugénie, que je vous serai redevable de tout ce que vous me ferez parvenir et que je considérerai chaque montant d'argent que vous jugerez bon de m'envoyer, à l'avenir et chaque fois, comme une dette dont je tiendrai le compte avec minutie. Un jour, je vous rembourserai peut-être avec le bonheur de m'acquitter en personne auprès de vous.

En vous serrant bien fort sur mon cœur,

Votre amie sincère qui vous dit merci d'avance pour votre si grande bonté à mon égard.

J'attends avec impatience votre aide et vous embrasse

Claire D'Entremont

Il est impossible de traduire la douleur que cette lettre causa à Eugénie, tellement elle en fut dévastée.

Elle qui se savait privilégiée, pensionnée grassement par l'État, possédant encore sa propre maison qu'elle louait, voici que sa plus grande amie était aux prises avec des difficultés inouïes, cumulant maladie et deuil. Elle décida illico que son soutien lui serait indéfectible et s'empressa de lui faire parvenir un mandat-poste substantiel dont elle n'espérait en retour que le témoignage d'une joie retrouvée chez celle qui lui était tranquillement devenue irremplaçable.

La réponse ne tarda pas à lui parvenir. Cette missive précisait que la somme qui avait été envoyée était généreuse et l'aiderait vraiment, elle, Claire, mais aussi sa fille et ses enfants, durant quelque temps. Claire précisait à Eugénie qu'elle n'attendait pas d'argent en retour de sa présente réponse qui n'était que le témoignage profond de sa reconnaissance sincère.

Mais, hélas! lui précisait-elle, elle allait devoir, sans aucun doute, compte tenu de la lourdeur inouïe que représentait la présence permanente de trois personnes à charge dans sa maison, elle-même en arrêt de travail à cause de sa maladie... elle allait devoir, donc, avoir recours, sans aucun

doute, dans les semaines suivantes, à sa toujours si grande et admirable générosité. Elle l'embrassait, la serrait sur son cœur, lui rappelait l'importance qu'elle avait, etc. etc.

Eugénie fut au comble de la joie. Non seulement avait-elle une amie qu'elle pouvait aider dans un pays lointain, mais il lui était donné en plus le loisir de répondre à une trentaine de lettres par jour, souvent en anglais, venues d'aussi loin que l'Australie ou l'Autriche. Claire l'avait mise en contact avec un réseau de femmes dans le besoin, chacune vivant des moments difficiles, ce qui permettait à Eugénie de se sentir à la fois vivante et utile. Mais surtout aimée, vraiment aimée par ces femmes lointaines et si proches à la fois, qui l'avaient élue entre toutes pour devenir la source de leur joie et de leur survivance.

Faut-il dire qu'elle avait maintenant 82 ans? Faut-il dire que cette correspondance, de plus en plus lourde, se poursuivait quotidiennement depuis que Claire était entrée dans sa vie?

Puis ce fut comme un déferlement. De partout, la misère, les souffrances! L'une écrivait: *«Je n'y arrive plus. S'il vous plaît, aidez-moi...»*; l'autre: *«J'aurais besoin de plus, ma très chère Eugénie, de tellement plus...»*; et *«La somme est insuffisante...»*, *«S'il vous plaît, ma très proche amie, un petit surplus, la prochaine fois, rendrait ma condition plus supportable...»*, *«Mes enfants, sachez-le, ont dû sauter un repas par jour cette semaine, leur père n'étant plus là...»*, *«Mon plus vieux, 7 ans déjà, est à l'hôpital, battu par son père, et je n'ai pas les moyens de l'y laisser... il boitera sans doute toute sa vie... sauf si vous me faisiez parvenir les sous pour les soins...»*

Cette misère rendait la vie d'Eugénie impossible, la mettait dans un état d'hébétude. Elle contait et contait encore ces désespoirs à ses plus proches amies du centre chez qui elle se mit tout à coup à déceler quelques soupçons de malveillance, une incompréhension face à sa mission d'aider ces pauvres femmes dans la misère.

Elle avait des contacts fréquents avec l'évêque aumônier qui lui était acquis totalement. Mais un jour que son frère la visitait, elle lui confia, dépitée, que le pauvre évêque commençait à déraper un peu, lui, un saint homme, ne l'encourageant pas à poursuivre ses dons et sa mansuétude. Elle confia à son frère qu'elle espaçait ses visites et que bientôt, plutôt que de se faire rabrouer, elle préférerait ne plus le voir du tout.

Il en fut de même de sa fréquentation au salon et à la salle à manger du centre. Elle n'alla que sporadiquement aux événements, préférant de loin ceux qui obligeaient toutes les commères à se taire, comme un concert de musique de chambre ou quelque conférence ronflante sur les bienfaits d'une nourriture saine. À ces rares moments, elle était certaine qu'elles n'allaient pas remettre sur le tapis son activité épistolaire et ses actes de bonté altruiste.

Et puis, ce fut une lettre terrible que lui envoya Claire, une de ces lettres qui vous chamboulent toute une vie. Un appel de détresse, un coup de poing à l'âme, comme s'il fallait qu'Eugénie se sacrifiât plus encore à sa mission qui la vouait de plus en plus à une solitude monacale. Elle la relut plusieurs fois, cette lettre, sans douter un seul instant de la réponse qu'elle méritait.

Gand, ce mercredi 15 août

Ma très grande et si proche amie,
Ma très chère et douce Eugénie,

J'ai failli écrire Ma chère mère, tellement vous êtes bonne pour moi, comme jamais la mienne ne le fut.

Mais ce que j'ai à vous apprendre aujourd'hui ne saurait tarder un seul jour. Je pleure en vous écrivant, j'ai la gorge nouée, je suis morte d'inquiétude.

La banque vient de m'aviser que nous serons tous quatre, moi, ma pauvre fille et ses deux enfants, à la rue dans les mois qui viennent si nous ne nous acquittons pas d'une dette en souffrance depuis près d'un an. J'ai eu beau supplier, me traîner à leurs genoux, rien n'y fait. La loi, disent-ils, la loi !

Ces gens-là n'ont pas le cœur que vous avez, hélas ! Et vous êtes si loin !

Alors, poussée à l'extrémité où je me trouve, je vous dirai tout net et les larmes aux yeux que sans 35 000 € d'ici là, nous serons chassés de chez moi.

Le plus triste, savez-vous, très chère Eugénie, ce n'est point tellement la perte de cette maison, puisqu'on rêve toujours, c'est le propre de l'être humain, de s'en sortir de quelque manière, mais bien de ne plus pouvoir, à l'avenir, vous écrire et poursuivre notre si importante et vitale correspondance si vous ne pouvez m'aider. Je n'imagine pas mon désarroi de ne trouver aucun moment pour me pencher sur vos mots, pour vous dire tout le bien que je pense de vous.

Je vous implore donc, si vous en avez et les moyens et la liberté car je soupçonne qu'autour de vous, on vous déconseille de nous aider toutes, de me faire parvenir dans les plus brefs délais la somme que la poursuite de notre amitié réclame.

Je ne saurais trop vous encourager à ne pas écouter les fâcheux qui, autour de vous, vous incitent à cesser de m'aimer. Même si la chose vous paraît terrible, vous aurez dès maintenant, sans doute, à choisir entre eux et moi.

Je suis certaine de vous, comme vous l'êtes de moi. Rappelez-vous ce qui nous unit. Tant de confidences, tant de mots intenses.

En toute amitié et ne doutant pas un seul instant que vous privilégierez notre amitié et notre constance, j'attends cette somme pour le repos de mon esprit et le plaisir d'être toujours

Votre plus que dévouée amie

Claire D'Entremont

Eugénie composa dans l'heure le numéro d'une agente d'immeuble qu'elle connaissait depuis des années pour l'aviser

qu'elle mettait immédiatement en vente sa maison. Elle en voulait le meilleur prix, mais était prête à beaucoup de concessions pour que la transaction se fasse dans le mois, si la chose était envisageable. Cette maison aurait preneur en quelques jours, elle n'en doutait pas, sa situation et sa beauté en faisaient un lieu convoité.

Quelques jours à peine après sa mise en vente, les offres affluèrent. Il faut dire que l'arrivée sur le marché d'une maison de cette qualité dans un quartier aussi intéressant était rare. Ni son propre frère ni ses propres filles n'en surent rien. La transaction se fit, fut signée et un mandat de 40 000 € parvint à Claire dans les délais nécessaires pour lui éviter l'éviction.

Les filles d'Eugénie s'affolèrent, son frère s'inquiéta. Il se rendit à la résidence de sa sœur le plus tôt qu'il put pour apprendre pire encore qu'est ce qu''il ne craignait.

Cela faisait trois mois qu'Eugénie ne participait plus du tout à la vie collective, ne se rendait plus au salon et, pire encore, n'allait plus manger à la salle commune. On lui apportait trois fois par jour ses repas dans sa chambre. Elle ne supportait plus d'entendre la réprobation de tout un chacun, se cloîtrait chez elle pour répondre à son courrier qui devenait de plus en plus exigeant. Les sommes qu'elle envoyait à travers le monde n'étaient jamais bien considérables prises séparément, mais chaque mois, le surplus de 800 $ qu'elle pouvait économiser sur sa pension y passait. Les déboires de Claire ne cessaient de s'accumuler. Tout allait à vau-l'eau.

Donc, le frère d'Eugénie apprit avec stupéfaction que la résidence où elle vivait depuis des années venait d'inscrire sa sœur sur une liste d'attente pour qu'elle soit transférée dans un centre d'hébergement de soins de longue durée parce qu'elle était dorénavant considérée comme impotente, ne se rendant plus à la salle à manger et exigeant des soins que le centre ne pouvait pas fournir.

Son frère avisa ses nièces qu'il était prêt à lui donner de l'argent pour l'aider à traverser cette mauvaise passe. Or, elles le convainquirent que rien n'y ferait, que cet argent serait immédiatement dispersé à travers le monde.

Eugénie continue à correspondre en français et en anglais avec les seules femmes qui, d'après elle, l'aiment vraiment, qui ont réellement besoin d'elle, qui la comblent. Elle répond à quelque trente lettres par jour, ne se préoccupant nullement d'être déplacée ailleurs, seule une chambre, une table, une plume et du papier lui suffisant désormais.



FRANÇOIS GAGNON

miel, galère

bifurcation

terre polaire
terre battue

bivouac

déracinement
à ciel ouvert

barbarie

abords brusques
des boréales criblées

déroute
ambrée

brin

partance
au fracas des pommiers

artillerie maîtresse

fleurs bleues
retombantes
(oblancéolées)

astragalus labradoricus

berceuse

éboulis
entorse pâle
amande

Féroé

pèlerin
à bâtons rompus

cisèle à la
gorge des ravins

l'encombrement riche
& géodésique farouche

glaciation,
chics-chocs

rase

friche
ponctuée

graphite florifère

déambule

pendre les moutons féroces
beugler de joie

fendre la terre meuble
désuète

saillie

risées
rocailleuses

feuilles mortes

parcelle
    tronçonnée

brévissime

munir Diogène
d'un parapluie

une balle se loge
clandestine

ébruitement
thoracique

affûtée

remise

charge
ruissellement
achoppe
chiendent de sabotage
tonsure
& rastas

averse

dérobe
corset

blottir contre
fredonnement

rue seule

ballade

au lynx!
au lynx!
pariétal

entaille

placarder
des chuchotis
quincaillerie
(1952)
du faux-tremble
rocaille
à l'orée des accalmies

hyperborée

flore reliquale
pérégrine
sourdement dans les roulières

zone
estuarienne

tresse

envol
de cendre

ambroisie racinaire

tacite

tournesol dessoûlé
langue maritime

herbe aux doigts violets
(serpe transcendantale)

gréement des goélettes

up north

souche fertile
berce maigre
solitude

friable
sol tourment

mouche noire

miel, galère

orée bleue
fleuve

gare bougie
fumée grise & pastel
ras le sol

cordage
chat aisé la nuit
l'aube

lové géologique
raccord de pierre
quartz

lune muraille
lyre
clair de roche

GUILLAUME ASSELIN

Voltes, visions, vertiges

Derviches tourneurs

Magie dansée des derviches, tournant autour du vide qu'ils inventent à même leurs voltes rapides, comme la glaise valse autour du vase qu'elle devient, petit à petit, sur le tour du potier, dont les pieds courent sur le disque de bois ou la roue de pin afin d'étourdir et d'apprêter la boue d'où bondira l'œuvre vive.

Ainsi Adam jailli des doigts de Dieu tourbillonnant autour d'une motte de glaise gisant parmi les pierres et les ronces rouges. Éveillé par un souffle, le voici soudain dressé comme un épi de poussière, vacillant au-dessus de la paille, encore tout hébété d'être né, d'être là, nu, perdu au milieu des joncs et de l'herbe haute.

J'aime m'imaginer les derviches sous l'espèce d'une pâte à modeler la danse qui leur donne naissance – comme si la transe, brouillant les eaux du grand miroir d'origine, entremêlant les branches de l'arbre à dire les généalogies, faisait d'eux les pères du ventre de vent qui les met au monde.

Voltigeurs de Dieu, ils sculptent leur prière dans l'argile des gestes légers et le limon mouvant de l'éther.

Infatigables mobiles de l'âme, ils pendent au-dessus du berceau de l'espace, ondoyant sous la brise de l'esprit.

Disséminés dans la salle qui leur tient lieu de sanctuaire, on dit d'eux qu'ils sont les stèles secrètes du souffle.

Volatilisé l'autel de pierre, pulvérisée la Grande Mosquée. Tout reconstruire sur l'air, sur le roc fragile de l'air...

Les mains levées dans la posture de l'offrande, ils semblent soutenir l'invisible dont ils sont tout à la fois les maçons et les moellons, les valets et les étais. Une paume cueille la grâce s'épanchant silencieusement du ciel pour que l'autre puisse faire pleuvoir son or au sol.

Moulins à moudre le temps, ils ont découvert qu'un ange gîte dans l'élan – qu'on ne peut aller vers Allah qu'en ajoutant de l'élan à l'allant.

Je pense aux derviches comme à des chercheurs de portes. Au centre de leur danse, au cœur du vertige, au sein du cyclone qu'ils créent pour s'y perdre comme en une forêt de gestes tournoyant à l'image du château des contes arthuriens, une porte s'ouvre soudain au point le plus profond de l'ivresse.

Ourlant le manteau de l'espace qu'il fait écumer aux frontières de son corps-météore, le derviche se glisse subrepticement dans l'abysse que creuse la toupie de ses pieds.

Forage métaphysique : on fait un trou dans rien, on creuse la rondeur radieuse du rien brillant comme une pièce d'or entre les plis prodigues du visible. On fore le trou par où l'on s'échappe de soi – on déboise, on bêche, on élague, on transpire, on pousse, on perce, on déchire, on transperce.

Campé au bord de l'abîme, le corps du danseur devient la corde à faire sauter les mondes, le pôle autour duquel gravitent les galaxies et les planètes qu'il traîne dans l'orbe doré de sa ronde – l'aimant nouant les astres aux atomes, soigneusement serrés dans l'humble masure de l'âme.

Il mime l'errance des âmes éplorées qui, aveugles à leur cécité, tâtonnent dans l'obscurité. Prises au piège de la périphérie, elles ont égaré le Centre – le Cœur où s'est ancré le *shaykh* sis sur son tapis roux. Perdues dans la forêt des reflets,

elles s'oublient toujours plus profondément sous le masque miroitant des mirages et le charme des sensations sauvages.

D'abord croisés, les mains mollement posées sur les épaules, les bras s'ouvrent et se déplient comme les pétales d'une fleur sous l'effusion soyeuse du jour. On marque par là le passage d'un état de contraction (*qabd*) où, lové sur lui-même, l'être se tient en retrait de l'arène – à l'état d'expansion (*bast*) où, vidant les ballasts, il s'éploie au-dehors, comme l'esprit dans le souffle ou le cri dans l'hallali.

Vêtus de noir, les danseurs entrent ployés sous un épais manteau de mort. Ce sont des ombres venues mendier un corps. Une pierre tombale pèse sur leur tête courbée et leurs épaules voûtées sous l'espèce d'une haute toque de feutre faseyant au rythme du tambour qui borde leurs pas.

Écossant la nuit qui les enveloppe, ils cherchent à se frayer un chemin jusqu'à *l'amande de lumière* luisant tout au bout de leur oraison, sous l'os déclos de leur front.

Se dépouillant de la toge de ténèbres où l'esprit s'était empêtré, s'extirpant du bloc de béton sous laquelle l'âme, figée, s'était oubliée, ils paraissent sous un nouveau vêtement, tout habillés de blanc. C'est, couvant sous la coque étanche du cadavre, le double occulte du corps de gloire.

Par cette danse de résurrection, réaliser le *hadith* du Prophète : « Mourez avant de mourir. »

Et qu'est-ce donc qu'écrire si ce n'est prendre congé de la mort en faisant moisson du vertige, perdre la tête pour trouver le cœur qui palpite tout au fond de la parole, battant la chamade jusque dans les entrailles de la langue – ce Cœur sacré autour duquel tournent les derviches, réglant leur ronde sur celle de l'Univers, en quête du Centre où Dieu se déshabille ?

Je n'écris jamais que dans le sillage des derviches, sur les traces du dieu de Nietzsche dansant au-dessus de l'abîme. Funambule, j'ai la passion des abysses, le goût des précipices,





puisque c'est là, au fond du puits, que brille la porte qui bat entre les mondes, le sas solaire bruissant de lumière, la brèche qui donne sur *l'autre pays*, le porche qui mène de *l'autre côté*.

Écrire : ouvrir le vide, déverrouiller le cœur, déclore la danse – forer des fenêtres dans l'élément compact de la transe, afin de *voir* et *vivre*, enfin.

Carleton-sur-mer

Des dizaines de méduses nagent entre deux eaux, roussies par le froid. On dirait un paquet de parachutes dont les fils traînent comme autant de lianes vénéneuses aux caresses incendiaires. Bolets satan d'Atlantique, elles bordent les gestes des nageurs d'un *fin liseré de brûlures*.

Curieux champ de mines sous-marines détonant de douleur.

Je pense à leurs cousines des bas-fonds océaniques comme à des cloches de plongeurs dont elles auraient mangé les corps, à des néons nomades où la lumière tient lieu de sang. On dirait les enseignes lumineuses des casinos d'un Vegas naufragé, les débris rayonnants d'une Atlantide de gélatine.

Comme si un immense jeu de Lite-Bright s'était fracassé sur l'arête des coraux et s'était épanché sous les eaux en une pluie de pépites phosphorescentes, qui auraient rendu les méduses transparentes.

Forêt de ventouses, de tentacules, d'antennes et de mandibules pailletée de plancton polychrome. Machines à faire briller le noir.

Débauche de sémaphores battant *le pouls de l'Abysse*.

Nocturne

J'aime le mot de « Nocturne » dont on se sert, en musique, pour désigner un certain type de pièce où le mouvement lent et l'expression alanguie suggèrent une atmosphère intime, une sensation feutrée – comme un soupir affleurant des soutes du silence à la faveur du soir et du noir où les sons s'assourdissent, de la même manière que les couleurs s'assombrissent.

Sécrétion du secret s'épanchant à la façon d'un parfum des lèvres pulpeuses d'une naïade ondoyant sous le soleil de minuit et le bruissement des fougères.

Frédéric Chopin – le nom, prédestiné, semble lui-même né d'un chuchotement – en a fixé la forme la plus célèbre, composant 21 nocturnes de 1827 à 1846. D'abord publiés par séries de trois (*opus 9 et 15*), il les a ensuite groupés par paires (*opus 27, 32, 37, 48, 55, 62*) – comme les lèvres des amants qui se joignent discrètement sous le couvert de l'ombre, lorsque tombent le jour et les jupes avec lui.

J'imagine, en écoutant ses doigts glisser souplement sur l'ivoire du piano, des yeux de chouette cillant, entre deux noires, dans le bulbe orphique des blanches où la lune semble s'être emboutie comme un œuf qui aurait roulé jusque sous la patte d'un héron.

C'est le Maître de Musique, déguisé en oiseau des marais. Dressé comme une clef de sol sur le sable du rivage, il veille sur sa couvée pendant que le pianiste fait courir ses mains d'un bout à l'autre de la nuit.

Horreur du vide

« La Nature a horreur du vide », disait Aristote, dont le couplet sera repris et psalmodié à travers le temps, comme un refrain chargé de faire le pont au-dessus des silences et des temps morts trouant le Chant de l'Être. On ne pourra pendant

longtemps imaginer que le monde puisse se penser et se concevoir autrement que sous la forme d'une plénitude heureuse, fermée sur elle-même, compacte comme une boule de billard. Saturé de présence, débordant de dieux ou de Dieu, l'univers devait être plein comme une poupée de pierre ou une pomme de plomb posée dans la paume pesante du Pantocrator, Père des choses qui durent, dorment – durcissent.

«*Natura abhorret vacuum.*» Non. C'est l'homme qui en a peur et qui projette sur elle son indigence, qui lui attribue l'effroi où le plonge la vision directe du rien, qui lui prête le désir de boucher tous les trous par où filtre et s'infiltre l'infini, de panser les plaies d'où suppure le sang spongieux du néant, d'ensevelir le silence sous le bruit de sa bouche, qu'il lui faut encore emplir de vin, de fumée, de pain, de prières, d'appels, de fables, de paroles, d'inepties – jusqu'à plus soif, jusqu'à plus faim, jusqu'à faire déborder les coupes, les cors et les calices, jusqu'à s'emplâtrer la panse, s'empierrer les reins, vomir le vent dont il se farcit si fiévreusement le ventre.

Mais il ne lui suffit pas de faire le mur, de se gaver comme une gourde, de se goinfrer par tous les bouts en jouant la voracité contre la vacuité, d'enterrer les lumières naturelles de l'esprit sous l'édredon des livres blindés contre la fulgurance des visions et de l'intuition, de s'empresser de fourrer sa lampe sous le boisseau chaque fois que Dieu menace de parler à travers le feu du buisson – de sceller tous les sas et d'obturer tous les puits par où l'ennemi pourrait s'immiscer dans cette masse fortifiée contre le vide qui vient, va et revient. Il lui faut encore vêtir le nu des nuits solitaires, verrouiller le vaste des vergers solaires, colmater les trous d'air ajourant l'atmosphère, combler les cols, les vaux et les combes qui creusent les molles matières du monde – guérir les précipices de la maladie de l'abysse. Partout, toujours, voiler le vide, clôturer le désert, harnacher la mer et le vague des terrains dangereusement *vacants*.

À l'opposé de cette boulimie chronique, il y a l'Orient et sa boussole faite de vent, boulonnée au vide comme à un œil ailé de souffle où le visible s'évapore dans le moutonnement des nuées et les flocons de brume flottant au-dessus du jour naissant.

Dans son *Traité du vide parfait*, Lie Tseu (Laozi) apprend si bien à se fondre dans le rien que sa peau et ses os en viennent eux-mêmes à se liquéfier, alors que ses pieds se détachent du sol comme l'ancre du quai pour se laisser emporter par la brise ainsi qu'une feuille morte ou un fétu de paille sans savoir s'il porte ou est porté par le vent, s'il est le cheval ou le cavalier, la monture ou le chevalier. L'air qui, jusque-là, supportait tout juste son fagot de chair en fait une flèche entre les mains feutrées de l'Archer – une plume entre les dents dorées du Veneur sans visage dont les yeux brûlent comme le bouton au centre de la cible, noirci sous son regard de cendre.

Bible de bronze

Imaginer un livre fait avec les feuilles de fer qu'on utilisait jadis au théâtre pour produire l'illusion du tonnerre, en les agitant vigoureusement en coulisses jusqu'à ce qu'elles fassent onduler le manteau de l'air et rompent l'hymen de l'atmosphère.

Partition de foudre, missel d'orage aux mots marbrés de vents noirs pour qu'on entende enfin tonner le trésor de la langue enfoui dans la nuit du poème. Trésor de ténèbres terriblement turbulent, trésor merveilleusement terrifiant, je te vois soudain scintiller entre les doigts d'opale de l'éclair gravé au revers du front pulvérulent des prophètes.

Je pense aux livres de plomb d'Anselm Kiefer où, entre les plis épais de ces masses de métal chiffonnées comme une pâte brisée sous les fatigues et les douleurs de la guerre, gronde un chant profond, une parole chtonienne, un texte

résolument tellurique, issu des entrailles charbonneuses de la terre.

Je rêve d'un immense froissement de ferraille, d'un accordéon de cuivre, d'une bible de bronze aux versets vibratiles, tout en oscillations et en fibrillations. Un texte radio-actif, syntonisé par un chœur d'anges de tôle aux ailes rouillées.

«J'ai aussi la Bible de l'enfer, que le monde fera sienne, qu'il le veuille ou non», écrit Blake dans *Le mariage du ciel et de l'enfer*. J'y rêve comme à un Grimoire de métal hurlant sous les spondées de Satan, dans l'ombre du chant. Il faut l'imaginer comme un hymne à l'envers, comme l'envers de l'hymne, un hymne hirsute – comme un lied livide ou un psaume putride pulsant sous la poitrine fangeuse des Atrides.

Donner voix au vacarme et aux esprits hurleurs, replonger la parole dans le Grand Tohu-Bohu d'avant le langage, au temps du Chaos vociférant par la bouche des Titans, vaticinant dans la gorge de granit des Géants.

De la vulve votive des volcans, extraire la cantate occulte des crevasses, le cantique amer des cratères crépitant sous une pluie de bétyles belliqueux – faire jaillir des coulées magmatiques le dit totémique grommelant sous les marées aurifères.

Tectonique du cri. Mantique magnétique.

Une voix verruqueuse parle dans les ruines d'une étrange Babel de boue. Dans son créole poisseux monté des soutes stridentes d'un schéol de schiste, elle dit les secousses du sens et les séismes du souffle.

Qu'on fasse à nouveau entendre le morse maillé aux matières que la Pythie extrayait de son puits pétillant de fumées et d'encens, son dit cryptique parlant du fond des cavernes, dans le fracas des runes roulant au creux des fosses.

Qu'on ranime les puissances qui parlaient, au temps des chamans et des proto-physiciens, à travers les vapeurs, la lave et les vents, la houille et les volcans.

Qu'on retrouve *l'oreille écarlate* capable d'entendre la voix nouée de l'énigme, ses coups de glotte butant contre le gong de glaise qui pend au cou galeux des goules, l'énorme feulement jailli de l'antre, le grand choral des orques cornant la curée où la parole, pour être entendue, doit être mangée, *dévorée vive* – comme le livre qu'Ézéchiel roule entre ses lèvres.

Alors pourrons-nous, comme le peuple hébreu massé au pied du mont Sinaï, assemblé sous la main menaçante de l'orage, tremblant sous le toit de tonnerres des tempêtes, à nouveau *voir les voix* taillées dans les éclairs de feu jaillis d'entre les dents de Dieu.





ELKE DE RIJCKE

Siempre es hoy

Sur les panoramas de la quatrième dimension de Corinne Wasmuht

... tapisserie à fibres digitales, ... épanouissement d'inflorescences longues à venir,

1

Il neige sous le carrelage.

La neige [trace] par le freinage des roues, ... perdues.

Des monticules plats [d'amas congelés] et de [déclivités inégales]
s'étendent légèrement en aval,

en blanches CANNELURES

Par BLOCS de neige harassée,

étant donné le frottement du conducteur électrique.

L'incertitude des plaques entasse contre leur volonté

sous le choc D'OREILLE
au milieu des monceaux collants vers de petites
montagnes,

entend les craquettements,

la contraction des syllabes autour des mâchoires

prises dans les tas blancs.

BLANC l'ensemble des états de conscience ensevelis dans
les noyaux de la neige,

EST PROPULSÉ À DROITE des rails de pluie glacée —

Terminus d'affections,

écartelées dans le grand froid déchirant.

La neige. chevillée aux membres,

BOUTS DE CORPS

soupçonnés sous la substance congelée,

... des attroupements sous la couverture blanche
tirée SOUS LE CARRELAGE —––

Sur chaque parole auparavant fluide une épaisse couche de glace
HALÈTE —––

perles attachent aux mains
baguées par les cernes de gel,
tentent de s'agripper à leur
dernière demeure –

BLEUE

d'émiettements rident la surface tranquille.

Cette dévastation presque inapparente par morceaux,

PAR FERRAILLE aux petites fenêtres de coque

atterrée méconnaissable

dans la terre
ne capte plus de
lumière.

La navigation est brisée sur le duvet encore frais d'hier —––

Le nez de glace fume dans l'eau,

par petites explosions de fuel incendie le blanc,

Feu froid sur les concrétions brillantes GÈLE,

ne réchauffe plus les corps, ... transis dans leur songe.

... joyau qui trace le corps au métier, ... affleurements sur floraisons,

... songe effectivement saisi tard dans la nuit



Corinne Wasmuht, *Siempre es hoy*,
avec l'aimable autorisation de l'artiste et de la galerie Petzel (New York)

2

De la nappe neigeuse s'érigent COLORIS DE PILIERS,

suspendus sur un lit aux contours extra-fins,
destiné à quel repos ?

Zone de CONJECTURES de piliers inaccomplis grossissants vers
le bas.

DES TOURS QUI NE GUETTENT RIEN

(de couple bleu brun-dérapé,
jambières dans autre état d'esprit,)

sans socle, tremblent —

D'aucun monde les réverbérations,

... rayonnements en soi,

meubles sur terrain extrêmement patine,

présuppositions,

persistances de lumière mentale,

beautés, d'attouchement féminin et masculin,

ne soutiennent rien,

i s o l é e s en transe,

laissent transparaître LE CARRELAGE D'UN SOL,

aux gros carrés bleu clair efficace
mais bruns tout aussi bien,

laisse transparaître UN CRAQUELAGE D'ABÎME,

émiettement d'noir qui vient par en-dessous esquisser
d'autres colonnes,

neige noire ... étale [l'autre versant] de la couleur,

marbre adverse [veiné de grande profondeur],

en gué obscur transpire, encercle un massif
à côté,

... CÉNACLE DE PILIERS MORFONDUS,

par agglutination de germes unités ouvertes

brisées des dents,

n'assurent aucune solidité et pourtant fermes.

Dans les magasins l'affairement de bonne humeur esquisse,

mais l'inquiétude vient du bas, réfractaire qui pousse,

UNE INDÉFECTIBLE GAIETÉ POURTANT

des figures humaines qui marchent, cherchent ou parlent

absorbées par les bribes de colonnes,

t a c h e s plus que figures,

... songes de l'informe naissent dans la forme,

PERSPECTIVES SUR PERSPECTIVES de toute la gamme —

des bleus mauves s'y encastrent et tournent,

Mais quelle activité sur la droite?

ou tout simplement coin qui échappe à l'œil étroit?
pourtant, ... habitation collective de blocs superposés,

cendrés de translucides se tiennent,

couvent des traces de lumière,

peut-être portes, peut-être maisons, peut-être poutres,

Amplification douce mais tendue s'entretient discrètement.







CAROLE DAVID

Mon orient noir, ma Joyce Mansour

Elle s'appelle Joyce Patricia Adès, jeune fille de bonne famille née en Angleterre, élevée en Égypte, coureuse de fond, athlète du saut en hauteur, déjà fluide et aérienne avec son profil d'oiseau.

Ophélie noire, elle court sur les eaux du Nil avec les cadavres qui flottent autour d'elle. Des plumes d'oiseaux rapaces se mêlent à ses cheveux anthracite quand elle s'élance dans ses longues chevauchées au cœur du désert.

Puis l'étrange demoiselle change de nom et de corps. Elle quitte sa vie végétale faite de souvenirs cruels et de crabes pour une existence moins délétère entre rêve et réalité.

« Que ton réveil soit de roses[1] », dit le fossoyeur.

Tu te nommes Joyce Mansour, tu écris tes premiers poèmes en français. Née dans une langue, tu choisis d'écrire dans une autre.

Ainsi la métamorphose a lieu.

Furieuse et échevelée, tu parcours désormais ton territoire intérieur hideux, sale, gorgé de sang avec ton cortège d'animaux. L'archéologie de ton savoir n'a d'égal que tes secrets et tes déshabillés de chair.

Les maux de ton corps sont criés, vociférés : la mort de ton premier amour, ta mère trop vite emportée, ton Égypte

1. Joyce Mansour.

abandonnée malgré toi, ce fil que tu dévides entre poésie et narration.

Tous les yeux sont tournés vers toi.

André Breton te baptise la tubéreuse enfant du conte oriental. «J'aime, Madame, le parfum noir ultra-noir de vos poèmes», t'écrit-il dans la première lettre qu'il t'adresse. Sulfureuse étoile, tu racontes des histoires de femmes à barbe, d'ogresses qui laissent une brume jaunâtre autour d'elles quand elles font l'amour. Ta langue organique, viscérale, crache un poison fatal.

Personne ne sort intact de tes vers.

Ton père te demande pour quelles raisons tu n'écris pas des poèmes sur les abeilles et les fleurs. Ton bestiaire est différent. C'est la voix d'une autre en toi. Tu préfères les entrailles de mouton, les crapauds et les hiboux. Ces choses, tu les sens, tu les portes en toi comme des bijoux noirs et les transformes en poèmes que tu ranges dans tes boîtes de cigare.

Le cigare, ton onzième doigt, dis-tu. Peut-être celui qui te mène à l'illumination dont parle ton maître et qui n'a d'autre fin que le Livre total auquel tu aspires.

Notre rencontre a lieu durant cet hiver sans neige au ciel bas. Les étoiles sont mortes étouffées dans mon alcôve. Une veillée funèbre comme je les aime durant laquelle je piège mes démons et approfondis ma théorie sur le cannibalisme. Mon tableau de chasse est un vaste corpus rageur sur lequel sont exposés de petits totems, instruments de mes exorcismes quotidiens.

Je découvre par le hasard objectif que nous sommes des jumelles cosmiques nées toutes les deux le 25 juillet.

Toi, l'égérie, moi la personne qui manque à l'appel.

Je te lis et te relis, laissant derrière moi les mots tels que je les connais depuis ma première naissance. Je suis à la veille de changer de peau. J'entre dans ta chambre de création avec mon hachoir, ma préparation de liquides et mon programme poétique calqué sur le tien. Tout est en place pour la cérémonie.

Pour commencer, tu m'invites à passer la nuit dans ta bouche, « là sur le canapé parsemé de pilules[2] », mais c'est la saison entière que je passe avec toi dans un lit d'impatientes immortelles aux bouches carnivores, les jambes arc-boutées jusqu'au ciel, feignant grâce et provocation.

Puis je lis ta petite annonce parue dans *France Soir* : « Cherche rêves pour collection. »

Au début, je n'avais aucun désir d'y répondre et de te confier mes chimères, je m'occupais à fermer les portes derrière moi. J'étais morte depuis longtemps, seul restait mon joli squelette. Je n'avais ni père ni mère, que la pensée ancienne de mon corps illustrée sur mes os.

Avec tes poèmes, tu m'enseignes la science exacte des images et du rêve. Ainsi, je tapisse les murs de ma chambre en y exposant tes mots, lexique d'organes lisses et poivrés. Le merveilleux quotidien revient me hanter. Le matin, je me vêts de restes d'animaux, boucliers tombés de tes poèmes ; je médite sur tes histoires nocives et convoque un à un tes personnages, ta part de sable jamais oubliée, ton désert au cœur duquel les momies s'accouplent avec les singes.

Aujourd'hui, j'ai l'âge de ta mort. Un ange noir passe. Il est dans la peau d'André Breton et s'en amuse. Je suis à ton chevet avec les tiens. Tu me chuchotes que nul ne connaît le visage de sa mort. C'est le mien que je vois en te regardant partir dans un rituel accompagné de chants rauques. J'ai

2. Joyce Mansour.

l'espoir d'atteindre ta perfection si je renais à Sodome « d'une vache et d'un fossoyeur[3] ».

Tu nous quittes pour tes chimères, tes enfants cruels et tes femmes viriles qui t'attendent au paradis des chiens. Je suis assise devant le lit cassé. Tandis que je te veille, j'illustre ton agonie par la pensée de tes poèmes ; j'en fais un florilège macabre destiné aux couples parricides. Je convoque tes objets méchants : clous, épingles et barbelés, fabriqués avec soin, petits cercueils en écho à ta poésie.

Toutes les deux nous entrons, nous perdons pied.



3. Joyce Mansour.

ANDRÉ LAMARRE

Dix-sept oracles

Avertissement
Sur l'emballage du paquet de cigarettes qu'elle vient d'acheter, il y a la photo d'une mourante au teint cadavérique. À moins qu'il ne s'agisse déjà d'une morte, corps raide, blanchâtre, décharné, bouche ouverte. Chambre à gaz. Victime du tabagisme. Comment peut-elle acheter cet objet et l'emporter? Voit-elle l'image? Efface-t-elle l'image de sa conscience? Jette-t-elle l'emballage? Si cette horreur tombe dans son point aveugle, dans son angle mort, et ne l'atteint pas, combien d'images efface-t-elle ainsi? Peut-elle arriver à voir, à simplement voir, une œuvre d'art?

Réseaux sociaux
Pour les cellulaires, la seule sonnerie autorisée par les autorités est la mélodie des versets du Coran. Interminable Moyen Âge. En enfer, nous n'aurons pas le choix de la musique.

Votre mission, si vous l'acceptez
Une cellule dormante se réactive au moment opportun. Peut se réactiver à tout moment. Attention. Écoute. L'art existe. Deux fois. Je répète. L'art existe. Deux fois. Veuillez considérer ceci comme une communication cryptée aux cellules dormantes.

Vu à la télé
L'enquêteur indépendant Adrien Monk, consultant à Los Angeles, a perdu sa femme il y a plusieurs années. Enfermé dans un cercueil, enterré vivant par ses ennemis, il converse longuement avec elle. Désespéré d'être tiré de là *in extremis*.

Le monde du sport
Le dernier jeu du match peut en renverser et en sceller l'issue. Au bout de sa course, d'une seule main, le bras tendu, le corps arqué, comme en vol, trait vivant, le receveur capte la passe et ramène le ballon sur sa poitrine, ses pieds touchent le sol à l'intérieur de la zone. Touché. De toute beauté.

Récréation
Entre les échanges de tirs, des combattants rebelles syriens jouent au ping-pong au sous-sol de l'école abandonnée qui leur sert de quartier général.

Mathématiques de l'amour
Aujourd'hui plus qu'hier et moins que demain. Algèbre. Équation à deux inconnues. Regarder ensemble dans la même direction. Géométrie. Espace plat. Parallèles à jamais disjointes. Il n'y a pas de parallèles. Notions d'avant la théorie de la relativité restreinte. Aujourd'hui, le présent, nous l'inventons ensemble. Hors de la ligne du temps. Nos regards divergents ouvrent le lieu où nous avançons. Nous vivons dans un espace courbe.

Une main ridée
Prendre dans ses mains une vieille main, toucher les rides creuses, éprouver la douceur de la peau, sentir la vitalité, à l'intérieur.

Laurentides
Le gros rocher, roulé par l'immense glacier, abandonné au bord du lac nouvellement créé, se couche sur le côté comme un éléphant épuisé. Les mousses et les conifères montent à l'assaut. Le 19 août 2012, je l'observe, le photographie, en fait le tour et grimpe sur son dos. Il n'a pas bougé, semble-t-il.

Lecture
À partir de quel degré, de quelle quantité, de quelle profondeur un livre est-il lu ? A-t-on lu un livre ? Parcourir, regarder, est-ce lire ? Peut-on prétendre savoir « ce qu'il y a dedans » sans en faire l'expérience ? Si je relis tel livre lu il y a trente ans et que tout m'apparaît neuf, que je vis une nouvelle expérience, l'avais-je lu ? A-t-il contribué à la culture générale ? Et aujourd'hui ?

École publique, en région
Ce jour d'automne, il fait chaud. Sur l'heure du dîner, ses amis et elle se sont assis en rond, dans l'herbe, en face de l'école. Elle leur explique sa vision du chapitre VII de *La République* de Platon. Ils en débattent. L'allégorie de la caverne, l'ascension vers la philosophie, l'art du raisonnement. Et le texte argumentatif à remettre dans une semaine.

Éloge de la diagonale
Il n'y a pas de plus court chemin. Il n'y a pas de chemin. Aucun regret. Aucune angoisse. Une colline suffit. Une côte à monter à pied. À redescendre lentement. Souvent.

Fermez les yeux sur cette page
Détente instantanée. Fermez les yeux. Laissez retomber les bras, lourds. Lourdes, les jambes. Respiration abdominale, lente. Un temps. Ouvrez les yeux. Le monde est neuf.

Au centre du Mali
Avant de reprendre leur longue route, avec une infinie tendresse, l'un après l'autre, les éléphants reniflent, touchent de leur trompe et soupèsent ce qui reste du nouveau-né décédé. Quelques os pétrifiés par la chaleur sèche et intense. Maintenant éparpillés au hasard. Jeu d'osselets.

Terre à terre
Impossible, le point de vue du cosmonaute. Totalement imaginaire. Idéalisme de la vision globale. Pas de pensée globale. Notre seule chance de voir quelque chose sera le point de vue de la fourmi. Point de vue partiel, fragmenté. Erreur du simultanéisme. Musique des sphères. *Vous chantiez ? J'en suis fort aise. Eh bien, dansez maintenant !*

Que fais-tu ?
J'écris des oracles. À mon usage personnel. Oracles sans devin. Sans rituel. Sans lieu fixe pour la consultation. Oracles sans demande. Sans futur. Aucune recommandation, aucune démarche imposée, aucun geste dicté. Aucune malédiction à déjouer. Oracles par apparitions. Oracles pour le temps présent.

Sagesse de fourmi
Il y a 65 000 000 d'années, en s'écrasant sur la Terre, un astéroïde d'un diamètre de 10 kilomètres a provoqué la disparition des dinosaures. Les herbes ont survécu.

FRÉDÉRIC MARCOTTE

Chants

Chant x

Mille grâces à nous des mille grâces à toi... Après une mort, mille morts et mille maux... Dans les vagues et dans l'émail d'un simple collier, notre cou tourne, et le feu s'élève comme un tourbillon plat. Mais ton sens nous guide à travers l'arène et, avertis du danger, nous voici dansant tristement. On aurait cru à ta disparition ; tu volais partout... Mille chemins, une voie, une seule brûlure de reconnaître sa fatalité... Tu retournais les dés et les cartes, et les bas-fonds se remuaient... Tu calmais les flammes de tes mains, et mille fois, avant les applaudissements, tu dis pardon après avoir entonné. Ces pièges ne se montaient pas pour toi ; tu traversais leur invisibilité avec allégresse, puis, bientôt, tu parlais des fournaises avec cette figure maternelle. Qu'était-ce pour toi de voir les enfants avoir peur ; maintenant, tu recevais la neige sur tes yeux en connaissant son nom en plusieurs langues, l'idée ayant été inspirée dans les courses. De mille pages tournées, un souvenir ou deux demeurent, jetant les ponts sur les pays comme des nuages gonflés de souffrance. Il t'appelait, et toi, sans vouloir y croire, tu avançais vers Lui, l'unique issue. Un tremblement frappa le chambranle de Sa volonté ; Il mit l'énergie de ses muscles contre ton épaule et t'emporta mille fois dans ce maelstrom, libérée.

Mille nuits ont passé sans espoir. Des années-lumière depuis le pont-levis, qui restait dans le brouillard. Tu marchais en ce lieu sans microbes ; les ans vieillots s'éloignaient maintenant. Quelques souffles, avec leurs messages de sémaphore, attendaient dans la fureur. Mille moments éclairaient le temps fugace d'une vie, et tu buvais ton café, ne croyant pas à ces choses tragiques. Toi, la tragédienne que tout frôlait et qui éludait les sortilèges, tu oubliais que l'amour te désirait ; son désir de toi voulait ta beauté en son sein, et tu pleurais que sa férule puisse te parler. On connaissait tes défenses d'ivoire et ta carapace nourrie ; tout sous tes paupières avertissait de ces retours douloureux de ta parole sur toute espèce de mystère. Par ton truchement, les forces de l'élucidation passaient. Toujours dans un silence que tes yeux contraignaient, des mots t'effleuraient comme des parfums discrets, tes *volumens* comme les fables sans fin de héros brisés. Ta coquille possédait des formes travaillées par les courants ; parfois, dans ton fauteuil, tu écoutais les échos du fond de la mer, seule et dérisoire comme une mouche dans le chemin des vautours et des gargouilles. Des peintures rupestres te contaient la matière de futurs poèmes, toi dont les fragments ne perdaient pas un instant pour pleurer.

Toute cette certitude que tu avais cueillie un beau matin maintenant se reposait parmi les stèles. Des chevaux, punis dans leur course et le frimas des as, venus comme ça élargir ton devoir et ta franchise... Tu finissais au bout par quelques demandes, mais ton occiput tambourinait, mal accordé dans les cuivres festifs de ce minuit inclassable. Des appliques éclairaient cette pénombre, des horloges tournaient comme des

tables, entourées de pairs. Leur gloire avait pris fin par des funérailles publiques — figurants en robes noires. Dans le sein et le front de ce carnaval, les messes demeuraient les seules occasions pour les gens de respirer. C'était pur bonheur, fumer les pipes de porcelaine et souffler en mélodie ; quelque chose de criard et d'apaisant, ribambelle et tournoiement, chastes instants saouls et de jeûnes. Matins d'éveils irlandais, toasts de rasades et de par-dessus bord, crème contre l'insolation et les littératures aveugles, cramponnées dans les parcs, pigeon du vieil âge aux réflexions d'évadés... On demandait la même chose au kiosque à journaux, le vent du métro s'engouffrait ; dehors, au-dessus du viaduc et des gouffres des tunnels, occupés par les noroîts encore vocaux... Tu quittais cela pour une marche à pied, l'on te perdait dans les rues, à l'affût de quelque galerie, entre les monts-de-piété et les ponts encaissés...

Chant xi

Demain, le soleil reviendra. Après t'être absentée de nos bras, tu revêtiras ton costume, tu descendras. Des cendres de chair t'auront dit adieu ; les cycles d'horaire, maintenant nouveaux, auront tourné. Le grésil flottant de ces hauts pays, tu pourras désormais en raconter ton tragique départ et les horizons, rasant les échos neutres et pleins... Qu'adviendra-t-il de tes mains, emplies de nuages de promesses, de ta bouche, maintenant sacrée ou profane au-delà des désirs ? Tout restera en place, tu bougeras derrière le champ. Tu te coucheras sur cette berge, attendant le matin et l'invention de quelque force inconnue ; tu contrôleras les vents comme une déesse ; tu

nous absoudras. Tu exécuteras cela pour nous comme à des enfants innocents, puis nous rentrerons le front dégagé, les cheveux longs comme des chevaliers, d'or et vierges, calices sur l'autel. En ton honneur, nous prendrons des bains de terre ; notre peau délicate sera soignée, ensuite oubliée comme des temps sans anniversaires, noyés de pluies à être enfermés. Quand le bœuf bouillera, nous parlerons des crues d'automne. Cela nous arrêtera, nous citerons quelque proverbe encore éteint dans les époques.

Demain, le ciel reviendra car, quoi qu'en disent les oracles, c'est peut-être ici le plus beau. Bien sûr, tu traversais tes crises, expliquant le poids de la culpabilité, les pièges de la chair, l'esprit instable et querelleur, mais on sait que tu le sais, ce serment d'allégeance et cette habitude de porter un jeans et des espadrilles. On connait ces vitraux en kaléidoscope qui t'amenaient à pleurer et souffrir, que toutes ces plages symbolisaient pour toi ces départs sans au revoir. Tu voyais les pays du Sud comme d'anciens trampolines que cachaient des cirques, éveillés sur l'époque préchrétienne. Occupée à murmurer dans un strapontin, tu rongeais tes ongles ; que les films se déroutaient et envoyaient des fichus tandis que la pression mentait sur les histoires... Des amourachés de guerre donnaient pour toi la preuve de l'attachement facile et les séparations intolérables, alors que les tranchées s'emplissaient suite aux pluies d'obus. La porte témoignait par des lettres ensanglantées du métier de chair à canon et de cible humaine dans la mire impardonnable d'un autre pécheur innocent. On aurait voulu t'expliquer, mais les mots manquent de force dans ces moments d'opposition et de raison évidente. Des pleurs ajoutent foi à l'erreur et à l'échec des généraux altérés à la volonté inflexible. Il ne reste qu'à dire adieu et courir sous

les balles que guette la pléthore d'anges, assoupie sur les plaines comme des coquelicots de Mars.

Enfin, la Plaine. Disparus, tous ces cercles infernaux. Disparue, la lune dont les songes portent aux portes de l'enfer. La rue est ouverte avec ses voitures garées. Tout de retour à la normale. Un souffle de musique parcourt le quartier, tu médites ta souffrance. Ton nouveau visage, ta voix sublimée... Prends ton temps pour un retour aux romans, pour faire connaissance avec les libraires des quais : tu en as pour longtemps à revenir sur Terre. Nous t'accueillerons avec des mouvances de silences, avec des cliquetis de cuillères, avec des soupers orgiaques pour te remémorer les soirées d'antan. Toute cette veine qui parcourait ton corps t'a ramené à la prose des Géants. Tu souffres à chaque mot de vivre avant eux, avant le déluge ; de mémoire si confortable quant au jeu des mille nuits, famines de langueur et de siècles passés... Comment dessiner ton rictus, une fois que tu as bu ? Bien éloignée de l'océan, tu resterais stoïque si ce n'était des fous rires et de la laideur des faubourgs. Forces majeures t'incluent dans le saut pénétrant au cerceau du chant, et tu tentes parfois de te rappeler comment, mais un vibrato te ceint, qui te fait sourdre des soliloques.



NICHOLAS GIGUÈRE

Suite mythologique
(jetable)

Je ne suis pas Perséphone
tu ratisses les ombres
ton nom peut s'avérer dangereux
lorsqu'il est prononcé par ma voix

mes bras tissent des trous
et le réel n'est pas plus gros que
les mots des êtres
entassés dans la neige
prononcés dans un couloir

je ne suis pas la femme tatouée
aux yeux de verre

pas celle / que tu crois

je ne suis pas Apollon
jamais été plus séduisant que
les orifices interdits
et ils ne comprennent pas
que deux et deux ne font pas toujours quatre
comme cet homme qu'on montre du doigt
les yeux bandés
et qui doit retrouver son chemin
à travers le néant sphincter
non je ne suis pas Apollon
et pourquoi me poser cette question
si la réponse se cache sur le bout de votre langue
ou dans le bottin téléphonique de 2002

je ne suis pas Poséidon
s'il parle
c'est que l'écume lui monte à la tête
traverser la mer en guise de représailles
au carrefour blindé
pour connaître la neige qui déchire
le visage
la solitude qui crampe les êtres
il s'abreuve
des raisons invoquées
mais je chemine jusqu'à la mer
comme ferait le pèlerin
de la dernière seconde

je ne suis pas Héra
point de mire où se fixent les bornes
je panse le vide que tu as laissé
en te levant ce matin
douloureusement
comme si c'était la dernière fois
que tu allais au-devant de toi

la nuit
elle prend le temps dans ses mains
le déchire le rapièce
boit l'eau trouble
jusqu'à ce que le vide soit comblé

je m'endors de seigle et de mer

je ne suis pas Athéna
à tous les chemins que tu prends je meurs
un peu plus chaque fois
cette femme je la vois comme si c'était
une pierre de nuit
la dernière espérance trouvée
comme un poème déjà écrit
déplié

je ne suis pas Ulysse
Ithaque n'a jamais été ma patrie
ne reste que le naufrage perpétuel
se noyer
en guise de béatitude

j'astralise le quotidien
je me sépare
des origines
je suis un nouveau continent

je ne suis pas Prométhée
et autres bavures
du centre de l'origine
se fusionnent les points de mire
ne m'appelle pas de loin
n'essaie pas de me capturer dans
tes sentiments tes rets pieux
je suis point de fuite
mirage obsolescent
et j'ai la mort dans la peau

je ne suis pas Déméter
elle est l'horloge pendue
car tu lui as chuchoté
l'averse enchantée

sortez-moi de ce décor fané
rendez-moi mon nom
inscrit
quelque part
sur le mur d'une
cathédrale détruite

la femme rivée
aux décombres de toi

je ne suis pas Zeus
encore moins une entité
déchiffrable
qui peut être encadrée
sur un mur de stucco
je nomme tout autour de moi
comme si j'allais mourir dans
quatre secondes

quatre secondes
pour ramener la terre à l'endroit
quatre secondes pour rétablir la fiction
pour écrire le seul poème



ALBERT G. PAQUETTE

Ma tête en berne

Les latrines de mon âme sont pleines

Elle a dit oui. Viendra-t-elle?

Le jour est en veilleuse sur la nuit. La nuit tombe. Elle cogne des clous. Les gens vont, vides. D'autres rentrent, ronds. Ceux-ci pleurent. Ceux-là rient. Je me meurs d'angoisse. Le ciel est sans levain. La lune blondit. Mon âme explose. Les cygnes, ailes tordues, boitillent sur la chaussée molle. Il pleut plein de lune dans leurs yeux ambre. Leur ombre chavire, s'empêtre dans des crevasses sombres. Des sueurs stagnent, inutiles. L'heure vole au-delà des heures passées. Elle ne vient pas. Quelque chose klaxonne en moi. Un insecte attardé grésille sur ma moustiquaire maculée d'ailes. Une crécelle geint quelque part. Elle ne vient plus. Viendra-t-elle encore?

Un ongle flotte dans une mare glauque.

J'ai dormi à l'accoudoir. Ma fenêtre a la gueule carrée... Son haleine est fétide. La rue déserte vers un fond de cour. La lune, à dix pieds du sol, baye sans corneilles. Elle déchoit comme un zeppelin crevé. Elle roule sa rondeur sur l'horizon. L'horizon se colore d'une lèche de soleil. La rosée sèche aux feuilles. Elle, elle dort encore, emmitouflée sous son aisselle noire. Et lui, ronfle des choses. Le soleil baye à la lune. Ne dirait-on pas d'un œuf au miroir que Dieu se fait cuire!

Son œuf dur moutonne dans son broc. Au miroir, il sable son rasoir sur sa barbe bleue. Il fera moirer son menton

à la Cologne. Sa fossette point-virgulera davantage avec son grain de beauté. Elle racle sa rôtie au couteau. Elle bâille dans sa gorge des poèmes qu'il ignore. Il mange à tout broyer dans sa mâchoire rectangulaire. Sa fossette pointe et dépointe sa virgule, ridiculement. Il passera ses bretelles veules, fera zézayer sa braguette, ceindra son nœud papillon, lui collera un baiser, démarrera dans sa Studebaker eunuque. Elle se reglissera sous les courtines sans pensée pour le mort-vivant à l'accoudoir.

Mon cœur boume. Elle viendra. Elle me susurrera des choses avec des pétales sur les « e », des pépites aux points. Mon âme claque des dents.

L'heure pointe. Le café bout. L'accoudoir se rétrécit. Le thermomètre se fait du mauvais sang pour le froid qui givre. Au détour des hangars, le vent siffle des filles délurées. Un matou chauve cherche des égouts. Des gars saouls pissent aux bornes-fontaines, imités par un chien borgne. Une auto-patrouille file ventre à terre. La lune farfouille de la tête sous des jupes éparses qui flottent bas. Est-ce elle qui court là-bas? Les jupes, au ciel, se sont effilochées. Il pisse dru sur mon carreau. Une araignée file au mitan de son tulle. Une foulée de points noirs bat des ailes, immobile au bout de phrases invisibles. Mes entrailles merdent sourdement. Ma vie fuit. Je l'aime. Où est-elle? Pourquoi n'est-elle pas sous ma fenêtre? Je compte mes pieds. Ils sont deux comme d'habitude. S'il ne s'en était trouvé qu'un, cela m'aurait distrait d'elle. Je me serais pris à chercher l'autre. Plus on a de pieds, plus on est bête...

Il regarde le football. Elle lui sert des biscottes au beurre. Elle fait des chatteries. Et il est sans yeux pour elle. Il boira son café, tournera le bouton, se pyjamasera. Elle se glissera près de lui. Tiendra ses yeux clos ouverts. Il ronflera vite. Se lèvera-t-elle? Courra-t-elle à la penderie? Viendra-t-elle?

Le soleil gonfle sa pustule ocre. Je rouvre les yeux. Mon cœur détrempé a cloqué d'ennui sur la fenêtre. Tu n'es pas venue, Jennifer...

À l'avent de ce jour, j'ai coupé des bouts de rimes, arraché des barbilles à Verlaine, pour crayonner des poèmes avec ton nom, Jennifer. Car j'ignore l'écriture, Jennifer... J'écris au fil de mon cœur. Je mijote des rimes, je compte mal les pieds. L'aiguille pulse sa ronde. La trotteuse décapite les secondes. Et aux tic-tac ultimes du cartel, mon cœur bat chamade. Sur ton sein ove, permets que je pleure, ô belle, si belle Jennifer...

Dans le journal, un homme a tué d'autres hommes... Des hommes ont tué un homme... Une femme a tué un homme... La femme, c'était peut-être toi, avec un autre visage. On ne tue jamais avec un visage. On ne tue jamais avec son visage. On tue avec celui d'un autre. Les autres disent que c'est les autres. Des fois, c'est ceux qui disent que c'est les autres. Des fois, c'est les autres. Des fois, c'est toi. Des fois, ce n'est guère toi. Ton mari, le Président, mon ami, c'est lui des fois... C'est selon, Jennifer... C'est selon. Selon mon ennui...

La lune se dandine au soleil, distraitement... La lune est dans la lune. Mon cœur a le cœur gros. Mon âme rend l'âme. Je pense et je ne suis guère plus. Je joue du violon d'Ingres. Mon âme s'élasticise, se caoutchoute. Elle fait des bulles... Qui pètent, pètent, pètent... Comme des ventres de petites nonnes grosses. Des sauterelles électroniques butinent le pollen de mes yeux... Qui blanchissent... Deviennent chaux... Comme sur un buste en hermès. Jennifer... fer... fer... fer... Ma tête !

Des épingles à ressort sautillent dans une mare d'huile.

Ton mari, le Président, mon ami, est venu. Son menton virgulé brillait : je n'ai vu que lui. Il est allé aux cabinets. Il a déféqué longuement... J'ignorais que les Présidents aussi... Le chat d'égouts l'entendait faire à l'autre bout... Et il plissait la peau de son crâne chauve. En revenant, il a parlé de toi en termes vagues : « Votre sœur est... » et il ajoutait des banalités d'importance. Je souriais dans mon imbarbe. Il a parlé de mes neveux, tes enfants. J'ai hoché la tête avec le cou. Mes idées ont basculé. Mon cervelet a viré dans son lobe. Je suis tombé à la renverse.

Les minutes ceignent l'heure, ceignent les heures. Le temps s'allonge. Mes neveux, tes enfants, vont dormir. Ils rêveront d'androgynes, de bêtes hybrides. L'obscurité coagulera la nuit. La lune jaunira comme un fromage. Le jour pointera son œil englué de franges de nuit. Des volatiles diaphanes feront des loopings pendant tout le jour. Des humains iront, viendront, partiront, reviendront. D'autres nuits succéderont à d'autres nuits, à d'autres jours, à d'autres jours. Tu ne viendras pas, Jennifer.

Sur notre amour, je tire la chasse.

J'avais la tête en berne, ce matin. J'ai dû la poser sur l'accoudoir. Elle est restée bien en place à cause de mon menton qui s'équarrit. Tant que je pourrais m'en servir comme équerre de secours. J'ai la gueule carrée avec ça. Comme une livre de graisse. Ma tête totalisée forme un rectangle. Quand je crie, les passants ne se retournent pas. Ils croient que c'est une radio. Je leur réponds : « Non, c'est pas une radio, c'est ma tête qui est comme ça ! » Alors, ils s'esclaffent. « Elle est bien bonne ! » qu'ils disent. Quand je lis le journal à haute voix, ceux de l'arrêt d'autobus tendent l'oreille. Ça les instruit. Ils aiment mon poste. Je passe une petite publicité de temps en temps pour faire plus vrai. Quand le journal est plat, j'invente des nouvelles à sensations. Je parle d'enfants mort-nés, d'adultes mort-morts. Des pères se prennent la tête, des mères sanglotent. L'autobus arrive que tout le monde s'est fait une tête de croque-mort-né. Et je recommence pour ceux qui attendent l'autobus suivant.

Happening

Des filles, nu-cul, sans soutien-âme, écarquilleront un pubis hagard où un œil de verre, rouge émeraude, très borgne, clignera des quatre lèvres. Leur peau, noire de jais, sera zébrée

de striures de sang. Et il pendra, de leurs bouches nombreuses, des chaînettes d'escarboucles attachées à un mors phallique sur lesquelles des nains bancals tireront à chaque heure. Aux hue ! et aux dia ! des nains, les filles henniront en piaffant dans des flaques d'urine jusqu'à perte de conscience. À ce moment, des plombiers, vêtus que de gants, transporteront ces montures affaissées dans des stalles d'ivoire, sur des litières en plumets d'oisillons mâles.

Tout cela pour laisser le temps aux dames de calculer la date de leurs règles.

Alors, un orchestre de cadrans entonnera des drelin ! drelin ! de la plus sémillante tessiture, pendant que, sortant des coulisses, des hommes, montés sur des dromadaires bleu poudre, cravacheront des ouistitis en rut qui danseront du rock'n roll en tirant du pistolet. Ce groupe fera le tour de la salle en perpétuant le même exercice jusqu'à l'épuisement total des ouistitis. Les cavaliers alors descendront de selle et disséqueront les simiesques à l'aide de coutelas d'os. Les viscères seront distribués à l'hystérique société qui se fera fort d'identifier chaque partie à la criée. Les vainqueurs de ce jeu iront se prélasser sur des ottomanes en torses d'hommes dont les appuis figureront des membres turgescents de facture fantaisiste.

Aussitôt fait, des putains, arborant des caleçons en épicarpes de pêches, juteront sur des mies énormes de pain rassis en chantant des psaumes de Noël sur des airs de cithare. L'assistance applaudira à ces chants en éructant en canon.

Un entracte suivra pour permettre aux dames de réajuster leur serviette sanitaire.

Au retour, quatre lilliputiens amphibies surgiront, à la poudre d'escampette, de vagins nananes, en bayant à des corneilles en caoutchouc de bottes. Des petiots, sitôt sortis, exécuteront quelques zapateados sur des hannetons anonymes

dont les grosseurs étudiées commanderont, en pétant, des crescendo subtils. Des criquets engraissés aux pistaches accorderont leurs sonorités à celles des hannetons écrasés. Cette orchestration sera amplifiée par des imitateurs-nés qui reproduiront, identiquement et en concomitance, les détails de ces musiques. Des sapeurs travestis en *pin up* feront taire les criquets en postillonnant du poivre brut. Les lilliputiens alors bondiront dans la poche-revolver d'un kangourou errant qui disparaîtra subrepticement dans un ascenseur.

Immédiatement, une machine à pneumonie se fera fort d'émettre des éternuements obscènes en semant, tout autour, des morves à diaprures auxquelles se mêleront, parfaitement incognito, des spermes d'hommes célèbres.

L'arrêt de la machine à pneumonie marquera l'entrée d'un teuf-teuf blond dans lequel se prélasseront des *girls* nues qui imiteront le son du cor en ouvrant et refermant vitement les cuisses devant une souffleuse à neige. Entre-temps, des soubrettes feront zézayer la braguette de caleçons pneumatiques solidement rivés à des patères en cornes d'aurochs.

Alors, un orage de lumières et de flashes polychromes, un déluge de sons hétéroclites inonderont l'assistance, pendant que des êtres à sexes amphibies et ambidextres surgiront des murs casematés pour inciter à une bacchanale cacophonique.

Et au paroxysme des ébats orgiaques, une averse de diarrhées chinées giclera sur les fornicateurs qui s'enfuiront en piaillant et en bramant comme des crécelles démentes.

Aux quatre vents de vous

À la seconde où je vous écris, je virevolte entre ciel et terre. À peine refermiez-vous cette porte intime qui me privera à

jamais de vous que mon pied se perdait lui-même sur le fruit qu'à peine entamé vous lanciez sur le parquet-patinoire. Le garde-fou n'a pu contenir l'élan du fou de vous que je suis. Et pendant qu'aux latrines vous brisiez des énergies acquises, je m'épuise à distendre le temps. Je dis que le destin est disparate quand il permet que là vous soyez et qu'aux mains des autans si tragiquement je sois. Soyez toujours les gouttes de temps qui me restent et qu'entières je vous dédie.

Que d'abord je vous jure un amour éternel... même si les éternités s'écourtent quand la vie y va de ses facéties... Mais j'aurai eu le temps de vous aimer au plus loin de moi...

Ma pensée qui, obscurément, souffre de vous savoir dans ce lieu, si loin de moi dans l'essence de votre geste... et si près pourtant que les artères me pètent... Qu'y faites-vous que je ne sache deviner et que, d'autant, j'aime ! Que ne suis-je dans le secret de ces intimités ! Que ne puis-je poser mon cœur là où vous vous soulagez ! Que ne suis-je liquide pour vous recevoir en mon sein ! Pourquoi ne participé-je point de vos efforts ! Que ne suis-je le muscle qui vous seconde ! Que ne suis-je ce qui repose vos chairs ! Que ne puis-je être la goutte de vos eaux !

Qu'une seconde, une seule, je vous entrevis, je l'avoue... Et pourtant, je vous connaissais de toujours, j'en suis certain.

Que n'êtes-vous au parapet que je m'arrête de tomber pour vous entrevoir encore un instant, un seul...

Votre cœur en pointillé souffrira-t-il le mucilage de mon âme découpée dans un pan de chair ! Si distancié de vous, dans le cahier de mon imagination où trouverais-je la craie à colorier votre âme ! Et pourtant, j'ai découvert, dans un coin de ma tête, le menu soulier que chausse votre âme... Qui d'autre que moi le saura ? le croira ?

Quand le vase morcelé de ma tête répandra ma mémoire sur la chaussée, y verrez-vous mon amour en majuscules cinabre écrit ! Quand, au bitume des trottoirs, mes chairs éparpillées crieront « je vous aime », serez-vous prise de dégoût ! Le

bitume sera-t-il seul à caresser mon sang éclaté! Verrez-vous mon âme écharnée courir couler dans les bouches de rue pour participer à vos eaux à l'instant en allées! Mon âme claquemurée entendra votre cri si... Détournerez-vous votre œil du mien, écru, accroché au détour d'un barbelé roux! Deviendrez-vous folle du fou semé rouge au parterre des rocailles peintes! Je veux croire que si, je veux croire que pas, je veux croire que oui, que non, que croire!

Travaillerez-vous à restructurer mon âme des hachis de mon cœur jeté aux quatre coins du boulevard! Les alluvions nombreuses de mon amour créeront-elles l'embouteillage du vôtre! Mourrez-vous de moi! Vivrez-vous de mourir de moi!

La mort vient vite que... encore je veux m'attarder au seuil de votre âme... Et je suis là, la plume trempée dans l'âme, à vous écrire l'amour... Que de retard accusez-vous à cet ultime rendez-vous...

Sur ma vie vous glissez en l'imprégnant d'un innombrable souvenir. J'apporterai à l'humus l'engrais inénarrable de votre infinie mémoire. Les fleurs écloses de moi perceront aux talons... et chacune racontera un pétale de vous... Vous n'êtes point encore là... point encore...

À l'orée de vous, j'ai éclos. Tout ce que je tenais en moi de mortes années, de défunts rêves, de rêches désillusions, à l'odeur de votre âme, s'est épanoui comme sphère-en-ciel... Est-ce vous?...

Si le cri de ce cœur est grêle agreste, c'est qu'il se veut éjaculer une trop longue continence en votre mate âme. Ce matin même, j'arpentais de long en large cette vie blême... Au noir de moi, votre âme m'a surpris... Vous m'avez éclaboussé de voie lactée... Et il a fallu qu'au moment même où je m'y abreuvais, mon pied rencontre cette chose de votre bouche... et que je tombe, coupable de vous avoir déjà, à cet instant, trop aimée... J'allais vous dire «Bonjour! Comment va votre âme en son ciré rose!» que j'étais d'ores et déjà semé aux quatre vents.

Avant que d'être engouffré, je n'ai pu que voir, par l'interstice que m'accorda votre ladre porte, le profil de votre oreille dessinée au miroir. Au vu de cette chose de vous, mon âme contracta comme une otite menue... J'ai su que, de vous avoir aimée, je vous aimerais sans cesse...

Qu'au parapet ne vous vois-je pour participer de mon amour au galop de vous... Qu'avertie soudain par cette pré-science des choses de la mort ne quittez-vous point ce lieu trouble pour accourir au parapet qui, à travers moi, se veut vous étreindre éperdument. Vos instants sont si longs, les miens si courts...

Il est vraiment très absurde que le trottoir (il me fait de l'œil, ma foi !) s'élance ainsi derrière pour me gober rond la vie.

Il est vraiment très absurde que du fond de l'abîme l'âme épandue molle aux déchets doive à jamais se taire.

Il est vraiment très absurde que le bitume embrasse si fort que les viscères se carapatent de toutes parts.

Il est vraiment très absurde que l'âme, contuse, s'étouffe et meure, sans bruit, broyée par les os.

Il est vraiment très absurde aussi que des curieux mul-tiples au garde-fou me regardent tomber. Il s'en trouve toujours pour zieuter bêtement ceux qui tombent. Ce sont toujours les mêmes, toujours du même côté, le leur, celui qu'ils ont exprès nolisé pour ça... Leurs yeux coruscants d'écailles s'épuisent... Les morts longs lassent... Est-ce vous ?

Que la flamme au bitume, qu'à l'instant mon corps fera, figure le point de mon billet.

1970



JEAN DÉSY

En quête de ciels

15 mai, camping du parc Pershing, Missouri

Dans la forêt de chênes centenaires où nous nous sommes arrêtés pour dormir, j'ai marché, au coucher du soleil, en m'emplissant de la tranquillité qui régnait après tout le vacarme vécu sur les autoroutes. Immense et profond silence seulement troublé, de temps en temps, par le chant des merles. Pas une journée depuis notre départ que je n'aie vu ou entendu des merles et des carouges à épaulettes. Preuve que la nature survit, quoi qu'on puisse croire à propos de l'apocalypse climatique annonca, et que tout n'a pas encore été détruit par une civilisation contemporaine de plus en plus salissante et bruyante et laide.

En roulant sur des autoroutes où nous avons dû croiser et dépasser et nous laisser dépasser par des milliers de camions géants, je me suis demandé dans quelle mesure je n'encourageais pas moi-même pareil délire. Comment faut-il agir, dorénavant, surtout quand on se sait nomade et que la vie nous commande de vivre sur la route? Comment être de ce monde tout en le dénonçant, en osant proposer certaines pistes de changements avant qu'il ne soit trop tard? Mais peut-être est-il déjà trop tard? Peut-être que la machine humaine est vraiment emballée et ne s'arrêtera qu'une fois son véhicule écrabouillé contre le grand mur sur lequel elle se dirige à haute vitesse!

L'autoroute

L'autoroute rugit, beugle et meugle
Elle mange les renards, les oiseaux, les chevreuils
C'est un monstre et je suis dedans
Et plus j'accélère plus je fais du bruit
Moi qui ne souhaitais que voir du ciel
Mais c'est mon ami Pierrot qui a raison
Le ciel, il est en moi
Je n'ai pas à courir la terre pour le voir
Tout le ciel dont je rêve se trouve entre mes doigts
Et en plus il est silencieux
Et en plus les oiseaux n'y meurent pas

« Un rouge-gorge dans une cage / Met le ciel entier en fureur », écrit William Blake dans ses *Livres prophétiques*. Il n'y a pas de cage dans les bosquets de trembles du Missouri. Les goglus, les carouges et les merles y volent comme des fous, de champ en champ, et ils se posent, parfois, sur une clôture ou sur un fil, laissant entendre ce qui me paraît une immense joie d'exister.

Tout cet espace de vert avivé par un ciel qui sent l'océan Pacifique — même si celui-ci se trouve à trois mille kilomètres — nous laisse rêveurs, nous permettant de croire encore, et cela donne de la joie, en la pérennité des forces humaines, animales et végétales amalgamées.

18 mai, Boulder, Colorado

Au cours de l'après-midi, nous avons fait une longue randonnée dans la neige, à 3000 mètres d'altitude, au nord de Boulder, une petite ville universitaire située à une cinquantaine de kilomètres au nord-ouest de Denver, pour atteindre un lac de tête nommé *Émeraude*. Il ne possédait cependant pas cette

couleur, sa surface étant encore en grande partie recouverte de glace. Mais tout autour, que de senteurs puissantes dégagées par les pins ! Que de chaleur dans l'air malgré la neige recouvrant le sol ! Et que de ciel, que de ciel ! Il m'a fait songer au ciel des Alpes françaises. Je me souviendrai toute ma vie de mon tour du mont Blanc, à pied, avec ma fille Marie-Noëlle qui avait treize ans. Le passage du col du Bonhomme fut épique, après quasiment dix heures de marche. Le soir, au refuge, après avoir pris une douche, le ciel nous était apparu féerique, les sommets des alentours dépassant les nuages.

Marcher dans la neige à 3000 mètres et des poussières quand c'est le printemps, dans les odeurs de résineux qui jubilent, en direction d'un sommet, d'un col ou d'un petit lac de tête, cela me donne toujours le tournis, à cause de l'altitude à laquelle il faut s'acclimater, mais aussi à cause d'une grande euphorie de vivre *en respirant*. Les mondes de la haute montagne comme de la toundra me font l'impression que respirer est un cadeau... la tête renversée en arrière pour jeter des coups d'œil au ciel qui n'en finit pas de changer.

On ne grimpe pas nécessairement une montagne pour atteindre le sommet. On ne grimpe pas seulement parce que la montagne et ses pics nous attirent. On grimpe par envie de goûter au ciel. On grimpe par choix, celui de ne pas aller trop vite. C'est par amour de la vitesse que volent les oiseaux et les aviateurs. On grimpe, pas après pas, en prenant conscience des battements du cœur qui s'affole quand l'oxygène se raréfie.

On grimpe une pente abrupte, le regard souvent tourné vers le haut, vers le ciel accroché aux parois, comme si la montagne se métamorphosait en guide de toutes les ascensions, bien que le véritable ciel ne soit pas le firmament, celui qui semble régner en maître avec ses bleus tendres ou fulgurants. Non, le vrai ciel se situe quelque part entre les yeux et le centre du ventre. Ce ciel, qu'on pourrait surnommer « ciel intérieur », s'avère passablement différent du ciel qui

frémit à chaque changement de climat, quand les cactus d'une vallée font place à des trembles odoriférants, eux-mêmes bientôt remplacés par des pierres couvertes de lichens, puis par des glaciers. Pierres et glaces, derniers refuges pour tout grimpeur, laissent voir un ciel plus vaste que la planète elle-même, et cela grâce à l'effort, grâce au souffle court, grâce à l'euphorie d'avoir gagné de l'altitude.

24 mai, vallée de l'Almosa, Colorado

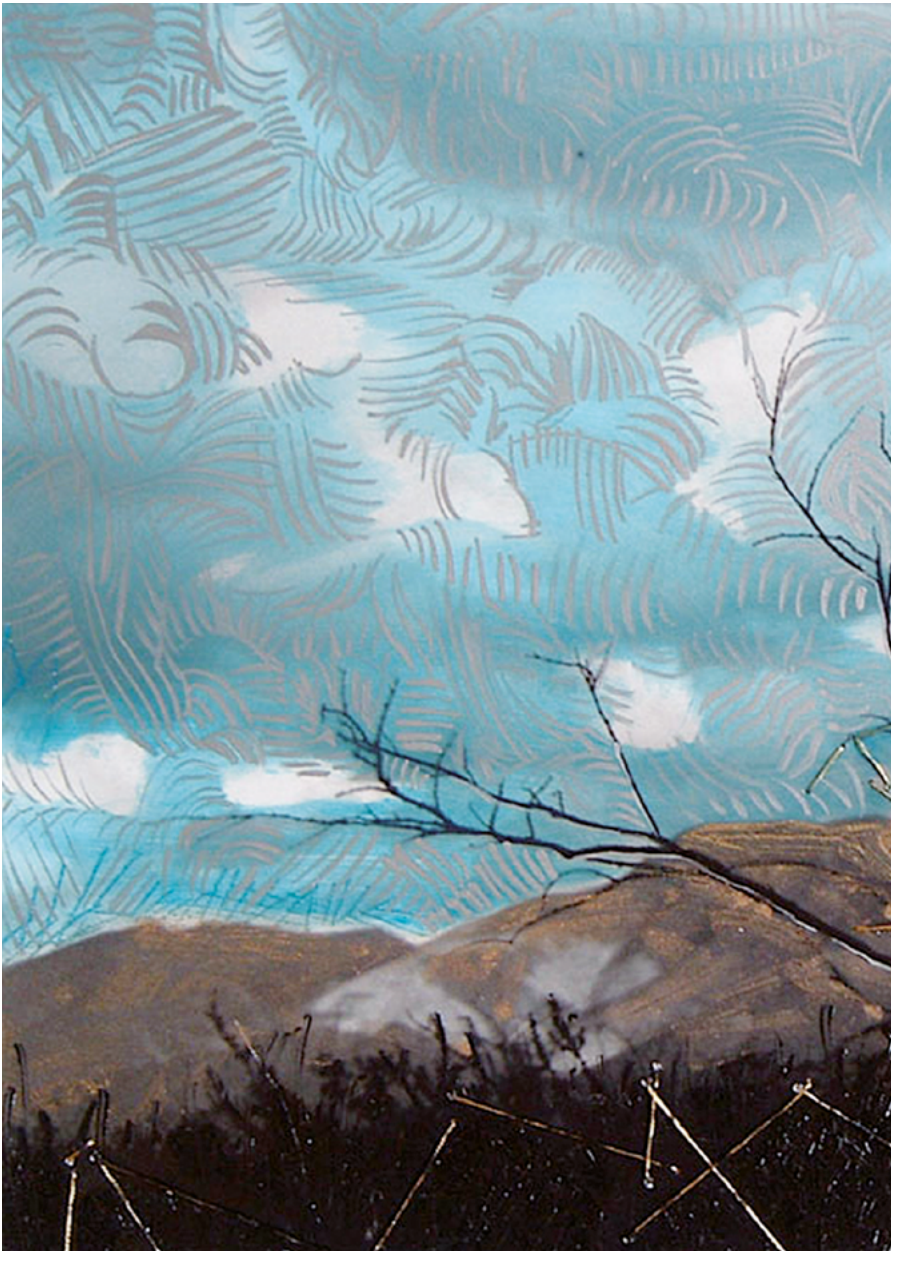
Dans la vallée de l'Almosa, nous avons traversé à pied un petit ruisseau, miraculeusement mouillé d'une eau qui semblait vouloir se perdre à jamais dans le sable omniprésent, puis nous avons gagné les premières dunes d'un étonnant désert, sans aucune végétation, hormis quelques minuscules brins d'herbe qui, parfois, semblaient avoir été semés là, pareils à des victoires sur l'aridité totale. Puis nous avons monté, monté, tout en enfonçant légèrement, à chaque pas, dans un sable doux où l'on pouvait reconnaître, si on se penchait un tant soit peu, la singularité de chacun de ses grains, en nombre incalculable, défiant toute imagination ! — nous rendant compte que le ciel devenait de plus en plus omniprésent à mesure que nous avancions. Ciel nuageux sans cesse à notre portée, surtout que lorsque nous touchions à un sommet, l'azur se faisait visible sur 360 degrés. Ciel aux nuages qui nous parlaient. Un éléphant volant aux pattes avant repliées semblait tendre une longue trompe en direction des humains qui marchaient sur une crête. Ciel d'animaux fantasmagoriques avec, en fond de scène, à l'est, quelques sommets enneigés, ceux de la chaîne *Sangre de Cristo*.

Le ciel des déserts n'est pas le même que celui des vallées boisées ou des villes. Le ciel des déserts, qu'ils soient chauds et faits de sable, ou froids, comme la toundra arctique, invite à la contemplation. Comme si l'aridité des lieux ainsi

que l'absence quasi totale de végétation commandait un mouvement de repli vers le « ciel intérieur », pour immédiatement retourner vers le « ciel extérieur », lui qui est omniprésent, les deux « cieux » rassemblés dans un même esprit favorisant la contemplation.

Il ne faut pas se surprendre que les déserts aient été de tous temps des lieux de prédilection pour les anachorètes. Pas surprenant que le désert conduise à la prière, quelle que soit la prière, prière d'un être capable de planer en direction d'espaces infinis, mais en toute humilité, par la marche, puis par la pause au milieu des éléments.

Parfois le ciel est une coupole recouvrant le chaudron chaud de la terre qui craque et geint, où ne poussent que de rares bosquets épineux, aussi des petites fleurs jaunes et sèches, toutes cassantes tellement l'air se fait sec, si sec que les bronches se serrent et que le nez respire des masses de poussière, sous un soleil qui se fait gaillard, qui se fait même accablant. De partout, de chaque flanc de rocher rond ou acéré, montent des courants d'air sans eau. Il n'y a rien pour se protéger, rien pour s'abreuver. Le désert peut s'avérer implacable. On voudrait qu'il tombe une averse à tout casser, peut-être même une petite neige douce. On voudrait boire et reboire pour hydrater son corps qui ne sue même plus tellement il n'y a pas d'humidité. Le désert accapare toute l'attention. Le ciel devient lui-même désert. Il n'est plus bleu ni rosé. Il se fait jaune, étincelant et furieux, capable de casser une tête qui se met à tourner. Il faut alors au plus vite trouver un trou, celui d'un petit rat du désert. Il faut rêver à l'arrêt de ce coup de soleil. Il faut enfin une brise, peut-être un vent catabatique de fin de jour qui accompagnera un lever de lune rieuse et moite.





27 mai, parc des Arches, Utah

Nous arrivons d'une montée de deux cents mètres dans le parc des Arches, tout près de Moab. Nous avons admiré la *Delicate Arch,* une splendeur naturelle à la fois immense et fragile, comme déposée là par la main d'un sculpteur géant, sur les bords d'un précipice. Nous avons essayé de tourner quelques images alors que le soleil se couchait, constamment dérangés par des dizaines d'admirateurs de l'arche, tout aussi excités que nous, qui ne cessaient de passer devant la caméra en faisant des simagrées. Si nous voulons de la tranquillité, nous devrons revenir ici un matin, très tôt, avant l'arrivée de la foule hebdomadaire, ce qui nous permettra de réfléchir plus à notre aise à l'intrinsèque fragilité des choses et des êtres.

Nous façonnons le paysage tout autant qu'il nous façonne. Nous sommes intimement liés au paysage dans la mesure où c'est en nous qu'il s'invente aussi. S'il se trouvait là avant nous, très souvent, nous sommes en lui, dans la mesure où nous savons l'imaginer en le rêvant.

Un après-midi de juillet, il y a quelques années, en compagnie d'une amie, je marchais sur un glacier, à 4 000 mètres d'altitude, à peu de distance du sommet du McKinley, en Alaska, la plus haute montagne d'Amérique du Nord. Nous avions été déposés là par un avion sur skis qui devait nous reprendre quelques jours plus tard. Il faisait un temps splendide, nous étions seuls, la neige était partout, et le ciel — que de ciel ! — était agité par d'immenses vagues de stratocumulus.

Nous avancions, encordés. Tout à coup, nous avons atteint, à la base d'une langue de glacier, une ouverture haute d'une trentaine de mètres, qui nous fit penser à une vulve, vraiment !, le sexe d'une géante couchée sur le dos. Nous nous sommes approchés. L'antre glacique, mouillé, dégouttait. Nous aurions bien aimé y entrer – la caverne était profonde, noire –, mais le toit était si mince, avec à peine un mètre de glace, que nous avons pensé qu'à tout moment il pourrait se briser.

De plus, c'est sur ce même toit délicat que nous nous dirigions, puisque nous souhaitions pousser notre marche jusqu'à un col situé plus à l'ouest. Devant le trou noir du glacier, nous sommes restés pendant un long moment, admiratifs de cette construction possédant l'exacte anatomie d'une vulve, avec tous les attributs, les grandes lèvres, les petites et même, au centre, le clitoris. Après avoir bien rigolé, il faut l'avouer, nous avons poursuivi notre randonnée. Nous avons gravi la pente de cette structure féminine pour finalement franchir sans encombre le petit pont de glace. Même si nous étions encordés, s'il avait fallu que tout s'écroule, ç'aurait été la misère, mais une étrange misère après une chute au cœur du mystère d'un sexe de glace !

Aujourd'hui que je découvre, dans le parc des Arches, des figures de pierres dressées un peu partout et qui ressemblent à s'y méprendre, pour certaines, à des pénis géants avec tous les attributs, le prépuce compris !, je ne suis pas surpris que ces phénomènes géologiques, ces ogives, ces arches, tous ces monolithes suscitent un tel intérêt chez les visiteurs.

Je me dis que les paysages sont faits comme nous, que nous sommes nés de ces paysages de la même façon qu'ils naissent de notre imagination. Nos différences ne sont pas si foncières qu'on voudrait le croire. Tous ces sexes de glace ou de pierre, féminins ou masculins, sont si ressemblants aux nôtres qu'il est convenu de penser que nous formons une seule entité fondamentale, directrice et ontologique, attachés à la même Terre qui nous enfante. Nos particules communes, nos mêmes molécules, issues du cosmos infini, ont créé des représentations superposables. Nous, créations de la terre, poussières de la terre, quatre-vingts ans ou quatre-vingt millions d'années après nos naissances, nous devons considérer que notre destinée est de retourner dans le grand amalgame des poussières cosmiques.

Sur la pierre nous marchons... nous y pénétrons, oh, un tantinet, nous nous incrustons tout de même jusqu'à devenir ocre ou grenat, nous avançons, minéral dans le minéral, et lorsqu'une arche de grès apparaît devant nos yeux, nous nous arrêtons pour la contempler. Pourquoi? Parce qu'il y a là quelque chose de rare, comme si toute la perfection dont la nature est capable voulait nous sauter au visage... même si tout pourrait s'écrouler. Mais rien ne s'écroule, tout tient, comme par miracle. Cela dépend peut-être de l'équilibre causé par un seul caillou, celui qui brille dans notre regard quand vient le soir.

En attendant, nous pouvons bien nous admirer les uns les autres.

29 mai, parc des Arches, Utah

J'aime les déserts quand il pleut ou quand il vente en fou, quand il gèle la nuit et qu'il ne fait pas 38 C° à midi alors que seuls des cactus miniatures fournissent un peu d'ombre, et encore seulement pour les orteils! Les déserts de l'Utah sont à couper le souffle! Mais de tous les déserts, c'est la toundra arctique, et surtout celle du Nunavik, qui restera assurément le plus grand lieu de ma vie.

Méditer dans le désert, c'est livrer son corps aux forces telluriques et célestes fusionnées, l'imagination active faisant en sorte qu'un nuage se change parfois en souris, en chameau ou en aigle. Méditer dans le désert, c'est entrer en contact étroit avec un ciel extérieur qui vient emplir le ciel intérieur, tout comme le ciel intérieur nourrit le ciel extérieur, les deux fondus dans la même et totale humilité de l'être qui se sait plus que jamais vulnérable, aussi petit que le plus infime des trillions de grains de sable qui l'entourent, mais tout de même aussi vivant, aussi facilement emporté par le vent vers d'autres dunes, d'autres déserts, d'autres espaces à la fois finis et infinis.

N'être rien

Parfois je me dois de n'être rien
Pour exister en état d'inexistence
Dans la décohérence de mes sens libérés
Tel un oiseau-mouche
Ou comme une ombre d'oiseau-mouche
Pour passer de l'infinité à la paix de l'âme
En n'étant rien

30 mai, parc de L'île dans le ciel, Utah

Nous vagabondons, grimpons une montagne pour nous retrouver dans *L'île dans le ciel*. D'abord, nous ne comprenons pas d'où vient ce nom. Nous avançons dans le paysage, puis tout au bout du chemin, au bout de «l'île» en question, nous découvrons un canyon. Le fleuve Colorado n'est pas loin. Nous comprenons que c'est la pluie qui aurait érodé le terrain, par d'intenses phénomènes de gélivures qui finirent par faire éclater les pierres. Tout ce travail prit des millions d'années à s'accomplir, et il se poursuit! Nous saisissons tout à coup la différence foncière qui existe entre le paysage et nous: le temps.

Silence

Il nous faut du silence
Un silence solennel quand meurt le soleil
Un silence de ravins où penchent les grands pins
Un vol d'hirondelle du désert

Silence! avons-nous envie de crier
Aux climatiseurs aux compresseurs

Aux concasseurs aux ventilateurs
Trop précieux devient le silence
Quand la pluie se met à tomber

Silence ! avons-nous envie de crier
Mais nous nous taisons devant la montée
De la sève au cœur d'un cèdre centenaire

2 juin, parc de Bryce Canyon, Utah

Ce matin, nous avons marché pendant des heures entre de hautes colonnes de pierre sculptées par le vent et les intempéries. Ces rangées de rochers ocre et orange donnaient l'impression, à distance, d'être les soldats alignés d'une armée de quelque empereur précolombien.

Certaines sculptures naturelles éveillent en nous, voyageurs ébahis, l'idée qu'il est possible de passer outre aux frontières habituelles. Un trou dans les nuages est parfois nécessaire pour laisser filtrer la lumière du soleil. De la même façon, certains monolithes créés par des mers, des glaciers ou des fleuves il y a des millions, voire des centaines de millions d'années, paraissent avoir été dressés sur leur socle par une nature qui n'a rien de chaotique. Bien au contraire, cette nature est intrinsèquement organisée pour nous indiquer, de mille manières, comment passer de la poussière terrestre à la poussière d'étoiles.

Les monuments de pierre qui balisent notre route nous donnent le sentiment que la transmigration d'un univers à un autre est chose réalisable. C'est en admirant certains paysages du désert qu'on se demande ce que peuvent avoir en commun l'abbaye du Mont-Saint-Michel, en Normandie, la cathédrale de la *Sagrada Familia* de Gaudi, à Barcelone, et le Taj Mahal à Agra, en Inde ? Ce sont des réalisations humaines,

certes, mais qui démontrent que les arts permettent à l'esprit de mieux s'inscrire dans le monde de la nature.

Certains paysages rendent les êtres humains enthousiastes, exubérants, volubiles, comme les chutes Iguaçu, à la frontière du Brésil, du Paraguay et de l'Argentine, qui constituent un véritable « chef-d'œuvre » naturel. Quant à moi, je trouve une immense perfection dans la disposition de la Grande Ourse, au cœur de la Boréalie, en janvier, lorsque je la découvre par une petite fenêtre céleste disposée entre les épinettes.

Dans l'esprit du poète Fernando Pessoa, qui écrivait à propos des nuages que ceux-ci ne sont ni beaux ni laids, mais qu'on doit considérer « qu'ils sont », tout simplement, on peut dire que seuls les humains sont en mesure de donner certaines qualités esthétiques aux constellations comme aux paysages. Que de superlatifs à propos du fjord Najvak quand on a la chance de le contempler depuis le sommet des Torngat, au Nunavik !

Certains paysages sont considérés comme exceptionnellement beaux parce qu'ils font relever la tête et toucher des pans de ciel qui, autrement, resteraient inaccessibles. C'est par admiration qu'on se met à siffler si on navigue en kayak devant le cap Tourmente, à la pointe d'Argentenay, à l'est de l'île d'Orléans, le regard parvenant à se détourner du sol et même du fleuve-mer pour s'élancer vers le ciel.

Tout se passe comme si le regard se situait pendant un moment ailleurs que dans le seul giron de l'admirateur, qui a soudain le pouvoir de s'incorporer au grandiose du monde. Un paysage peut très bien posséder plusieurs qualités sur photo, ou même dans le cadre d'un film. Mais c'est lorsqu'on arrive à l'éprouver physiquement que le paysage crée l'émotion la plus intense. Lorsqu'on a marché pendant quatre ou cinq heures dans un sentier étroit, en forêt, puis qu'on aperçoit tout à coup la crête enneigée d'une montagne, il ne faut pas se surprendre de n'avoir que le mot *splendeur* en tête.

L'esprit humain est ainsi fait qu'il a besoin d'être confronté à l'émerveillement, en toute réalité, et pas seulement par les voies de l'imagination active. Si l'humain rêve d'abord une multitude de paysages dans ses songes, au cours de sa petite enfance, toute forme de paysage réel ne peut que lui donner un immense contentement de vivre... grâce à l'indubitable coïncidence de ce qui est rêvé et de ce qui existe en toute réalité.

20 juin, Salt Lake City, Utah

Nous avons beaucoup voyagé, atteint le Grand Lac Salé où Isabelle a marché sur des centaines de mètres de sel solide. Moi, je suis resté au bord de cette étrange formation avec la puissante impression de me trouver sur la Lune. Nous avons ensuite fait halte dans le parc *Crater of the moon*, remarquable, où nous nous sommes faufilés entre des coulées de lave pétrifiée, au cœur de grottes habitées par des oiseaux bleus.

Volcanique

Il faut savoir creuser la terre avec courage
Chercher les pierres noires devenues lave
Plonger au plus profond des volcans
Là où bout le cœur de la terre
Là où se forment cendres et flammes
Pour ensuite remonter en fusion
Retrouver des bouts de ciel naissant
Des morceaux de nuages qui espèrent
Reprendre vie avec la poussière
Se métamorphoser en lichen ou en petite fleur
Branche de pin rouge ou merle bleu
Aimer respirer tout émerveillé

Avant de retourner dans l'encre noire
De cette planète qui est la nôtre
De notre planète dans le ciel

Si tu veux retrouver ton pays, respire à fond, par trois fois, et si une forte odeur de résineux te monte à la tête, s'il te prend l'envie de bûcher une ou deux cordes de bois, si tu sens plusieurs de tes doigts collés par de la résine, c'est que tu y es, au cœur de ton pays ! Mais ce pays, il n'est pas conçu pour le thym ou le serpolet, bien qu'il laisse parfois fleurir les lilas. Il est surtout serti de troncs d'épinettes noires vieilles de deux cents ans, ces mêmes troncs qui ne font même pas vingt centimètres de diamètre. Et puis, partout dans les sous-bois, il y a des tapis de mousse, une mousse dense répandue sur des centaines de milliers de kilomètres carrés, sur laquelle il est doux de monter sa tente pour s'y étendre, et dormir, et rêver peut-être. Quoi de plus moelleux qu'un tapis de mousses dorées, même quand les mouches noires du paysage pèsent plus que tous les orignaux réunis ! Bien que dans ce pays, en hiver, il tombe parfois jusqu'à trois mètres de neige sur le toit des cabanes, tu aimes dire aux gens du monde entier : soyez les bienvenus ! C'est avec votre aide, ô vous venus de partout sur la planète, que nous ensemencerons bientôt les lacs et les rivières avec cent millions de truites mouchetées. Et ce sera à nouveau le paradis, ce grand espace de Nord, de sauvagerie et de beauté !

1er juillet, Glacier National Park, Montana

Le ciel reste source de rêverie métaphysique. Hier, nous avons marché 16 kilomètres pour atteindre un lac fameux nommé *Iceberg*, planqué dans l'un des cirques granitiques entouré de crêtes sommitales crénelées parmi les plus impressionnantes que j'aie pu contempler dans ma vie. Pendant la nuit, alors

qu'il faisait encore caniculaire malgré l'altitude relative, et malgré mes articulations qui criaient de fatigue, j'étais euphorique, la joie de la journée en montagne ayant hautement stimulé mon esprit, et, plutôt que de roupiller, je m'étais assis à l'extérieur de notre petite roulotte, sur une roche, en train d'admirer le ciel et les étoiles. Là, j'ai prié, prié en chuchotant des paroles que je connais bien, pour me rassurer à propos de ma place dans le cosmos, moi le pou, mais un pou capable de jouir pendant huit heures de marche en me rappelant chaque minute qu'il est possible de cheminer au beau mitan de certaines des plus totales beautés du monde, beautés montagnardes faites de rochers, certes, mais beautés faites aussi de fleurs alpines toutes plus délicatement odorantes les unes que les autres, et de dizaines et de dizaines de coulées d'eau de neige fondante et fondue qui font que boire cette eau-là, c'est boire un peu de ciel.

J'écris pour raconter cela car, sinon, je serais bien trop dans l'urgence, quasiment chaque jour ou chaque semaine ou chaque année, l'urgence absolue de me remettre en état de marche... ce qui n'est pas toujours facile ou possible... tandis qu'avec tous les liens d'écriture, j'ai le pouvoir de marcher tout en restant peinard dans une tente, une petite roulotte, une chambre de motel ou une petite pièce de maison de campagne ou de ville. Peinard... et constamment en marche, en ascension, avec une bonne paire de bottes aux pieds, ou avec les mêmes bottes placées autour du cou, entre les oreilles, parce que tout itinérant, tout ascensionniste, tout grimpeur, tout montagnard, tout rêveur, tout nomade passe ses journées entières, et ses nuits, à décoller, physiquement ou psychiquement, en toute réalité ou en toute rêverie, endormie ou éveillée... de manière à ne pas se sédentariser trop longtemps (ce qui est contraire à sa nature profonde), parcourant ainsi un monde éblouissant tout en attendant d'accéder à l'autre monde, celui de l'outre-vie dont parle de manière si étrange la poète Marie Uguay.

« Vers le sommet, je grimpe comme j'écris », annonce l'aventurière Hélène Guy à propos des sentiers de sa vie comme de ses coups de cœur, de ses endurances et de ses joies. Que de similitudes, en effet, entre la grimpe et l'écriture ! Nous montons dans le but de relever la tête et de quitter la plaine trop souvent routinière et engluée par trop d'habitudes. Nous montons en espérant gravir une paroi, en visant un pic, un sommet. Mais c'est l'espoir de monter plus haut qui compte, le but final étant d'atteindre une crête sommitale d'où, merveilleusement, on admirera tout le paysage alentour. Toucher à un sommet, c'est toucher à un morceau de ciel auquel on avait rêvé, auquel on sentait que la vie nous conviait, de manière « anormale », pourrait-on dire, car ce qui est « normal », c'est d'assurer sa survie et de planter ses choux ou ses betteraves dans la plaine ou sur un plateau qui n'est pas livré à des vents trop hurleurs, à une foudre tueuse, à des neiges éternelles ou à des glaces dramatiques. On écrit comme on grimpe pour quitter l'archi-connu des jours, des choses et des êtres tout en privilégiant l'inconnu et même le dangereux. Mais si un morceau de ciel n'était pas touché ? S'il n'y avait eu que l'effort fou de grimper avec sa plume sur des pentes sèches qui avait compté, tout en se brisant les doigts sur les quelques cailloux d'une page blanche ? Est-ce que cela en aurait valu tout de même la peine ? Bien sûr ! Car les grimpeurs comme les écriveurs avancent justement pour se confronter à une forme d'effort qui devient gage de tête libérée, relevée vers le ciel, gage d'esprit libre qui jouit d'une simple fleur plantée entre deux rochers. Grimper comme écrire magnifient la vie. Quant aux sommets visés, ceux du K2 ou de la gloriole populaire, même s'ils sont intéressants, certes, pouvant même causer de la jubilation, on doit considérer qu'ils ne sont finalement que des accessoires à la joie, la joie véritable étant de chausser ses bottes pour décoller, sac au dos, en direction d'une montagne toute proche, comme de

se pencher sur son carnet de notes pour écrire un poème quand on s'est réfugié dans sa tente.

Il faut se changer en eau de fonte de glacier. Il faut apprendre à couler vers les vallées et les plaines tout en frissonnant, à six heures du matin, quand enfin réapparaît le soleil. Il faut se changer en grive solitaire et chanter, perché au sommet d'un pin rouge, pareil à un fou d'été. Il faut se transformer en potentille et en saxifrage, se métamorphoser en tronc d'épinette noire comme en rameau de sapin baumier. Il le faut, c'est une nécessité! Ce n'est qu'ainsi que nous survivrons, nous les humains d'une espèce qui occupe dorénavant un espace qui n'est plus disponible pour les grands morses et les ours polaires. Avouons que nous sommes vraiment trop nombreux pour les baleines bleues et les mille espèces d'animaux qui disparaîtront cette année. Il faut donc au plus vite apprendre à nous muer en eau de source comme en vert des champs qui sentent l'insecte et le nectar. Il le faut! Voler avec les ailes de papier qui nous poussent entre les tempes quand vient le temps de danser sur la neige. Un jour ou l'autre, il faut charger ses épaules avec de gros blocs de glace pour mieux aimer les froids si intenses qu'ils transpercent le cou. Il le faut! Car, sinon, dans la masse de béton plus lourde que dix Lunes qui est en train d'être déversée à travers les villes de tous les continents, comme dans les stationnements d'asphalte qui s'étendent sur des centaines de milliers de kilomètres carrés, comment garderons-nous foi dans les coléoptères et les hérons? Comment croirons-nous en la pérennité des sapinières qui protègent les lits de mousses tendres? Plus tard, après qu'il «aura tant fallu», il sera toujours temps de partir coloniser les six planètes Terre de la galaxie d'Andromède.





YANNICK RESCH

Rêves de ville

I

La ville a surgi
à l'aube
dans un dédale de rêves
que n'épuisait pas le sommeil

Un pas des bruits de rue
et l'attente fébrile
d'un visage
à retrouver

La ville déplie ses couleurs
le gris des trottoirs et des façades
le vert au front des arbres
et le bleu frais
à la tempe du matin

Il n'est plus de certitude
dans la rue encombrée
où se croisent
voitures passants
et cris d'enfants

Aux portes des écoles une foule
aux gestes insensés
ne dévoile rien

Mais c'est là dans ce tohu-bohu
habité
que l'on peut apprendre
à se délivrer
de sa nuit.

II

La nuit n'a pas de prise
sur les façades blanches
de la Haute-Ville
qui domine la rade

Tu as dit oui
sans raison
à tes compagnons d'un soir
et tu as descendu les ruelles
jusqu'à la mer

Avec juste ce qu'il faut d'oubli
ils ont inventé un chemin
où se perdre
et tu as ri au bruit de leurs pas
chahutant les pierres

Avec juste ce qu'il faut d'oubli
tu t'es laissé porter
au rythme de leur vagabondage
croisant ta mélancolie
à leur insouciance

Et dans ta paume nue
ce souvenir d'enfance
qui te revient

comme une cicatrice.

III

Au bout de la ruelle
la vieille place
offre une énigme
que répercute le vide

Des enfants la traversent
deux par deux
déjà loin de leurs cris
qu'aucun arbre ne retient

Les bancs sont déserts
la pluie a englouti
les secrets échangés

Sous son linceul d'eau
la pierre est sans mémoire

Les maisons font un cercle
aux fenêtres aveugles
Sans ces façades
bien serrées sous le ciel
qui arrêterait le vent?

Au centre
le silence
interminable
de ton absence

Rien ne m'en délivre
pas même la ville

si proche.

IV

La nuit la ville
habille le corps
d'improbables secrets

Une ombre passe
porte aux lèvres
une odeur
un désir éphémère

un geste déjà
lointain

Tu marches
sans te soucier
d'un mot incongru

Tu marches
étonnée
du silence de tes pas

Et toujours chez toi
le goût de te perdre
dans une rue
qu'une silhouette éclaire

La nuit
est ta demeure

Sans doute.



HOMMAGE À LA 'PATAPHYSIQUE : LE VIDE





LINE Mc MURRAY

Pour une science des solutions imaginaires

L'Académie québécoise de 'Pataphysique : 25 ans

Histoire

Créée en 1989, lors de l'événement montréalais intitulé *La 'Pataphysique, d'Alfred Jarry au Collège de 'Pataphysique — Exposition, colloque, théâtre, cinéma*[1], à la clôture du colloque auquel participèrent Noël Arnaud, Aline Gagnaire, Brunella Éruli, Jacques Carelman, Thieri Foulc, Marcel Bénabou, éminents représentants du Collège de 'Pataphysique, de l'Oulipo, de l'Oupeinpo et de l'Institutum pataphysicum mediolanense, l'Académie québécoise de 'Pataphysique, dont l'acronyme est l'AQ'P, doit à Jacques Carelman, l'artiste des *Objets introuvables*, et à Thieri Foulc son appellation ainsi que les clefs de son accréditation aux réseaux mondiaux des pataphysicien-nes.

Depuis 1989, l'AQ'P a œuvré publiquement mais surtout en privé, avec un *membership* d'une quinzaine de penseurs et créateurs, donnant lieu à de nombreux travaux, dont le plus important demeure le livre d'art réalisé en hommage à l'un de ses membres : Paul Zumthor. Ce livre raconte les faits et gestes de l'AQ'P enrichis par la pensée vertigineuse de

1. Cet événement a été imaginé et réalisé par la présente signataire, à titre de directrice du SACRA (Site actuel de création et de recherche artistiques), société à but non lucratif sous laquelle d'ailleurs l'AQ'P s'est réfugiée. L'événement s'est tenu à la Galerie de l'UQAM, à la Chapelle du Bon Pasteur, à la Cinémathèque québécoise et au Théâtre Ubu.

Paul : il contient des fictions-réalités (d'Étienne Tiffou, Jeanne Demers, Michel Saint-Germain et moi-même) ainsi que des œuvres visuelles réalisées par des membres artistes (Yvon Cozic, Manon Pelletier, Astrid Lagounaris, Fabien Bélanger). Après avoir connu une dizaine d'années de travaux en sourdine, avec un *membership* amaigri par la Grande Faucheuse, l'AQ'P a renoué avec le grand public grâce à des jeunes qui s'intéressent à la 'Pataphysique, notamment à Charles Bonenfant, étudiant au doctorat à l'UQAM. L'AQ'P se réunit désormais une fois par mois et ses « convents » prennent diverses formes, selon les propositions des membres. Ils se déroulent presque toujours autour d'un banquet, dont certains sont forts célèbres. Personne n'ignore que la 'Pataphysique invite la Joie à sa table[2].

Portraits

L'AQ'P est une société savante. Pour l'intégrer, il faut avoir fait ses preuves et manifester un maximum de flexibilité à l'égard des autres membres. Aucune idéologie n'y préside, imperturbabilité pataphysique oblige. Il n'est pas nécessaire d'être spécialiste d'Alfred Jarry, l'inventeur du « mot », pour en faire partie. Cela dit, il faut avoir « l'esprit » pataphysique, perpétuellement ouvert à la virtualité, à la virtualité des virtualités. Ce qui sous-entend que l'expérimentation (non pas « l'œuvre aboutie ») ainsi que le partage de ses expériences créatrices sont au cœur de sa mission, qui tend vers la multidisciplinarité et le transgénérationnel. Parmi les membres actuels : un architecte, Jean-Pierre Chupin, des artistes visuels, et non des moindres, Cozic, Manon Pelletier, Michel de Sévigné, Florent Veilleux, Céline B. La Terreur, des littéraires, Michel Pierssens, Jean-François Chassay, Charles Bonenfant, moi-même, un

2. Pour en savoir davantage sur l'historique de l'AQ'P on peut aller à l'adresse suivante : pataquebec.org.

traducteur, Michel Saint-Germain, une spécialiste des fous littéraires, Tanka Tremblay, un poète et linguiste, Gleason Théberge, des philosophes, Elsa Bouchard et Francis Gauvin, un spécialiste de Marcel Duchamp, François Raymond, un webmestre, peintre et dessinateur, Claude Frascadore, un vidéaste passionné de Deleuze, Éric Gagnon. Sans compter les feues membres qui nous inspirent toujours : Jeanne Demers et Paul Zumthor. Ainsi que le Père Ubu, le docteur Faustroll et Alfred Jarry, nécessairement.

Réseaux

Conférences, performances, démonstrations, explications, *work in progress* font partie des convents de l'AQ'P autant que des projets menés en collaboration avec les autres instituts pataphysiques à travers la planète. Qu'on pense au Collège de 'Pataphysique et aux OuXpo, mais également aux groupes qui œuvrent aux États-Unis, en Serbie, en Angleterre, en Belgique, en Bulgarie, en Italie, etc. Il suffit d'aller sur le site patakosmos.com, recensant les instances et projets pataphysiques du monde entier, pour réaliser que la « science », disait le Père Ubu, la « science des solutions imaginaires », disait à son tour le docteur Faustroll, est transplanétaire.

L'AQ'P s'est également dotée d'une structure interne composée de plusieurs Chaires d'études qui mènent des projets pataphysiques indépendants ou communs, mariant diverses disciplines. Ainsi la Chaire des virtualités spatiales joue avec formes et couleurs, traits et structures ; la Chaire d'effeuillage avec lettres et symboles, feuilles et tissus ; la Chaire s'Honore avec sons et rythmes ; les Chaires d'Incarnation diffusent le Bulletin interne de l'AQ'P et gèrent son site web, etc. Sans compter que les membres peuvent « s'acheter » une chaire. Michel Pierssens s'est offert une Chaire de Logophilie spéculative et appliquée qui archéologise ; Jean-Pierre Chupin, une chaire de Néganalogies qui piste et déplie l'analogie

négative ; Michel de Sévigné, la chaire d'Hominidéologie qui désidéalise et désidéologise, etc.

On aura remarqué les termes utilisés pour décrire ces Chaires. Tous les convents, toutes les activités, toutes les structures, voire toutes les interventions des membres de l'AQ'P sont obligatoirement décrits et réalisés de façon imaginative, mettant en œuvre l'adage vianesque suivant : « je m'efforce de penser à ce à quoi les autres ne penseront pas. » L'imagination sous toutes ses coutures est au pouvoir dès qu'on pénètre dans le territoire de l'AQ'P.

Hommage

On n'a plus la 'Pataphysique qu'on avait. Il n'y a pas si longtemps, avoir ce « mot » à la bouche était risqué pour sa réputation. Il n'y a pas si longtemps, le corpus pataphysique ne franchissait pas les portes des universités. Même avec des noms comme Raymond Queneau, Jacques Carelman, Georges Pérec. Ici, du moins. Il n'y a pas si longtemps, qui évoquait la 'Pataphysique s'attirait les railleries, la « science » étant associée à des blagues, à des farces et attrapes. Pourtant, la 'Pataphysique est une démarche de connaissance « scientifique », relevant d'apprentissages constants, consacrés à l'approfondissement des « solutions imaginaires ». Qui contestera de nos jours, avec l'avancée des sciences cognitives, que chaque personne construit sa réalité à même des solutions qu'elle imagine, la réalité « totale » lui échappant au profit de la différence de points de vue ? Après les avant-gardes historiques (dadaïsme, surréalisme, futurisme, etc.), après la chute des grands récits et des idéologies (de la fin des années 1970 jusqu'à maintenant), quelle position autre que pataphysique peut-on adopter ? La 'Pataphysique ne signifie pas « indifférence au monde », mais analyse et synthèse des différences de points de vue sur ce monde.

Le vide

S'il est un thème franchement pataphysique, c'est bien celui du « vide ». Complémentaire de la gidouille ubuesque, rappelant les épisodes de famine subis par le jeune Alfred, aussi proche des angoisses existentielles, des manques et frustrations dans la vie que du taoïsme, de la sérénité et de la méditation, mais également paradoxal par rapport à la 'Pataphysique elle-même, qui se veut pleine de potentialités (mais la 'Pataphysique adore les paradoxes !), le « vide » a été choisi comme thème des travaux de l'AQ'P pour l'année 2013. Ce thème a été proposé par Jean-Pierre Chupin, l'architecte de l'AQ'P, propagateur universitaire de « la » science. La question du vide en architecture le préoccupait et, dans un élan de générosité, il l'a offerte à l'ensemble du convent, qui s'y est consacré.

La 'Pataphysique est reposante, rafraîchissante, chaleureuse, archi-stimulante. Savoir que la réalité est composée de solutions imaginaires prépare à l'acceptation, entretient la curiosité et la passion pour la découverte. La pratique pataphysique consiste en des plongées dans la virtualité, des recherches de potentialités, des jeux et des partages créatifs et régénérateurs. Transplanétaires, transdisciplinaires, transgénérationnels, le « trans- » et la transe pataphysiques permettent à l'AQ'P de se maintenir dans un état d'étonnement constant (ce qui aurait plu à Ionesco !). Climat déséquilibrant en même temps que stabilisant, impression de vertiges gidouillogrammatiques, vides et pleins, thèmes et clinamens, stimulations individuelles et collectives, créativité et amitié, voilà l'AQ'P.



FRANCIS GAUVIN

I
La philosophie : une déroute anachronique de la 'Pataphysique[1]

Je remercie Sa Luminescence de bien vouloir m'accorder la parole en cette journée de Nativité ; celle de notre académie et, bien entendu, celle d'Alfred Jarry. Jarry qui, et j'admire cette citation de Janvier Mauvoisin, « n'est pour le Collège qu'un *prétexte* à Pataphysique parmi tous les autres, même si nous pouvons et devons dire que c'est le Premier et le plus Fécond de tous les prétextes[2] ». Profitons donc du moment pour contempler la double connotation du mot *pré*-texte, car il est une raison parmi plusieurs autres, mais encore, et surtout, il en est le précurseur. Jarry est le *génie*-teur du discours pataphysique, il est ainsi le plus Fécond. Voilà qui donne raison de festoyer en cette journée de Nativité !

Mesdames, messieurs, membres de cette académie reformée, c'est à titre d'imposteur que je vous propose cette brève réflexion. Je tiens à souligner ce rôle d'imposteur car j'oserai parler de la 'Pataphysique comme si j'en étais un spécialiste, alors qu'en vérité je ne connais absolument rien à

1. Allocution prononcée lors de l'inauguration de la seconde incarnation de l'Académie québécoise de 'Pataphysique, le 8 septembre (jour de la naissance d'Alfred Jarry) 2012 du calendrier vulgaire.
2. Cité par Ruy Launoir, *Clefs pour la pataphysique*, Paris, L'Hexaèdre éditeur, 2005, p. 22.

cette science. Je l'imagine, simplement... Il s'agit d'une réflexion qui, je l'espère, ne s'embourbera pas trop dans les nœuds de la tradition philosophique.

Le titre de mon allocution pourrait se lire également en sens inverse : *La philosophie : un anachronisme déroutant de la 'Pataphysique.* D'ailleurs, si Jarry écrit que « la 'Pataphysique s'étend aussi loin au-delà de la métaphysique que la métaphysique au-delà de la physique[3] », alors la 'Pataphysique nous sauvera peut-être des écueils millénaires dont la philosophie peut difficilement sortir.

Mais comment la 'Pataphysique peut-elle s'étendre au-delà de la métaphysique ? Comment peut-elle dépasser ce qui transcende toutes choses ? C'est à l'égard d'une phrase tout à fait éclairante de Jean Beaufret, phrase sur laquelle je suis tombé complètement par hasard — et qui va comme suit : « Philosopher c'est, au sens grec, s'appliquer thématiquement à l'étude de l'étant *par où* il est[4] » —, c'est à l'égard de cette citation, donc, qu'il est possible d'éclairer le lien entre la philosophie et la 'Pataphysique. Et pour comprendre en quoi la 'Pataphysique s'étend au-delà de la métaphysique, tout comme celle-ci s'étend au-delà de la physique, il faut comprendre en quoi la métaphysique s'est elle-même écartée du projet initial de la philosophie.

Que ce soit par l'entremise des idées ou des phénomènes, la métaphysique cherche à comprendre et à expliquer, depuis Platon jusqu'à Husserl, l'origine du réel. Elle s'intéresse aux choses mêmes qui composent notre monde. Pourtant, Beaufret nous annonce qu'à l'origine de la philosophie, soit chez les présocratiques, le regard était plutôt tourné vers ce qui accorde

---

3. Alfred Jarry, *Gestes et opinions du docteur Faustroll, pataphysicien*, Éditions de la différence, Paris, 2010, p. 141.
4. Jean Beaufret, *Dialogues avec Heidegger, tome I*, Paris, Éditions de Minuit, 1973, p. 93.

l'existence à ces choses. Autrement dit, le philosophe ne se questionnait pas sur les propriétés intrinsèques ou transcendantales des choses, mais plutôt sur la possibilité même que des choses existent.

En s'interrogeant ainsi sur ce qui accorde l'existence (et le verbe *accorder* est bien choisi puisque l'existence est toujours conjuguée dans un réseau complexe de relations qui accordent par le fait même une place à toute chose dans le monde), en s'interrogeant ainsi, dis-je, sur ce qui accorde l'existence, le philosophe antique était inévitablement confronté à ce qu'il y a de plus fécond, à quelque chose de plénipotentiaire.

Et c'est bien parce que la tradition philosophique s'est détournée de cette quête féconde qu'elle est en déroute face à son projet initial : un projet qui la rapprochait certainement de la 'Pataphysique ! Une 'Pataphysique inavouée, certes, mais de toute façon, comme on le sait, *la 'Pataphysique est ou subie, et ignorée, ou voulue, et assumée par le 'Pataphysicien*[5].

Revenons donc à cette phrase de Beaufret : « Philosopher, c'est s'appliquer thématiquement à l'étude de l'étant *par où* il est. » Beaucoup de choses peuvent être dites sur l'étant sans pour autant que celles-ci soient signifiantes. L'étant, c'est toute chose qui est, mais ce n'est pas n'importe quelle chose en soi. S'intéresser à l'étant, dans sa relation à l'être, cela ne revient pas à s'intéresser à n'importe quoi pris au hasard.

Si par une nuit d'été un couple d'amoureux se questionnait sur *le sens de la vie*, tout en admirant les étoiles, le regard creux – et c'est souvent dans ces situations qu'on croit philosopher, alors qu'on se demande d'où on vient et vers où nous allons –, en méditant ainsi, nous apprend Beaufret, ceux-ci se priveraient par le fait même d'une réflexion proprement philosophique. La raison étant que ce questionnement n'atteint

5. Alfred Jarry, cité par Ruy Launoir, *op. cit.*, p. 17.

absolument pas le domaine visé par les présocratiques, et ne répond pas, par ailleurs, à l'exigence de ce qu'ils considéraient comme philosophie.

Lorsqu'on s'interroge sur l'étant, c'est l'étantité de toute chose qui est interpellée. Le fait même que cette chose soit, quelle qu'elle soit, dans son étantité. Il ne s'agit jamais d'une réflexion sur une chose en particulier. Or, en questionnant le « sens » de la vie, nous présupposons d'emblée que nous sommes vivants, nous – en tant qu'hommes et femmes –, et c'est bien à propos de notre sort que nous nous interrogeons en fait, car un jour nous ne serons plus, et dès lors nous cherchons un sens à tout cela, une raison d'être.

Le questionnement philosophique, comme l'entendaient les Grecs, ne s'appuyait pas sur une quelconque préconception de l'homme, ni même de la vie, pas plus qu'il ne s'intéressait à la causalité ou à la raison des choses. Il visait à comprendre la possibilité même que quelque chose soit, et non ses qualités intrinsèques ou transcendantales. D'où la pertinence de la citation de Beaufret. Elle montre bien que les Grecs ne se demandaient pas, à la manière d'un scientifique, *qu'est-ce que l'être?* Comme s'il s'agissait d'une chose vulgaire à propos de laquelle on peut s'interroger. Non, ils se demandaient : *par où* est-ce que l'étant est?

Cette question vise la relation entre l'être et l'étant. Une question qui est donc historiquement décisive, puisque notre manière de concevoir le monde, et d'en faire partie, est scellée par celle-ci. Avant même de saisir quoi que ce soit, chaque chose est d'ores et déjà prédestinée par la façon dont nous l'approchons, dont l'être lui accorde l'existence, *comme si* l'être était l'ouverture à travers laquelle – en son éclairci – toute chose apparaissait.

La question se pose ainsi : *par où* est-ce que l'étant est? Comment penser cette ouverture originaire qui prédestine toute chose? Il y a un peu plus d'un siècle, un penseur ren-

versa la tradition métaphysique d'un coup de marteau, et cette fois je ne fais pas référence à Jarry, mais à un de ses contemporains, Nietzsche, qui trouva solution à ce problème. Par l'entremise de Zarathoustra, il écrit, dans « Le Convalescent », que le langage est la maison de l'être. Ainsi, à la question « par où y a-t-il de l'être ? », il répond : par le langage. Voilà qui est intéressant : le langage est la maison de l'être. Cela signifie qu'il est une fenêtre sur le monde. Non ! plus encore, il est l'ouverture du monde : c'est dans et par le langage qu'il y a mondanéité. Disant cela, je pense aussitôt au mot de Sainmont : « le langage est par excellence la 'solution imaginaire'[6] ».

En usant d'un peu de logique, et en se référant à Jarry, qui veut que la 'Pataphysique soit la science des « solutions imaginaires », on serait porté à croire que la 'Pataphysique est une science du langage. Mais quelle bêtise nous ferions de penser cela ! La 'Pataphysique n'est surtout pas une linguistique ! Mais alors, absolument pas ! Si la 'Pataphysique s'intéresse au langage, ce n'est pas en tant qu'objet d'étude, comme lorsqu'on étudie l'usage d'une langue, ou qu'on dissèque platement des œuvres en cherchant à prouver une quelconque vérité historique ! Non, non, non.

Reprenons la logique esquissée. Il y a de l'être par le langage. Pas de langage, pas d'être. Or, comme l'être se pense aussi en tant que présence, et que la présence – nous le savons depuis Kant – n'est possible que sur la base d'une représentation, une représentation qui, à en croire Nietzsche, est langagière, alors nous sommes confrontés à la force représentationnelle de l'imaginaire. Et c'est précisément parce que la représentativité de l'imaginaire est langagière, et qu'elle est pure potentialité, en ce sens qu'elle est l'ouverture des mondes possibles, que la 'Pataphysique s'intéresse au langage.

---

6. Cité par Ruy Launoir, *op. cit.*, p. 51.

Cela dit, en s'intéressant ainsi au langage, la 'Pataphysique n'en fait pas une science : elle en fait un art. Un art qui ne se restreint pas à un domaine artistique, puisque tous les domaines lui appartiennent, et encore moins à un courant esthétique : pensons plutôt au grand Art comme l'entendaient les alchimistes ! Celui dans lequel toutes les formes d'art et de science se confondent ! Et c'est dans cette confusion bouillonnante, au cœur même du feu existentiel, que se trouve l'océan mercuriel – *Bel océan !* chantait Maldoror – qui, lorsque notre regard y plonge, ne cesse de se déformer jusqu'à ne plus être perceptible, tant il donne tout à voir : l'imaginaire.

Si le langage est la maison de l'être, alors l'imaginaire est sa terre fertile, substance mouvante et protéiforme sur laquelle le monde s'érige. Mais ne vous méprenez pas ! La 'Pataphysique n'est pas le tout et n'importe quoi imaginable. Il est vrai que n'importe quoi est susceptible d'être frappé par l'intérêt de la 'Pataphysique et tout l'est d'emblée ; mais il n'est pas suffisant de dire que tout et n'importe quoi est pataphysique. Ce qui importe, ce à quoi nous aspirons, et aussi ce qui nous distingue, c'est d'apercevoir en quoi toute réponse est donnée à même la question. Comment le langage déploie le champ du possible et, plus encore, comment on peut l'étudier scientifiquement afin de trouver l'indice de son infinitude. Et cette fissure est évidemment d'une grande valeur pour la 'Pataphysique.

L'imaginaire, c'est le labyrinthe multifractal – aux dimensions infinies – par lequel tout est. Et s'il est infini, ce n'est pas parce qu'il s'étend éternellement, mais parce qu'il ne connaît aucune finitude ; seul notre entendement le limite en voulant tout définir. Or, la 'Pataphysique ne s'arrête pas à cette frontière. Elle remonte jusqu'à la source existentielle, celle d'où émerge le sens, afin d'entrevoir toutes les ouvertures possibles. D'où les « solutions imaginaires » ! Et c'est sans nul doute à l'intérieur du langage, voire *des* langages (verbal, littéral,

pictural, cinématographique, culinaire, tout cela en même temps), c'est donc à l'intérieur des langages, au sein même de leur rhétorique, que des perles lexicales s'agglutinent les unes aux autres pour ouvrir des fenêtres vers d'autres mondes. Et le Pataphysicien, en bon collectionneur, cultive ces joyaux.

Arrivant au terme de ma présentation, je me demande ce que je peux vous avoir appris au sujet de la 'Pataphysique ? Rien. Et je vous en avais bien averti : je ne connais pas la 'Pataphysique, je ne fais que l'imaginer. Rien donc, sinon que la 'Pataphysique s'érige au-delà du connaissable, car elle s'intéresse justement à *ce par où* toute connaissance est possible. Seulement ainsi peut-on comprendre ce que Jarry signifie lorsqu'il écrit que « la 'Pataphysique s'étend aussi loin au-delà de la métaphysique que la métaphysique au-delà de la physique ». Elle recouvre tous les champs possibles de la connaissance, y compris celui de la philosophie, même si, à l'origine, cette dernière œuvrait dans la même liberté.



II
Réflexions évidantes

Dans la tradition philosophique, dont l'usage n'est souvent réduit qu'à de vives allusions, question d'avoir l'air sophistiqué lors d'un cocktail, même si on n'a évidemment pas la tenure d'un sophiste – car toujours est-il que ceux-ci défendaient des idées –, dans cette belle tradition, dis-je, de philosophes qu'on cite le vendredi soir – en sirotant un whisky, tout en se flattant d'être bien-pensant, de gauche par surcroît, et de bien masquer son ascendance bourgeoise –, dans cette extradition de la pensée, donc, une fissure s'est creusée.

Un vide s'est créé là où la pensée croit nous sortir de ses écueils. Un vide qui, dès qu'on s'y aventure, nous fait voir des choses là où il n'y a rien. Il ne s'agit pas là d'un trouble psychique comme la psychose ou la névrose. Aucun diagnostic n'existe pour cela. Il ne peut pas y avoir de diagnostic ; car ça échappe à l'entendement. Ça lui échappe de manière d'autant plus embarrassante que ça procède de lui. Ça résulte de cette recherche constante, toujours en quête d'identité, toujours à se chercher en tant que recherche, sans trouver nulle autre chose que l'absence de fondement.

C'est ça, le vide. C'est le questionnement incessant de la pensée à l'arrêt. C'est la modernité qui court à sa perte à tant vouloir la finalité de toutes choses : l'écœurement d'aller de l'avant sans y mettre son cœur. C'est l'oubli du possible, de l'innommable, des chemins qui ne mènent nulle part. C'est le creux qui résonne en nous, et nous permet d'affirmer que *nous ne sommes pas rien puisque nous raisonnons !* « Je pense donc je suis », disait le moderne, à quoi le voyant répondit : « Je est un autre. »

Mais quelle est cette altérité que *je suit*? C'est l'ensemble des catégories qu'on invente pour s'y enfermer : celles-là même qu'on décore chez IKEA. Ce sont ces verbes qu'on conjugue ici et là, comme ça, pour combler le vide. Les gloussements avec lesquels on remplit nos vies, tandis qu'elles s'écoulent sous nos pieds. C'est le pont réconfortant qu'on projette entre deux rives inexistantes.

À s'identifier à ces murs, nos frontières, aux masques qu'on porte au quotidien, on *s'é-vie-de*. La vie s'éloigne au fur et à mesure qu'on s'y enfonce : une course folle qui menace d'anéantir le coureur avant même qu'il ne s'essouffle. Et puisque je poursuis, se dit-il, il doit bien y avoir quelque chose ! Oui ! il y a quelque chose : il y a l'égarement de la brebis alors qu'elle suit le berger, l'entêtement du cheval entre ses œillères, le tourbillonnement de l'âne à qui on a oublié de retirer l'appât : il y a l'aveuglement à l'infini.




LOS ANGELITOS
DEL INFIER

GLEASON THÉBERGE

Un vide à remplir

Ça vous tend les bras avec ferveur mais sans insister jamais et, malgré pareille promesse d'affection si peu exigeante, vous oubliez parfois son attente généreuse quand, en rentrant chez vous, quelle que soit l'heure du jour, vous ne répondez pas d'abord à son appel et préférez prendre le temps de laisser bottes ou souliers dans l'entrée, y accrocher manteau ou parapluie, pendant que l'autre se tait, pour ne pas vous brusquer sans doute et, bien installé au salon à la chaleur invitante, protège, déjà à sa portée, bientôt à la vôtre, revues ou journaux familiers, surface pour la tasse ou le verre, et tabouret où poser les pieds. Mais quand vous vous y dirigez et que vous vous glissez dans son étreinte pour y accouder vos bras fatigués, laissant reposer votre tête sur son dossier confortable, dans le bonheur un peu banal de le savoir là pour vous, il vous arrive sans faute, œil et paupières closes, de vous y endormir dans la confiance totale de ses rembourrures et parfaitement rassuré.

Laitue

Longue main plate, seule et plissée, douce au goût mais solitaire. Monotone, avec ses nervures plaquées, qu'on peut détacher, parfois sans les briser ou arracher sans un adieu. Toute surface chiffonnée dessous. Membrane endormie, dissimulée, enrobant une autre couche lisse et boursouflée de larmes absentes. Missive repliée sur une jumelle à peine un peu moins grande, mais plus étendue que la suivante, et englobée. Toutes lovées les unes sous l'autre, se dénudant en manteau, veste, chemise et chandail. Et la peau, rétrécie vers le cœur, veinée, de plus en plus blanche, comme vidée de toute émotion. Frisottée, frissonnante, frileuse, et ne cachant finalement plus rien qu'une fraîcheur muette et fripée, un peu aigre, où l'huile des mémoires et quelques déchirures sèches, cicatrisées, viennent rappeler qu'on peut être aimé... et toi, l'es-tu ?



JEAN-FRANÇOIS CHASSAY

Existe-t-il une littérature A-'Pataphysique ?

Prolégomènes à la rédaction d'une encyclopédie en 30 volumes

Joan was quizzical ; studied pataphysical
Science in the home.
Late night all alone with a test tube.
Oh, oh, oh, oh.
The Beatles, *Maxwell's Silver Hammer*

Comme la sociologie pouvait le revendiquer à une certaine époque et la sémiotique à une autre, la 'pataphysique contient toutes les sciences. Né après Auguste Comte et Charles Sanders Peirce (deux hommes qui, eux, ne tiraient pas abusivement de coups de revolver dans les lieux publics[1]) et mort bien plus jeune, Jarry n'a pas produit une œuvre quantitativement aussi importante. Nonobstant, la 'pataphysique s'étendant sur une

1. Praticien aussi bien que théoricien, Jarry se sera exprimé sur le sujet avec rigueur : « L'amateur modeste trouvera où satisfaire ses goûts balistiques en pratiquant le revolver dans les rues peu fréquentées et de préférence la nuit. À cause du léger écart occasionné par la déviation de la balle quand elle passe du barillet dans le canon, il sera sage de ne pas ambitionner de cible de diamètre moindre qu'une tête humaine. » (*La chandelle verte, Œuvres complètes II*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1987, p. 340.)

vaste étendue de productions et d'univers, on pourrait dire que Jarry, comme Dieu (et sa carte cachée, le petit Jésus[2]), se trouve partout. Rappelons néanmoins que la 'pataphysique n'a rien d'ésotérique et mérite qu'on se penche sur elle sérieusement lorsqu'on aborde ses divers linéaments. Scientifique, elle s'intéresse aux solutions imaginaires, mais aussi, rappelons cet élément capital, aux exceptions, aux bizarreries, aux étrangetés plus ou moins inquiétantes qui font se mouvoir les idées. En ce sens, cet écart, cette déviation que représente l'exception la rapproche du clinamen. On comprend ainsi que des penseurs aussi illustres que Lucrèce et Épicure auraient pu se reconnaître dans la 'pataphysique. Et Descartes, dans le célèbre portrait qui le représente, tourné vers l'observateur, n'a-t-il pas un perçant regard très pataphysique? En effet, il semble dire : « moi je suis l'exception, mais vous kessekevouzêtecons » (car il pense à ce moment de la même manière que Queneau lorsqu'il songe à l'écriture de *Zazie*). Plus inconsciemment sans doute, Auguste Comte apparaît comme un pataphysicien par anticipation, lui qui s'acharne contre les spéculations

2. Par crainte de passer pour inculte, je précise que je *sais* pertinemment que Dieu est trois. L'éminent docteur Faustroll l'a d'ailleurs rappelé : « Symboliquement on signifie Dieu par un triangle, mais les trois Personnes ne doivent pas être considérées comme les sommets ni les côtés. Ce sont *les trois hauteurs* d'un autre triangle équilatéral circonscrit au traditionnel. » (*Gestes et opinions du docteur Faustroll, Œuvres complètes I*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1972, p. 731-732.) Cependant, si je n'ai aucun mal à visualiser Dieu ou le petit Jésus, je ne parviens jamais à voir correctement le saint Esprit, ce qui rend pour moi difficile son intégration au trio. Au contraire, dans le cas des membres du groupe Emerson, Lake and Palmer, je n'ai jamais eu de problème à les distinguer précisément les uns des autres. Il est vrai qu'il existe des photos. J'ajoute qu'avec quelques citations de cette longueur encore on pourrait me confondre (à condition d'éviter la lecture du contenu, cela va de soi) avec Jacques Derrida. Cependant je n'aime pas la fausse représentation, je ne me suis jamais pris pour un philosophe et j'ai parfois du mal à déconstruire. Pour ces raisons, et pour éviter les ambiguïtés, je m'abstiendrai dorénavant d'écrire des notes de plus d'une ligne.

métaphysiques abstraites avant de fonder un «positivisme religieux» qui reste, encore aujourd'hui où on a tout vu tout lu tout entendu, un des plus formidables oxymores créés par un esprit humain. Pensons encore à André Breton qui cherche *tellement* à être conforme à l'idée d'avant-garde qu'il en devient un véritable hapax: à ce point éloigné de l'idée d'exception, on en devient fort grand pataphysicien.

De la même manière que le sociologue surplombe les différentes disciplines parce qu'il se sent concerné par chacune d'entre elles, de la même manière qu'on ne peut échapper aux signes que la sémiotique ne cesse de dévoiler, on voit bien qu'on échappe difficilement à la 'pataphysique. Surtout à une époque comme la nôtre où, dans les milieux artistiques et intellectuels, la différence et l'exception deviennent la règle, une Loi à défendre, au détriment du reste – cet homme caucasien, sain, hétérosexuel, qui mange de la viande rouge mais pas trop saignante, qui s'avère peut-être même riche, sinon adepte du pouvoir. S'il s'avère que l'exception se trouve au coin de chaque rue, la 'pataphysique devient-elle, par la force des choses, la norme? La science d'une exception qui ne saurait plus en être une?

Halte-là, soyons circonspects. Ne versons pas dans une facile universalité. Généralisons peut-être, mais n'unanimisons pas. Et contentons-nous, pour l'heure, de la littérature.

La 'pataphysique, affirme le docteur Faustroll, «décrira un univers que l'on peut voir et que peut-être l'on doit voir à la place du traditionnel, les lois que l'on a cru découvrir de l'univers traditionnel étant des corrélations d'exceptions aussi, quoique plus fréquentes, en tout cas des faits accidentels qui, se réduisant à des exceptions peu exceptionnelles, n'ont même pas l'attrait de la singularité[3]». Transposé à la littérature, que faut-il en penser? S'il s'agit, pour produire une

3. *Ibid.*, p. 668.

littérature vraiment pataphysique, de baigner dans un univers qui s'éloigne du « traditionnel », ce dernier ayant le malheur de reposer sur des exceptions n'ayant rien d'exceptionnel et incapables de singularité, faudrait-il en conclure que la 'pataphysique balaie ce qu'on nomme, traditionnellement justement, la littérature réaliste ? Poser la question signifie se préparer à de sérieux maux de tête si on se risque à essayer d'y répondre. Car encore faudrait-il savoir ce que l'on entend par réalisme. Que peut bien vouloir dire, d'abord, une représentation fidèle de la réalité, alors qu'en littérature elle passe par la médiation de l'écriture (qui, faut-il le préciser, n'est pas le réel) ? Depuis la publication de *Littérature et réalité*[4], les travaux sur le réalisme, nombreux, ont essaimé dans des horizons variés, de la narratologie à la psychanalyse en passant par la sociologie de la lecture, mais le problème ne se trouve pas résolu pour autant et ne peut certes pas se limiter à une période historique bien circonscrite. Et encore… Honoré de Balzac, réaliste ? Oui, mais non. Quelqu'un qui décrit une porte pendant plusieurs pages ne peut pas se targuer d'être réaliste. Dans la réalité, d'un point de vue cognitif, on ne passe pas un temps aussi long à examiner une porte : on tourne la poignée pour entrer ou pour sortir. Balzac ne décrit donc pas d'une manière réaliste. Par ailleurs, rien de plus réaliste qu'*Ubu* : les potentats de son espèce sont encore légion, parfois (et c'est encore heureux), sur un mode très mineur. Par exemple, en cette fin d'été 2013, un des principaux candidats à la mairie de Montréal a un discours et un tour de taille par bien des aspects fort ubuesques (il dit tout et son contraire, en donnant l'impression formidable de ne rien dire). Voilà d'ailleurs pourquoi ses chances d'être élu maire sont infiniment grandes, et il n'aura pas de quoi s'en vanter, car ce poste apparaît de

4. Roland Barthes, Leo Bersani *et al.*, *Littérature et réalité*, Paris, seuil, « Points », 1982, 181 p.

plus en plus réservé à un fort grand voyou, comme dirait Mère Ubu qui sait de quoi elle parle. Mais je m'égare (c'est volontaire et deleuzien, rhizomatique en diable).

Ainsi donc, aucune raison de ne *pas* considérer la grande littérature réaliste comme faisant partie de la 'pataphysique puisqu'elle conduit le lecteur vers un univers que l'on doit voir, dixit Faustroll, et ne l'ancre pas platement dans celui où ce même lecteur se trouve plongé. Charles Dickens et Faustroll, même combat.

Par définition, la littérature ne s'ouvre-t-elle pas aux potentialités? Ne vise-t-elle pas à nous faire toujours entrer dans des univers parallèles au nôtre, plus intéressants – ne serait-ce qu'à cause de leurs différences?

Rien n'empêche cependant de faire preuve de sectarisme (on peut aussi dire: «user de typologies»). À quoi sert de ne pas être sectaire? Au cours de leur longue histoire, les Quakers ont fait preuve d'une absence complète de sectarisme, sans credo, refusant les structures hiérarchiques, favorisant la sphère personnelle, et de plus convaincus que la liberté des convictions de chacun doit aller de soi. Ce qui n'empêche pas qu'un de leurs plus illustres représentants aura été un homme aussi ignoble que Richard Nixon, mort dans son lit à 80 ans comme la chose se produit trop souvent avec les êtres ignobles. Aussi bien faire preuve de sectarisme puisque l'ouverture d'esprit, à long terme, ne paye pas. Avoir l'esprit libre pour enfanter Nixon? Non pas.

Donc, soyons sectaire et posons l'hypothèse, à titre d'exemple, que l'autofiction ne relève en rien de la 'pataphysique. En effet, l'autofiction a pour objectif de faire entrer le lecteur dans l'univers de l'auteur-narrateur-personnage principal (une autre sainte Trinité) qui parle de lui, et plus souvent encore de lui, dans un univers très traditionnel, mais en nous assurant que sa vie est tellement formidable qu'elle mérite d'être perçue comme une fiction – ou, plutôt, d'en devenir une. Quant à la

force de sa souffrance, elle doit laisser chacun ébaubi devant sa capacité à vivre malgré cela comme n'importe quel individu – démontrant ainsi, au fond, que l'auteur ne ressemble en rien au premier quidam venu. N'oublions pas également que, pour le docteur Faustroll, « le corps est un véhicule [...] nécessaire parce qu'il soutient les vêtements, et par les vêtements, des poches[5] ». Or, dans l'autofiction, très souvent, le corps se porte sans vêtement et s'épanche dans un lit (la sexualité se révèle généralement intense, pour le meilleur et pour le pire ; très souvent dans l'autofiction l'un ne va pas sans l'autre). Ainsi, dans *L'Anglais* de Denise Bombardier, la mystérieuse D.B. tombe d'abord amoureuse d'un homme puis ensuite dans un lit avec icelui, et là les corps se rencontrent furieusement dans un « silence habité de draps froissés et de soupirs contenus », ce qui relève de l'exploit[6]. Certes, même un individu aussi clairement plein de mauvaise foi que moi a conscience que les productions autofictionnelles n'ont pas toutes la même valeur (du moins, je tente de m'en convaincre). Mais comme *catégorie*, en voilà une qui mériterait de se situer à l'extérieur de l'empire de la 'pataphysique. Y en aurait-il d'autres ? Assurément. Il suffirait d'y réfléchir avec sagacité. N'y a-t-il pas, autre exemple, certaines catégories du roman d'anticipation qui, par manque brutal d'imagination de la part des auteurs, nous (re) conduisent terriblement dans notre monde, au point où on ne trouve rien à anticiper ? L'utilisation d'un certain nombre de hochets lexicaux créant une impression de scientificité baroque ne suffit pas à masquer que le roman consiste à dire qu'on ne doit pas polluer notre Mère la Terre. Pourtant, les journaux de « l'univers traditionnel » l'affirment fort régulièrement, malgré l'absence de néologismes scientifiques baroques (à

5. *Ibid.*, p. 725.
6. Je ne remercierai jamais assez Éric Chevillard pour son compte rendu du livre (« Dans le précipice », *Le Monde*, 18 mai 2012, « Cahier des livres », p. 2).

l'exception du *National Post* qui aime autant la pollution que le gouvernement canadien).

Partant de l'idée qu'il existe un vaste champ à explorer qui ouvrirait la voie à un renouvellement de l'histoire littéraire, je propose l'inauguration d'un chantier : une encyclopédie en trente volumes sur le sujet de la littérature A-'Pataphysique. Pourquoi trente volumes ? Parce que le Peirce Edition Project qui trouve ses racines à l'Université Purdue comptera trente volumes de l'œuvre de l'éminent philosophe, logicien et sémioticien Charles Sanders Peirce. Or, la 'pataphysique jouant un rôle à peu près aussi englobant que la sémiotique dans notre monde et dans les autres, l'équivalence semble naturelle, en toute bonne symétrie. Dickens et Faustroll, Peirce et Jarry : nous devrions être comblés. À la fin du projet, vers 2061, sans doute en septembre (je ne m'avancerai pas à être plus précis), nous saurons ainsi où nous en sommes et pourrons démontrer précisément, grâce à cette encyclopédie *par la négative*, ce qu'englobe la littérature pataphysique.

Indiana University Press a déjà publié six volumes de l'œuvre de Peirce. Nous n'avons pas de temps à perdre.





JACQUES JOUET

Pascal avait son vide...

Pascal avait son vide,
ainsi, s'interrogeant
entre deux inventions, entre deux expériences
Blasius Pascal, Arverne, inventa la machine
à calculer la taxe à frapper le Normand
métier du père, reconnaissant, je l'espère
qui n'aura plus la crampe du manieur de plume
et ni le spasme des boyaux calculateurs
de tête : dénombrer, colliger, répartir
la tête avait son vide et la machine un chant.

Pascal avait son vide avec lui, le touchant
du doigt, du titre : *Expériences* touchant *le vide.*

Soit : je fais advenir dans un tube de verre
kèkchose qui n'est ni (oh là là, que nenni !)
ni l'air de l'extérieur du tuyau non poreux
ni de l'air enfermé dans quelque vif-argent
ni de l'air insufflé entre verre et liqueur
ni subreptice de quelque façon un air
ni vapeur volatile effet d'un champ de forces
entre deux corps voisins qui s'attirent ou repoussent
ni de conjecturaux « esprits de la liqueur »
et ni l'air extérieur, subtil de chez subtil
qui aurait pénétré le tuyau non poreux

ni rien de sensible qui soit dans la nature
connu du très-savant ou du trop-sensitif.

On en avait tant dit des horreurs de Nature
que Dame ainsi nommée avait des émotions
que dis-je, plus que ça ! même des aversions
ou des antipathies, jusqu'à des répulsions !

Pascal avait son vide en son for, déduisant
sa possibilité en rien théologique
en rien métaphysique : il ne mélange pas
la foi du charbonnier et la physique dure.
Quelle leçon ! Laquelle ? Et pas sans expérience(s).
Chercher et découvrir des vérités cachées
19 septembre 1648
Pascal avait son vide avec lui, réduisant
à néant les arguments de ses détracteurs
et prouvant un volume « destitué de tout air »

vide vide vide vide vide vide et

simplement par la méthode expérimentale
à Clermont tout en bas, au puy de Dôme en haut
Périer, Bannier, Mosnier et La Ville et Bégon
et La Porte et Chastin, de La Mare. Et Pascal ?
Non, Pascal est resté (mais pourquoi ?) à Paname
le seul lieu entre cent où l'on ne parie pas
il a donc ses raisons, que la raison connaît.

Mais enfin l'amicale mobilisation
(la compétente aussi et la bénévolente)
prouve quoi ? Que Pascal aura prouvé le vide.
Moins que rien ? C'est pas rien, il ne regrette rien
d'avoir « (exécuté) cette belle partie »

et que des préjugés soient sciés à la base
les retards de l'expérience, l'hostilité
la vérité figée, les arguments miscibles
il ne mêle à l'eau l'huile et le mercure à l'eau
il n'en tire à tout crin aucune gloire intime
autre que Connaissance et qu'Objectivité.

Ainsi le vide existe, on l'aura rencontré
mais on aura prouvé, tout autant, que l'air pèse
avec des différences suivant l'altitude
la pesanteur de l'air étant la responsable
de tant de variations que le *pascal* estime
(hectopascal, kilopascal, mégapascal
gigapascal) et c'est l'unité de pression
à compter de laquelle on peut dresser des tables.

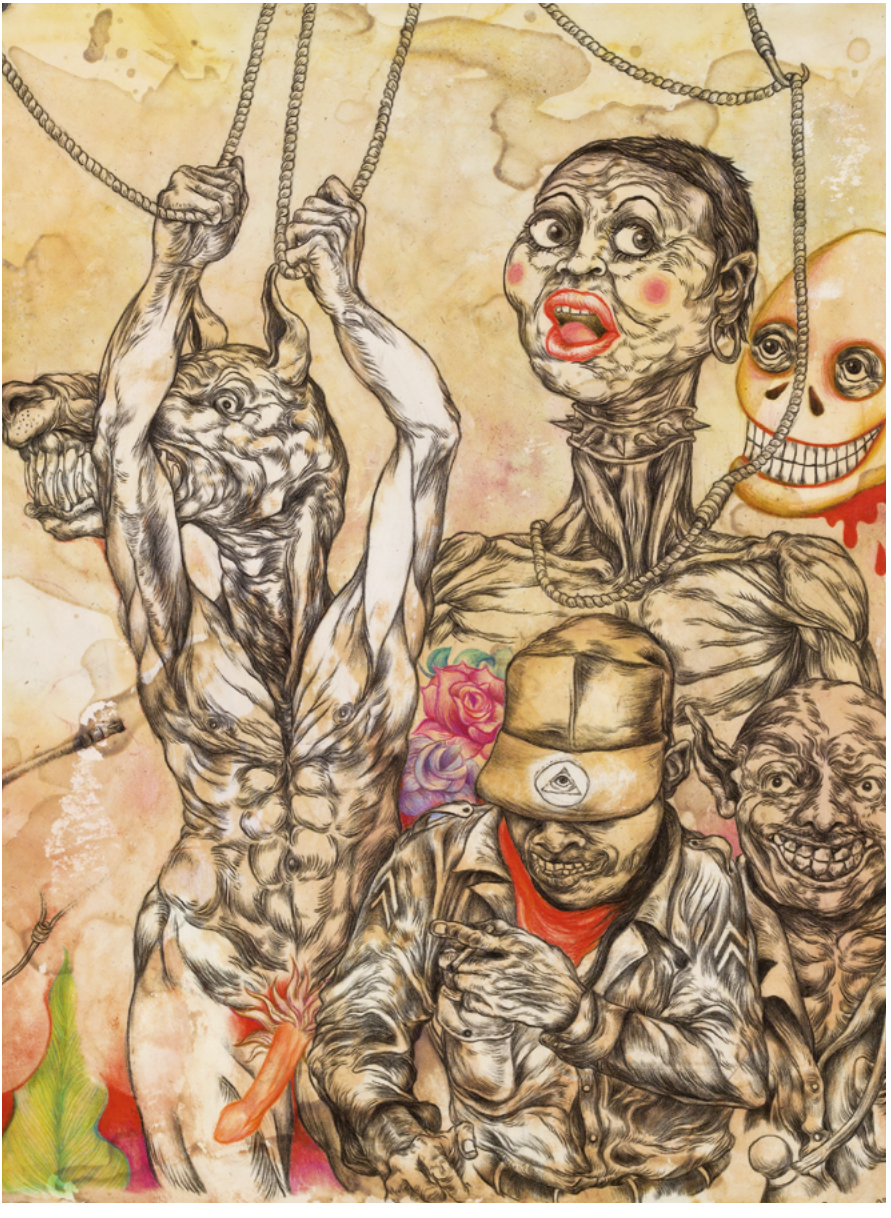
L'« horreur du vide » est donc la formation du vide.

Pascal avait son doute avec lui, le croyant
quand le père Noël était indécrottable.

Allons
refaisons toutes les expériences de la chute des corps avec
un aigle ou avec un pigeon.
La passion de la connaissance « demande beaucoup de feu[1]... »

---

1. Sources : Blaise Pascal, *Le vide, l'équilibre des liqueurs et la pesanteur de l'air (Expériences nouvelles touchant le vide) ; Fragments d'un traité du vide ; Discours sur les passions de l'amour, etc.),* dans *Œuvres complètes*, Gallimard, Paris, Bibliothèque de la Pléiade, 1980 ; Charles Baudelaire, « Le Gouffre », dans *Les Fleurs du mal*, dans *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, Tome I, 1975 (1857) ; Raymond Queneau, « Lorsque l'esprit... », dans *Contes et Propos*, Paris, Gallimard, 1981 (1929).



ÉRIC GAGNON

Considérations sur le vide

Revenir à l'origine est un geste périlleux, qui peut nous perdre autant que nous éclairer. Soit cette définition : « La pataphysique est la science des solutions imaginaires, qui accorde symboliquement aux linéaments les propriétés des objets décrits par leur virtualité[1]. » En inversant les propositions, on trouve un certain éclairage sur cette définition plutôt obscure : les propriétés des objets décrits par leur virtualité sont accordées symboliquement aux linéaments. La virtualité ainsi appliquée, symboliquement, ne l'oublions pas, à définir les caractéristiques même d'un artefact ouvre de non moins grandes possibilités qui permettent au docteur Faustroll de créer, à partir de son lit, une embarcation qui naviguera sur roue et à la rame à travers la mer d'Habundes où baigne un Paris sauvage, qui se dévoile comme chez Homère ou chez Jean de Patmos.

Reste le cas du vide. Que faire, donc, d'un objet dépourvu de linéaments comme se veut le vide ontologique ? Nous atteignons ainsi rien de moins qu'une virtualisation totale du monde. Virtualiser, écrit Pierre Lévy, c'est problématiser. On n'entre pas dans un monde des possibles, car le possible s'oppose au réel alors que le virtuel s'oppose à l'actuel[2]. La graine

1. Alfred Jarry, *Gestes et opinions du docteur Faustroll,* dans *Œuvres,* Paris, Robert Laffont, 2004, p. 492.
2. Pierre Lévy, *Qu'est-ce que le virtuel ?,* Paris, Éditions La découverte, 1995.

donne naissance non pas à l'essence d'arbre mais à un arbre particulier. Et le particulier, c'est ce que recherche le pataphysicien dont la science est celle des exceptions.

Considérer un monde virtualisé nous met dans la situation du Dieu de Leibniz. Ce n'est cependant plus la bonté d'un être nécessaire qui actualisera les linéaments virtualisés, mais la pensée. Le vide s'oppose à une pensée essentialiste : « Qu'entend-on par l'absence d'essence des caractéristiques des phénomènes ? Leur caractéristique purement imaginaire[3]. » Le vide fait concevoir les objets en tant qu'états virtuels d'existants, considérant que les linéaments de ces existants s'articulent dans l'esprit, et sont donc *au moins* d'ordre métaphysique.

Mais en allant plus loin, en creusant ce monde virtuel et en s'aventurant au-delà, le vide ontologique s'avère le contraire de la pensée. La 'pataphysique se trouvant au-dessus de la métaphysique, on la considère comme le dernier voile derrière lequel se trouve ce néant primaire. Le pataphysicien, face au vide primaire, génère de la pensée, crée des problèmes qui s'actualisent en solutions imaginaires. Le pataphysicien devient alors un rempart contre l'approche du vide métaphysique en manipulant la virtualité des objets qu'on accorde à leurs linéaments.

---

3. Tiré du *Soutra du dévoilement du sens profond*, Paris, Fayard, 2005, p. 67 (cité par Frédéric Nef, *La Force du vide*, Paris, Éditions du Seuil, 2011, p. 83).

MICHEL SAINT-GERMAIN

Les absents ont tout Zumthor

On prend généralement *La Porte à côté* pour un simple recueil de nouvelles. Or, le dernier livre anthume de Paul Zumthor est aussi un trésor de vers cachés. Au milieu de cette prose riche se cache un nombre étonnant d'alexandrins. En lisant à voix basse, j'en ai repéré cent cinquante — parfois deux dans la même phrase. Normal : pour Zumthor, l'écriture est fille de la parole, et la sienne est chantante, rythmée, ronde en bouche. Une fois ces vers réunis, j'ai rassemblé ce puzzle en quatrains, comme un message que l'on décrypte, quitte à rassembler, parfois, de simples assonances. Je revoyais Paul sur son lit d'hôpital, émergeant d'un rêve.

Ses yeux sont grands ouverts, mais semblent ne rien voir.
Quelqu'un jouait de l'accordéon dans un bar.
Grandeur, misère, tout vient, tout va, qui est quoi ?
Il n'avait pas d'yeux encore, ni de voix.

Des enfants au gros ventre, des chiens décharnés
S'agglomeraient à l'ombre de l'ample manguier.
Les visages tendus, les regards allumés :
Nous sommes à la veille du Jugement dernier.

Paradis paradant sous nos yeux fatigués,
Qui parle de Wotan et des héros passés,
Où le nom des lieux est celui de nos morts.
Il est vraiment très mal ; combien de temps encore ?

Invariablement, les journées s'achevaient
Après la fin des cours, au café de la Paix.
Le verre fut rempli et aussitôt vidé :
Le Docteur l'avalait à petites gorgées.

La rue n'avait pas deux cents mètres de long.
Dans l'arrière-salle, on jouait au ping-pong
Dans la lumière d'une barre de néon,
Masque propre à cacher toutes les émotions.

Quelques tables et chaises, des ballots entassés,
Une demi-douzaine de toits allongés.
En silence, ils traversent la chambre voisine,
Un regard circulaire embrassa la cuisine.

Voici qu'un souffle frais s'immisce dans la salle.
Je n'avais plus envie de lire ce journal.
Le temps de lâcher la marchandise et je file,
Les regarde de loin sans les voir, immobile.

À neuf heures du soir, les rues étaient désertes.
Le torse tatoué sous la chemise ouverte,
Celui qui ouvre la marche bute, s'ébroue
On embarque demain à minuit. Tu sais où.

Les clichés défilaient. On arriva au bout.
La chaleur était bien celle d'une mi-août.
Des gens allaient, dans les deux sens, allégrement
Ou sous le feu du ciel, impitoyablement.

Mais la matrice de ce mal, c'est le cerveau...
Des nuées translucides le voilent, très haut.
Incongru à cette heure et en cette saison,
Une forme traverse mon champ de vision

Les cavaliers casqués de cuir sautent à terre,
Une dernière étincelle embrase la mer.
Sur le chemin une grille d'ombres légères,
L'inconnue R disparaît souvent dans les arrières.

Quelque chose s'est opéré en elle, par elle.
La main, en abat-jour, interroge le ciel.
Pourtant le bonheur en elle n'est qu'endormi.
Le jour dehors doit approcher de son midi.

Elle y passe la main. Elle a de longues mains.
«Il faut qu'il vive!» répète le médecin.
À créer l'impression d'une force imployable,
Le chauffeur s'égara dans des rues improbables.

Fier et humble à la fois, solitaire et blessé,
Toutes les demi-heures, le chauffeur s'arrêtait.
Tout est fini, le corps et l'âme. Tout s'est vidé.
Un bruit — où donc? — l'a réveillé. Il somnolait.



TANKA G. TREMBLAY

Duchamp du vide :

De quelques hommages à Marcel, pataphysicien

De toutes les idées excentriques qui existent en littérature depuis que le livre est livre, celle du livre vide est sans contredit l'une des plus fascinantes. D'abord, à cause de l'absence de valeur ou de sens qu'elle présuppose. Du livre immaculé, sans aucun mot ni caractère ni quelque autre signe que ce soit, au livre carrément troué, le livre *vide* constitue une sorte de curiosité artistique et littéraire qui n'a d'égal, en apparence, que sa *vacuité*. Conçue comme une sorte de *khôra*, pour reprendre le terme de Platon dans le *Timée* (52a8-b1), c'est-à-dire comme un espace *ouvert* où se trouvent confinés tous les possibles, elle remet en question l'idée même de littérature. Résultat : l'œuvre n'est plus donnée tout simplement à lire, mais bien concrètement à imaginer. Ensuite, à cause de la *coopération* qu'une telle idée exige de la part de tous les lecteurs. Elle est en effet poussée à un degré rarement exploité en littérature, qui va au-delà de ce qu'envisagent Umberto Eco (*Opera aperta* [*L'œuvre ouverte*], 1962), Hans Robert Jauss (*Literaturgeschichte als Provokation* [*Littérature comme provocation*], 1967) et Wolfgang Iser (*Der Akt des Lesens* [*L'Acte de lecture*], 1976). Par le biais de quelques hommages à Marcel Duchamp réalisés au fil du XX^{e} siècle, c'est cette curiosité qui consiste, par litote, à faire entendre beaucoup, que je veux examiner ici.

John Cage. La seule évocation de ce nom suffit à faire entendre beaucoup à qui évoque la question du silence et du vide apparent. Qui dit Cage dit bien entendu sa pièce emblématique composée en 1952, *4′ 33″*. Il convient de citer la version publiée de 1960 (Peters N° 6777). Étant dépourvue de portée, elle rend compte du concept poussé à son paroxysme. La partition se résume à cette indication, qui laisse présager une pièce silencieuse en trois mouvements :

I

TACET

II

TACET

III

TACET

Le terme « tacet » [« il se tait », en latin] sert à indiquer en musique le silence d'un instrument ou d'une voix pour une partie donnée d'un morceau. Une note en bas de page complète le tout :

> Le titre de cette œuvre indique la durée totale de son exécution en minutes et en secondes. Le *29* août 1952, à Woodstock, dans l'État de New York, les trois parties de *4′ 33″* ont duré respectivement 33″, 2′ 40″ et 1′ 20″. Elle fut exécutée par David Tudor, pianiste, qui signalait le début des parties en fermant le couvercle du clavier, et leur fin en l'ouvrant. Cependant, l'œuvre peut être exécutée autant par un instrumentiste que par une combinaison d'instrumentistes et sur une durée indéfinie.

L'ambition de Cage, présentée en 1948 dans le cadre d'une conférence à Vassar College (le texte, intitulé « A Composer's Confessions », ne sera publié qu'en 1991 dans *MusikTexte*), est la suivante :

> composer une pièce constituée d'un silence ininterrompu et la vendre à Muzak Co. [fournisseur de *musique d'ambiance*]. Elle durera

> 4 minutes, longueur habituelle de la musique dite « d'ascenseur » et son titre sera *Silent Prayer*. Elle s'ouvrira avec une simple idée que je m'efforcerai de rendre aussi séduisante que la couleur et la forme et la fragrance d'une fleur. La fin s'en approchera imperceptiblement.

Parmi les influences de Cage : Marcel Duchamp, dont le mythe du silence est passé à l'histoire (notamment avec Joseph Beuys : *Das Schweigen von Marcel Duchamp wird überbewertet* [*Le silence de Marcel Duchamp est surestimé*], 1964). Cage lui rendra d'ailleurs *silencieusement* hommage en 1969 avec la création de *Not Wanting to Say Anything about Marcel* [*Pour ne rien dire sur Marcel*]. Écho de l'« Hommage à Marcel Duchamp » en trois pages vides (sans compter la page de titre minimaliste dudit hommage) rendu par le Collège de 'Pataphysique dans un numéro de sa revue (*Subsidia Pataphysica*, n° 6) l'année précédente, soit le 10 sable 96 E.P.? Peut-être. Mais qu'à cela ne tienne, l'œuvre de Cage s'inscrit dans l'air du temps. En effet, parlant d'« R » (!), il convient de souligner que l'hommage du Collège en question n'est pas fortuit non plus. Il est lui-même l'écho d'une autre œuvre bien singulière : *The Wonderful Book. Reflections on RROSE SÉLAVY by Pierre de Massot*. Il s'agit d'un petit livre vide (enfin, presque vide) en hommage à Duchamp. Publié en 1924 par Pierre de Massot (un proche de ce dernier), il est proposé, par le biais d'une *réflexion* sur (de) Rrose Sélavy (sur Duchamp), à l'admiration du dilettante. La plaquette comporte douze pages vierges avec, pour en-tête, dans l'ordre, les douze mois de l'année. Il laisse croire ainsi à un agenda dont les pages (les souvenirs) auraient pu être effacées par le temps (l'oubli). S'agissant autrement d'un acte (dada?) en puissance, le silence, cher à Duchamp, aura eu raison de l'incapacité de se rappeler. Incapacité de dire? Non. Impossibilité de, plutôt, à en croire l'exorde du texte, *INTRODUCTION BY « A WOMAN OF NO IMPORTANCE »*. Au risque, sinon, d'errer et de se perdre en conjectures :

> Parmi toutes nos journées, il y en a toujours une qui influence toutes les autres. Ce fut le cas, je pense, d'un certain jour de juin. Passy arborait une plaque chauffante en tricolore, et un bouquet de lumières à son corsage.
>
> Loin de nier son influence, s'en vantant au contraire, P. de M. décida dès ce jour d'écrire un merveilleux livre sur MARCEL DUCHAMP. Mais à chaque tentative, il était accablé par la difficulté d'une telle tâche. D'ailleurs, je devrais expliquer que M a toujours déclaré qu'il considère Duchamp comme le plus grand génie qu'il connaisse.
>
> Parler de la jeunesse, de l'évolution, de l'œuvre et en particulier de la vie de Marcel Duchamp sans faire de bévue ! N'y a-t-il pas de quoi hésiter ? N'importe qui hésiterait ! La chose est impossible.
>
> Nous savons que l'auteur de « Nu descendant l'escalier » vit d'échecs et d'amour. L'auteur de ce livre aime se remémorer un dimanche après-midi où il a dormi dans la chambre de Duchamp, sous le regard du Roi, de la Reine et des pions. Coup noir et blanc sur l'échiquier de la vie.
>
> Après des années d'hésitation, P. de M. m'a apporté ce livre. Je le préface sans la moindre hésitation. C'est parfaitement idiot — ou idiotement parfait ! Mais puisqu'il est de mon devoir d'être sincère, je dois admettre, au bénéfice du lecteur, que ce vilain petit garçon paresseux m'a dit l'autre soir : « Un livre agréable à lire doit toujours être illisible. »
>
> Février 1924

Tâche impossible, bref, que celle de dresser le portrait de Duchamp ? Possible, d'autant plus que Massot n'est pas le premier à tâter de cette obscure voie circonspecte pour ce faire. Gertrude Stein l'a précédé. Massot en est conscient. Il le signale d'ailleurs en exergue de son livre :

> *J'essayais de voir si je pouvais cerner la personnalité de Marcel mais je n'y arrive pas.*
>
> Gertrude Stein

La citation, tirée de « NEXT. LIFE AND LETTERS OF MARCEL DUCHAMP » (dans *Geography and Plays*, 1922), texte dans lequel Stein essaie sans succès de dresser le portrait de Duchamp, renforce d'autant les liens qui unissent Stein à Rrose Sélavy, voire à cette fameuse *femme sans importance* qui signe l'introduction.

Le concept de trou, au sens premier, aura gain de cause sur celui de vide apparent, comme c'est le cas dans le n° 17 des *Carnets trimestriels* du Collège de 'Pataphysique paru le 8 septembre 2004, soit le 1er absolu 132 E.P., au centre duquel un trou est pratiqué. Un texte bilingue français-anglais, intitulé *Respirer est un problème*, y est enchâssé. Il relate des propos que Marcel Duchamp aurait tenus en 1958. Je cite la version française :

Respirer
est un problème,
qu'on le considère
comme tel
ou non.

Il
y a certains
problèmes
physiques dont
nous sommes victimes.
Il faudrait

se
concentrer
sur eux, mais
les exprimer en
termes logiques
ne sert à rien.
Les

problèmes
de la pensée se
ramènent à des
lapalissades. En
parler n'y ajoute
rien.

Je
me suis
toujours intéressé
à l'idée d'ouvrir
un Établissement
pour paresseux.

Je
conviens que
pour autant qu'ils
reconnaissent
la primauté du
changement
dans la

vie,
je suis
influencé par
Bergson et Nietzsche.
Changement et vie
sont synonymes.
Il faut en

prendre
conscience
et l'accepter.
Le changement

est ce qui rend
la vie

intéressante.
Il n'y a pas
de progrès, le
changement est
tout ce qu'on
connaît.

Il n'y a
pas de fins ;
on construit
tautologiquement
et on n'arrive
à rien.

La tautologie comme truisme ou lapalissade. La volonté de puissance ou l'élan vital comme clef du changement. Le rien (entendu sans doute comme déjà quelque chose et non néant) comme point d'aboutissement. Les lieux évoqués par Duchamp sont à la fois si communs et énigmatiques qu'ils semblent tourner à vide, annihiler paradoxalement l'effort de la volonté qu'ils semblent présupposer. Ou alors, c'est qu'on n'arrive à rien du tout, sans autre interprétation. Mais aboutir à rien n'est déjà pas rien.


Salvatrucha
MS

YVON COZIC

Aphorismes et périls sur le VIDe

Combien d'aphorismes peut-on concocter sur le VIDe sans se perdre? demande Yvon Cozic à Line Mc Murray

Yvon Cozic, Videur, amateur de RIEN, le chanteur invisible :
Dans mon cerveau oisif, je fais tourner en boucle la balade du néant. (Paroles du silence sur musique du vide)

Yvon, Traqueur de Vide :
Toujours à l'affût du VIDe, je viens d'en capturer un. Imaginez-vous qu'il se faisait passer pour une Banalité. La vacuité du vide est une illusion.

Yvon, évidemment tortionnaire :
Après sa capture, le VIDe, habilement cuisiné, m'a avoué cet aspect de sa psyché : le VIDe est avide de solitude.

Yvon, observateur du VIDe :
Lorsque nous disons de quelqu'un qu'il a de la personnalité, nous ne faisons que souligner la présence plus apparente de son vide.

Line Mc Murray, Eva Cuité, experte en antimatière :
Je soupçonne Yvon traqueur de VIDe d'être sous l'influence d'un vertige délirant...

Yvon Cozic, Lampadophore Hégémonique de la Chaire des Virtualités spatiales :
Le VIDe est un animal de compagnie à l'appétit petit car il se nourrit de rien. L'autre jour, j'ai croisé un VIDe ; à

son regard absent, je me suis douté qu'il n'allait pas trop bien et qu'il manquait quelque chose à sa vie. VIDe, VIDe, quand tu nous tiens, c'est la chute. Tout ce qu'on peut dire sur le VIDe est sans fin.

Line Mc Murray :

J'aimerais bien rencontrer cet animal de compagnie qui pourrait s'ajouter à ceux que j'ai déjà et faire surabonder ce VIDe sinon le faire bondir sur de petits riens qui font le piquant de la vie. VIDe. Cet avis est vide d'intention.

Yvon Cozic, Lampadophore... :

Dans ce monde matérialiste où nous vivons et vidons nos goussets, y a-t-il place au VIDe? Cette question vient de me sortir de ma sieste quotidienne.

Yvon Cozic :

Faire le VIDe = Rien ne se crée, tout se perd.

Lorsque deux VIDes entrent en collision, nous entendons un silence. (Tiens là je me répète)

Yvon :

Le VIDe est un liant garantissant notre intégrité puisqu'entre chaque atome de notre corps réside le VIDe. Sans le VIDe, serait-ce le néant?

Line Mc Murray :

Le néant précède le VIDe puisqu'il est né antérieurement.

Yvon :

Entreprise gigantesque s'il en est une, cosmique j'oserais dire. FAIRE LE VIDe cependant reste l'aventure ultime comme celle du vaisseau spatial ENTREPRISE explorant les confins de l'univers. Une pensée avide ne doit pas tourner à VIDe. SE FAIRE LE VIDe, vulgairement parlant.

Yvon Cozic :

Cet envoi compte pour mercredi, jeudi, vendredi et aujourd'hui.

Notre Existence balisée par des passages à vide est cet instant entre deux Vides. Notre naissance et notre mort.

Yvon :

Dans le VIDe, les mots en apesanteur exécutent une lente valse absurde.

Yvon Cozic :

Interlude entre deux *vacuum symphonia.*

Yvon Cozic :

Derrière cet écran de néant que cache le VIDe?

Yvon Cozic, Lampadophore... :

Combien d'aphorismes peut-on concocter sur le VIDe sans s'y perdre?

Line Mc Murray :

Le VIDe est affaire de vitesse; le néant, de naissance. À moins d'aller au fond des choses, le VIDe guette.

Yvon Cozic, Lampadophore... :

Sachant aujourd'hui que nous sommes constitués en majorité de VIDe, comment expliquer la lourdeur certaine qui affecte certains d'entre nous?

Yvon, videur de profession :

Le NÉANT est l'effet-mère de tous les VIDes.
Un VIDe encadré = un VC (vide capturé).
Voir le VIDe en Vert.

Yvon âme sans cible :

Entendre un VIDe qui se plaint provoque en vous une sensation de grande tristesse.

Yvon auditeur assidu du VIDe :

Le silence est le jumeau du VIDe.

Yvon perdu dans l'espace :

L'espace béant laissé par la disparition d'un VIDe crée un Vacuum + grand que ce dernier.

Line Mc Murray :

Le remplir est d'autant plus pataphysique. Car RIEN n'est jamais définitif!



LINDA KLIEGER STILLMAN

Monsieur Ubu et Le Gentleman

Jarry et Miró

Ubu Roi et *Le Gentleman* s'entre-écrivent, s'entre-dessinent et forment une sorte de « *ur*-œuvre » des deux.

La peinture qui a pour titre *Le Gentleman* et, en contrepoint, les treize lithographies qui illustrent l'édition Tériade d'*Ubu Roi* démontrent la pénétrante compréhension que Miró avait du système ubuesque et pataphysique de Jarry. Il s'agit d'une communication virtuelle et supplémentaire que sous-tendent la polysémie, la polychromie et la polyphonie. En effet, Miró compare la composition de son imagerie à l'énonciation de certaines syllabes ou même des sons de certaines lettres. Comme chacun sait, la morphophonologie, chez Jarry, donne sang et souffle aux armes militaires, aux emblèmes héraldiques et ainsi de suite. Encore que les sons « p », « a », « t » sont les plus fondamentaux et universels qui soient, d'où la 'P-a-t-a-physique comme nombril de toute énonciation.

Jarry n'a jamais cessé de penser tableau, dessin, lithographie, gravure, costume, toile de fond ; les images deviennent les prolongements d'un texte organique. Selon Yves Peyré, Miró « n'a cessé de penser livre, le réel transfiguré, les mots sertis de clarté, les couleurs jetées cosmogoniquement sur la page comme des larmes de lumière[1] ». Ce qu'écrit Yves Peyré à

1. Yves Peyré, *Peinture et Poésie : le dialogue par le livre*, Paris, Gallimard, 2001.



propos de l'esthétique de Miró conduit tout de suite aux réflexions sur les textes de Jarry, et d'abord sur *Le Surmâle, roman moderne*, ce livre tant admiré par Miró, qui se termine par ces mots : « Elle a fait substituer, par un joaillier habile, à la grosse perle d'une bague qu'elle porte fidèlement, une des larmes solides du surmâle[2]. » C'est-à-dire qu'Ellen fait sertir une larme de son partenaire le Surmâle, tout comme, d'après Peyré, Miró sertit les mots de clarté et peint avec des larmes de lumière.

Quand Peyré décrit les peintures de Miró en termes de « couleurs jetées cosmogoniquement sur la page », on ne peut pas ne pas penser immédiatement à la « Machine à Peindre » que Jarry décrit dans *Gestes et opinions du docteur Faustroll, pataphysicien* au chapitre « Clinamen » : « Après qu'il n'y eut plus personne au monde, la Machine à Peindre, animée à l'intérieur d'un système de ressorts sans masse, tournait en azimut dans le hall de fer du Palais des Machines [...] et, comme une toupie, se heurtant aux piliers, elle s'inclina et déclina en directions indéfiniment variées, soufflant à son gré sur la toile des murailles la succession des couleurs fondamentales étagées selon les tubes de son ventre [...], la bête imprévue *Clinamen* éjacula aux parois de son univers[3] [...]. » C'est ce

2. Alfred Jarry, *Œuvres Complètes, Tome II*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1987, p. 271.
3. Alfred Jarry, *Œuvres Complètes, Tome I*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1972, p. 714.

même ventre qu'est la gidouille ubuesque empreinte d'une spirale logarithmique dite *spira mirabilis* : « miraculeuse » ou « merveilleuse ». Un des nombreux hommages de Miró à Jarry se trouve dans un tableau de 1927, *Musique—Seine—Michel, Bataille et moi*, où cinq spirales reflètent les mouvements de la Seine et représentent le souvenir des promenades au bord du fleuve. Miró se réapproprie consciemment l'emblème pataphysique d'Ubu. Les turbulences qu'indique la spirale sont à la fois spatiales et sémiotiques, graphiques au sens du design de l'image peinte et au sens connotatif de l'écriture peinte.

Avec *Musique—Seine...*, Miró va encore plus loin dans son emploi de la spirale, car chacune semble flotter au bout d'un fil détaché. C'est le portrait non seulement d'Ubu mais de Sengle, dans *Les Jours et les nuits, roman d'un déserteur* :

> Son corps marchait sous les arbres, matériel et bien articulé ; et il ne savait quoi de fluide volait au-dessus, comme si un nuage eut été de glace, et ce devait être l'astral ; et une chose plus ténue se déplaçait plus vers le ciel à trois cents mètres, l'âme peut-être, et un fil perceptible liait les deux cerfs-volants. « Mon frère, dit-il à Valens, ne me touche pas, car le fil s'interrompra aux arbres, comme lorsqu'on court avec le cerf-volant sous les poteaux du télégraphe ; et il me semble que si cela arrivait, je mourrais. » Et il avait lu dans un livre chinois cette ethnologie d'un peuple étranger à la Chine, dont les têtes peuvent voler vers les arbres pour saisir des proies, reliées par le déroulement d'un peloton rouge, et reviennent ensuite s'adapter à leur collier sanglant. Mais il ne faut pas qu'un certain vent souffle, car, le cordon rompu, la tête volerait outre-mer[4].

Sengle hallucine et mélange le passé à l'avenir : « le devenir d'une mémoire », comme Jarry écrit ailleurs. La spirale *mirabilis* permet le retour répétitif non pas du Même mais de l'Autre, de la différence, de la déviation chaotique et merveilleuse. Chez Miró comme chez Jarry, la *Gidouillisation* est existentielle et universelle.

---

4. *Ibid.*, p. 749-750.

Ce phénomène, qui caractérise les univers des deux créateurs, se réalise dans une peinture de 1937, *Étoiles, nichons, escargot*, où la spirale s'intègre au mot « Étoile ». La lettre initiale est littéralement coextensive à la spirale qui la trace. Celle-ci devient initiatrice des constellations. Forcément, la *spira mirabilis* a évolué dans la nature et apparaît dans certaines formes croissantes, par exemple les galaxies. La complexité du jeu entre texte et image se dédouble dans celui des concepts liés à la spirale et aux étoiles, à l'astral.

À propos des projets littéraires de Miró, par exemple ses *Fusées* (1959), qui accompagnent des poèmes de René Char, ou bien ses *Fissures* (1969), qui fournissent une forme imagée à ceux de Michel Leiris, on peut dire que l'esthétique de Miró manipule l'incorporation littérale et conceptuelle des textes dans l'œuvre plastique. Cette manipulation se sert souvent de l'alchimie du corps comme creuset pour la transformation du charnel en sémiotique. Elle concrétise une quête de la beauté dans l'absolu et de la complexité dans le dépouillement. Miró privilégie l'emploi du hasard et de l'accidentel, de l'association libre des images rêvées pour peindre des toiles schématiques, déconstruisant des éléments de composition visuels et verbaux, ce qui donne comme résultat une syntaxe picturale « constellatoire » et disloquée. Il adapte des techniques poétiques à l'expression picturale pour traduire l'esprit et la structure de la poésie en termes explicitement plastiques. Il répond surtout aux textes des poètes dont la manière d'expression et de composition est « pure », selon lui, tels Rimbaud, Jarry et William Blake.

Après son *Ubu Roi* illustré en 1966 et son *Ubu aux Baléares* de 1971, cette esthétique du « complexe resserré et synthétisé » se perfectionnera en 1975 dans *L'Enfance d'Ubu*. Cependant, c'est en 1924 que la poésie fait irruption dans ses tableaux, quand Miró y introduit des mots et des lettres. Plus tard, dans les années 1970, Miró révèle ses cahiers cachés depuis

les années 1920, commencés en fait en 1923 (c'est en 1976 que Gaëtan Picon les publiera), peu de temps avant de peindre *Le Gentleman*. Miró a surtout compilé un trésor de dessins pour créer par la suite ses peintures. Toutefois, il y a également élaboré ses théories esthétiques.

Ce portrait de 1924 — *Le Gentleman* — est un mode d'emploi qui permet d'analyser le plagiat par anticipation. Miró transfigure le dessin intitulé « Autre portrait de Monsieur Ubu », lequel fait allusion au « Véritable portrait de Monsieur Ubu », tous les deux de la main de Jarry. Le « *Yes* » écrit dans le tableau ne se limite pas au sens. Le mot fonctionne différemment : il oriente le tableau vers des significations plus profondes, nous menant devant « L'Autre portrait de Monsieur Ubu » et le texte intégral d'Alfred Jarry. Ce mot fait partie du transfert symbolique mis en abyme et donne à voir les « réflections » entre les miroirs que sont Jarry et Miró, entre *Monsieur Ubu* et *Le Gentleman*, entre Ubu et ses multiples formulations, « véritable » ou « autre », à la fois texte et image chez Jarry, et enfin entre le Ubu imaginé par Jarry et l'univers d'Ubu chez Miró. « *Yes* » est une affirmation et une confirmation, une acceptation et une constatation, un mot devenu élément pictural énoncé et indiqué, articulé et représenté, reproduit et imité. Signe et figuration, ce mot écrit relève d'un mimétisme qui n'en est pas un, car dynamisé par un flux constant. Entre le texte et le graphisme de l'image, le jeu n'est plus mimétique mais transformationnel et évocateur. L'écriture peinte du mot « *Yes* » se réverbère en une mise en abyme de l'anglais et du français.

L'anglais résonne souvent dans l'écriture de Jarry. Dans *Faustroll* et dans *Le Surmâle*, on remarque la présence de scientifiques britanniques contemporains. *Ubu Roi* privilégie la langue de Shakespeare. On lit « hoscha la poire » dans la dédicace au symboliste innovateur Marcel Schwob (dont les récits saisissent les aspects macabres, sadiques et effrayants des êtres humains et de la vie). « Hoscha la poire » signifie l'auteur


RIVAS
989



anglais Shakes/peare, et en même temps signale la forme de poire du Roi Ubu. Ce littéralisme amalgamé à un jeu de mots s'annonce donc avant même l'articulation du mot « Merdre ! ». Ces glissements entre absence et présence vont de pair avec l'absence de ce mot dans *Ubu Enchaîné*. La ruine détruite laisse place à la construction et signale ainsi le décervelage.

Le « *Yes* » anglais tracé dans la peinture signifie également, par son absence, justement, le français, soit la langue de l'auteur. D'où aussi le titre bilingue du tableau de Miró : *Le Gentleman*. Le « *Yes* » évoque son contraire, le « non », opposition fondamentale qui copie le plus et le moins, notion si importante chez Jarry, et l'identité des contraires, principe de base de la 'Pataphysique, formalisé par le bâton-à-physique. Le « *Yes* » est donc une transcription de la symbolique ubuesque et pataphysique. Il s'agit de la réinscription du ludique temporel et spatial, une abstraction langagière peinte (à la « hache ») dans une éthernité verte, couleur de la chandelle du pataphysicien. Il s'agit d'un processus de métamorphose et, à la rigueur, de métempsychose : Jarry, créateur et créature d'Ubu, renaît autrement.

Le « *Yes* » fait écho au « *Please* » dans « un cure-dent, *please* », derniers mots, devenus légendaires, de Jarry à l'article de la mort. Dans *L'Enfance d'Ubu*, Miró a balayé, pour ainsi dire, tout le texte de Jarry. Restent des bribes de phrases, dont « toute la famille massacrée » et « cul », mais aussi, on s'y attendait, « un cure-dent, *please* ». Un demi-siècle plus tôt, le mot anglais du tableau de 1924 évoque le talisman qu'est ce cure-dent transitionnel. D'autres références entrent dans le réseau lexical du *Gentleman* : est-ce que Jarry joua avec les mots jusqu'à la fin ? Car « cure-dent » veut dire « dragonne » dans l'argot militaire.

Le « *Yes* » trace une poésie graphique en tant qu'élément pictural généré par la peinture. Miró peint *Le Gentleman* presque au moment où il écrit une lettre à Michel Leiris, en août 1924, dans laquelle il compare sa démarche à l'auto-

matisme de ses amis écrivains : « Vous tous, mes amis, m'avez beaucoup aidé et facilité la compréhension de maintes choses. Je pense à notre causerie, où vous me dites que vous partiez d'un mot quelconque pour voir ce qu'il donne. » Cette démarche rappelle un discours du Père Ubu : « Ainsi que le coquelicot et le pissenlit à la fleur de leur âge sont fauchés par l'impitoyable faux de l'impitoyable faucheur qui fauche impitoyablement leur pitoyable binette, — ainsi le petit Rensky a fait le coquelicot, il s'est fort bien battu cependant, mais aussi il y avait trop de Russes[5]. »

Une autre inscription peinte dans *Le Gentleman* numérique plutôt qu'alphabétique, est l'image du *XII*. Ce numéro symbolise d'une part un livre pair faustrollien, celui de Gustave Kahn, critique d'art fin de siècle, qui a établi le discours symboliste à propos de la peinture : *Le Conte de l'or et du silence* (de 1898), dont le sujet, le Graal, et la complexité textuelle nous poussent à déchiffrer en ce sens les graphismes picturaux de Miró. D'autre part, ce chiffre *XII* symbolise une montre ou un cadran solaire qui marque midi ou minuit. D'ailleurs, la forme d'Ubu dans *Le Gentleman* de 1924 préfigure celle d'un cadran dans *La Sieste* de l'année suivante, où le numéro douze apparaît à nouveau mais cette fois en chiffres arabes plutôt que romains. La perception du temps n'est pas fixe. Le commentaire écrit par Jarry dans le chapitre « Éléments de Pataphysique » de *Faustroll* est pertinent pour l'univers artistique de Miró : « Pourquoi chacun affirme-t-il que la forme d'une montre est ronde, ce qui est manifestement faux, puisqu'on lui voit de profil une figure rectangulaire étroite, elliptique de trois quarts, et pourquoi diable n'a-t-on noté sa forme qu'au moment où l'on regarde l'heure ? » C'est une question de perspective, à la fois existentielle et narrative. Cette expression graphique de midi/minuit, de l'heure et de la durée incertaines, des jours et

5. *Ibid.*, p. 386.

des nuits interchangeables, prend la forme chez Jarry d'une Machine-à-Explorer-le-Temps dont il développera la théorie, la description, le mode de fonctionnement, le milieu où elle fonctionne et le temps vu du point de vue de la machine elle-même, où il explique l'existence de ce qu'il nomme le « *Présent imaginaire* ». Jarry précise en effet que « Le temps se présente à l'Explorateur sur sa Machine comme une courbe[6] », courbe qui se traduit dans *Le Gentleman* par une ligne en pointillée, légèrement recourbée, qui relie le « Yes » au chiffre romain XII.

Le glissement polysémique des surfaces aux symboles et aux mots, tel que mis en jeu par Achras dans *Ubu Cocu*, où il gifle un polyèdre sur chacune de ses faces, ou tel qu'il est souligné par Jarry dans sa dédicace d'*Ubu Roi*, permet que les aiguilles absentes de la montre prennent le relais de l'anglais et des « mains » absentes et, ce faisant, conjurent celles de l'écrivain et du peintre. Tous les deux ont connu les hallucinations provoquées par la malnutrition, l'alcool ou la drogue. Pour Miró autant que pour Jarry, la quête de l'abstraction, du mystère et de l'absolu fut accompagnée par un vertige, par la « *Perpetual-Motion-Food* » du *Surmâle*, par le trou au centre de la spirale qui tourbillonne. Par ailleurs, l'œil de la figure ubuesque dans « Le Gentleman » est un trou, au centre de cercles probablement tracés avec une boussole. Jarry favorise des « nyctalopes pupilles ». L'œil chez Jarry et Miró se lie toujours à la cosmogonie, à la cosmologie et à l'astronomie. Son modèle terrestre serait le Panthéon, à Rome, dont le trou au plafond s'ouvre au firmament. Ce trou s'appelle *oculus*, signifiant « œil » ou « vue ». L'œil s'identifie justement au trou polaire. Il est homologue au cercle tracé dans le ciel par le pôle de la Terre tremblant sur son axe. Ce pôle se projette dans le ciel et il est souvent illustré sur la carte des étoiles. Le cercle qu'il dessine contient notamment la plupart des étoiles de la

6. *Ibid.*, p. 735 et 743.

constellation Draco, où se relient les points qui donnent forme au dragon. Le dragon et la dragonne : symboles doublement significatifs dans l'œuvre d'Alfred Jarry.

La pertinence des yeux, des trous, des étoiles et des dragons se trouve dans *Le Gentleman*, collaboration qui ne donne pas proprement un livre d'artiste, comme c'est le cas de l'édition Tériade d'*Ubu Roi* illustrée par Miró ou des œuvres de Jarry lui-même, qui a frayé le chemin au livre d'artiste, notamment par ses recherches typographiques dans *Les Minutes de sable mémorial* (de 1894) et *César-Antechrist* (de 1895). Avec *Le Gentleman* Miró façonne plutôt ce que j'appellerais « une peinture d'écrivain ». Cette peinture étonnante réalise la métaphore de sa propre genèse : l'écrivain qui peint et le peintre qui écrit. Par un geste quasiment mirobolant, Miró enlève le chapeau melon du portrait de Monsieur Ubu dessiné par Jarry et peint à la place une plume sur la tête d'Ubu. Ce faisant, Miró crée le portrait d'un Ubu qui est lui-même un porte-plume. L'artiste se déplace pour entrer symboliquement et allégoriquement dans le tableau. Ubu, éternel, prend le relais, prend le pouvoir et prend la place des « mains » absentes. On peut dire qu'en créant un Ubu qui incarne l'instrument permettant le passage des concepts au papier et à la toile, Miró s'identifie à Ubu, à Jarry et au processus même d'écrire et de peindre. La plume, à la fois stylo et pinceau, couronne le Roi Ubu qui prend la plume.

« *Yes* », écrit l'image de ce personnage cosmogonique.

« *Yes* », écrit ce tableau, il est l'heure et il est temps.

« *Yes* », écrit cette peinture qui fait référence à d'autres textes.

En accordant à son Ubu porte-plume l'allure d'un coq gaulois avec son plumage rouge, le Catalan Miró y insère un sens de l'humour et un « *Yes* » à la nation française.

Notices biographiques

Donald Alarie est né à Montréal et habite la région de Lanaudière depuis 1973. Il est l'auteur de nombreux ouvrages : des romans, des nouvelles, de la poésie, un essai. Ses plus récents titres : *Comme on joue du piano* (Éditions Trois-Pistoles), *J'admets que cela est éphémère* (Écrits des Forges), *J'attends ton appel* (XYZ éditeur) et *En souvenir d'eux* (Éditions Le Murmure).

Guillaume Asselin est écrivain et chercheur. Il fera bientôt paraître un essai consacré aux *Métamorphoses de l'au-delà*. Dans le collectif *Puissances du verbe* (VLB éditeur, 2007), qu'il a codirigé avec Pierre Ouellet, il explorait les rapports entre écriture et chamanisme. Membre du comité de rédaction des *Cahiers littéraires Contre-jour*, il enseigne la littérature au Cégep Marie-Victorin. Il vient de faire paraître, avec Simon St-Onge, un collectif intitulé *Hommes de paille, récits de paille* (VLB éditeur, coll. « Le soi et l'autre », 2013).

Jean-François Chassay est professeur au département d'études littéraires de l'Université du Québec à Montréal depuis 1991. Il a publié plus d'une vingtaine de livres (romans, essais, anthologie, actes de colloque). Sa dernière publication s'intitule *Au cœur du sujet. L'imaginaire du gène*, aux éditions Le Quartanier (2013). Il fera paraître à l'hiver 2014 un court essai, *Le monstre au bistouri*, aux éditions Le Murmure à Dijon.

Normand de Bellefeuille est poète, romancier et éditeur. Il a publié plus d'une trentaine de livres depuis son premier roman, *Monsieur Isaac*, en 1973, jusqu'à son plus récent, *Un poker à Lascaux* (Québec-Amérique, 2010), et depuis son premier livre de poésie, *Ça* suivi de *Trois*, en 1975, jusqu'à son dernier, *Chroniques de l'effroi 3 : Mon bruit* (Le Noroît, 2012).

Hugues Corriveau est poète, romancier, nouvelliste et essayiste. Il est l'auteur d'une trentaine de livres, dont *Avec quel amour parler* (La courte échelle, 2013), en poésie, et *De vieilles dames et autres histoires* (Lévesque éditeur, 2011), dans le domaine de la nouvelle. Il a reçu le prix Alain-Grandbois pour *Le livre du frère* (Le Noroît, 1998), le prix Alfred-DesRochers à deux reprises et trois fois le Grand Prix du livre de la Ville

de Sherbrooke. En 1999, il a également reçu le Prix à la création artistique du CALQ pour l'ensemble de son œuvre.

Yvon Cozic est artiste et écrivain. Son entrée à l'Académie Québécoise de 'Pataphysique l'a entraîné dans une observation curieuse, teintée d'humour, du comportement du cerveau humain. Ses constatations ont parfois trouvé des échos dans des œuvres visuelles sous la signature de COZIC, artiste bicéphale et quadrumane qui intrigue par sa lente et virtuelle virevolte à deux.

Carole David est née à Montréal en 1954. Poète et romancière, elle a publié de nombreux livres, qui lui ont valu plusieurs prix, dont le prix Nelligan pour *Terroristes d'amour* en 1986, le prix Estuaire pour *Abandons* en 1996 et le prix Alain-Grandbois de l'Académie des lettre du Québec en 2011 pour son *Manuel de poétique à l'usage des jeunes filles*, qui a aussi été finaliste au Prix du Gouverneur général. Son dernier roman, *Hollandia*, a paru aux Éditions Héliotrope.

Monique Deland est née à Montréal en 1958. Elle a reçu le Grand Prix de poésie Le Noroît en 1993 pour *Ta présence à peine*, le prix Émile-Nelligan en 1995 pour *Géants dans l'île*, le prix académique Québec-Amérique en 1998 pour *Rivages, Pour une esthétique de l'ambivalence*, le prix Alain-Grandbois de l'Académie des lettres du Québec en 2009 pour *Miniatures, balles perdues et autres désordres* ainsi que le prix Félix-Antoine-Savard du Festival international de la Poésie à Trois-Rivières en 2010 pour une suite poétique intitulée « Tu divises l'espace » *Géologie des corps surpeuplés* aux Éditions du Noroît.

Elke de Rijcke, née en 1965, est écrivain et traductrice. Elle enseigne la littérature contemporaine et l'esthétique à l'École supérieure des arts Saint-Luc et à l'École de recherche graphique à Bruxelles. Parmi ses publications récentes : *Västerås. Dark Passage. Journal d'une désémancipation* (Poésie, Le Cormier, 2012), et *L'Expérience poétique dans l'œuvre d'André du Bouchet* (La Lettre Volée, 2013). Elle fera bientôt paraître *Kees Ouwens : Du perdant & de la source lumineuse* (traduit du néerlandais, Poésie/Le Cormier) et *Quarantaine* (Tarabuste, 2014).

Jean Désy a terminé des études de médecine avant d'entreprendre un doctorat en littérature à l'Université Laval puis une maîtrise en philosophie. Depuis, il vogue entre le Sud et le Nord, entre l'écriture et l'enseignement, entre la pratique de la médecine et la littérature. Sa dernière parution est une anthologie regroupant quatre recueils de

poésie d'inspiration nordique. Intitulée *Isuma*, elle a paru aux éditions Mémoire d'encrier.

Éric Gagnon, nouvellement héliacadème de l'Académie québécoise de 'Pataphysique, termine une maîtrise en études cinématographiques à l'Université de Montréal. Tour à tour musicien (certains diraient compositeur), scénariste (certains diraient écrivain) et vidéaste, il se passionne pour tout et se perd dans dix mille métiers, mais finit toujours par se retrouver.

François Gagnon est né à Rimouski en 1985. Après avoir terminé un mémoire en histoire médiévale sur Burchard de Worms, il prépare une thèse en études littéraires sur le vide chez Saint-Denys Garneau, Jacques Brault et Jean-Marc Desgent. Il a publié un essai et des poèmes dans l'ouvrage collectif intitulé *L'emportement*, paru chez VLB éditeur en 2012, ainsi que des poèmes dans le n° 137 des *Écrits*.

Francis Gauvin erre entre les temps, les histoires, les lieux, s'affairant à les jumeler ou les entremêler, sans jamais les diviser ni les compter, car il est fasciné par leur contemporanéité, leur synchronicité, bref, par ce qui donne l'éternité du moment présent. Ce sont là les thèmes qui composent la thèse en sémiologie qu'il prévoit déposer à l'UQAM, exercice qui succède au dépôt d'un mémoire portant sur la représentation symbolique du labyrinthe dans une œuvre de Fernando Arrabal.

Nicholas Giguère est né en 1984. Il a complété une maîtrise en études françaises à l'Université de Sherbrooke et poursuit, dans la même institution, des recherches doctorales sur l'évolution des périodiques gais produits au Québec. Il a publié quelques textes dans des collectifs, dont un dans *L'opuscule à l'encre rose*, paru en 2012 à l'Arc-en-ciel littéraire.

Jean Pierre Girard est écrivain, professeur de littérature au cégep de Joliette et président du Collectif d'écrivains de Lanaudière. Auteur de plusieurs romans et nouvelles parus à L'instant même et chez Québec-Amérique, il a passé l'été 2011 en résidence d'écriture en Europe, d'abord à la Villa Hellebosch, en territoire flamand, puis au Studio du Québec à Bruxelles, et enfin à Montpellier. Il y a initié une série de *Chroniques de riens* — dans la foulée de *L'Est en West* (Québec-Amérique, 2001) —, qu'il publie depuis lors dans le journal *L'Action*, de Lanaudière, ainsi que sur son site : jeanpierregirard.com.

Emmanuel Kattan est né à Montréal et vit à New York. Il a publié trois romans aux Éditions du Boréal : *Nous seuls*, en 2008, *Les lignes de désir*, en 2012, et *Le portrait de la reine*, en 2013. Directeur de programmes au British Council à New York, il a mis sur pied en 2010 le projet *Our Shared Future* visant à améliorer la perception des relations interculturelles des deux côtés de l'Atlantique. Il a étudié la philosophie à l'Université d'Oxford, en tant que boursier Rhodes, et a rédigé une thèse de doctorat publiée en 2002 aux Presses Universitaires de France sous le titre de *Penser le devoir de mémoire*.

Linda Klieger Stillmann détentrice d'un doctorat de la School of Languages and Linguistics de Georgetown University à Washington, est professeure dans cette université et auteure de deux livres sur Alfred Jarry : *La théâtralité dans l'œuvre d'Alfred Jarry* et *Alfred Jarry*. Elle a dirigé le numéro spécial de *L'Esprit Créateur* sur « Machines in texts, texts as machines ». Ses travaux sur Jarry et Miró ont parus entre autres dans *L'Étoile-absynthe* et dans le catalogue du Musée départemental Matisse sur *Miró & Tériade, l'aventure d'Ubu*.

Jacques Jouet est né en 1947 dans la banlieue de Paris. Il se veut écrivain tout terrain : poésie, nouvelle, roman, théâtre, essai. Ça ne lui fait pas peur qu'un poème puisse être imprimé sur un tee-shirt. Il n'aime pas la pureté : la littérature n'est pas pure ; la langue n'est pas pure ; même les origines ne sont pas pures. Depuis 1983, il est membre de l'Oulipo. Ses publications récentes : *L'Histoire*, poèmes (P.O.L., 2010) et *Un dernier mensonge*, roman (P.O.L., 2013).

André Lamarre est écrivain et critique d'art depuis plus de trente ans. Il a publié dans de nombreuses revues comme *Parachute* et *Spirale* et préfacé plusieurs catalogues d'artistes et quelques anthologies de poésie. Il est entre autres l'auteur de l'essai *Avec John Heward. Entrer dans le trait* (Nota bene, 2010).

Frédéric Marcotte est né à Montréal en 1975. Il a publié en 2010 *Évangile*, un recueil de prose poétique qui lui a valu d'être finaliste pour le prix Nelligan. En 2011 a paru *Théorie de la crise* puis en 2012 *Notre-Dame-du-Vertige* chez le même éditeur., Les Herbes Rouges.

Line Mc Murray a passé son enfance et sa jeunesse dans la forêt. Elle a publié notamment des récits forestiers : *Nous, les enfants*, *Sacacomie*, *La beauté des petites bêtes que personne n'aime*. Elle prépare un essai sur l'écopsychologie avec la complicité du philosophe Jacques Dufresne et son

Encyclopédie de l'Agora. Détentrice d'une maîtrise et d'un doctorat sur Alfred Jarry, elle a écrit un essai : *Quatre leçons et deux devoirs de pataphysique. Créativité et culture de la paix*. Elle a organisé en 1989 le grand événement sur la Pataphysique à Montréal (Galerie de l'UQAM, cinémathèque, Théâtre Ubu, etc.) à l'origine de la fondation de l'AQP, qu'elle dirige depuis.

Albert G. Paquette (1943-1973) a publié un seul livre : *Quand les québécoisiers en fleurs...*, paru aux Éditions du Jour en 1973, quelques mois avant sa mort. On lui connaît au moins deux autres textes, restés inédits : *L'antimouche*, pièce de théâtre écrite pour Jacques Crête et Monique Duplantie, qui l'ont créée en 1971 au Théâtre de l'Eskabel, puis *Têtards pouddigne*, poème dramatique lu en 1972, toujours à l'Eskabel, à l'occasion de l'événement *Magie cérémonielle*, où furent également présentés des textes de Claude Gauvreau, Yves Préfontaine, Pierre Morency, Raoul Duguay, Louis Geoffroy et Gaëtan Dostie.

Yannick Resch est écrivain et chercheure. Elle a longtemps été professeure à l'Université d'Aix-en-Provence, où elle a entre autres enseigné la littérature québécoise, dont elle est devenue une spécialiste de réputation internationale. Elle a notamment publié plusieurs essais sur Gaston Miron, mais aussi sur Colette et sur la littérature des femmes.

Michel Saint-Germain, désigné Correspondant apparent du Collège de 'Pataphysique en l'an 101, deviendra visible à la fondation de l'AQP, quinze ans plus tard. Cet héliacadème à saveur de menthe est porté à s'étonner de l'étrangeté de l'existence, y compris de son propre étonnement. Son expérience en écriture et en traduction lui permet de s'ébahir sans trop se laisser distraire par des futilités. Il a un faible pour les chats et la cosmologie. Toutefois, dans son livre *L'avenir n'est plus ce qu'il était*, il n'est pas question de chats.

Éric Sarner est poète et écrivain. Né à Alger, il partage son temps depuis 2007 entre Berlin, Montevideo et Paris. Il a récemment reçu le prix Max-Jacob pour *Cœur chronique*, paru au Castor Astral en 2013 (avec une préface de Michel Deguy). On lui doit une vingtaine d'autres livres, comme *Ballade de Frankie* (2011) et *Petit carnet de silence* (1996) en poésie ou *Voyage en Algérie(s)* (2012) et *Beyrouth, Beyrouth à vif* (1985) en prose. Il est également traducteur de l'anglais et de l'espagnol.

Gleason Théberge est né en 1947 au bord de l'estuaire du Saint-Laurent et vit depuis 1970 à Labelle, dans les Laurentides, d'où il a diffusé une

série de textes pataphysiques aux Éditions de l'Apatapathèque. Il publie dessins, poèmes, nouvelles et chroniques dans diverses publications sans prestige, pirates ou régionales.

Tanka G. Tremblay est docteur en langue et littérature française de l'Université McGill et Lampadophore au sein de l'Académie québécoise de 'Pataphysique. Les pratiques dites marginales de l'art et de la littérature l'intéressent au plus haut point.

Corinne Wasmuht, née en 1964, est peintre et professeure à l'Académie des Beaux-Arts de Karlsruhe. Elle vit et travaille à Berlin. Elle a exposé récemment à la Gallery Friedrich Petzel (New York, 2012) et à l'occasion de l'exposition *Corinne Wasmuht : Versammlung der Zeichen I* (KW Institut for Contemporary Art, Berlin, 2011). Elle a participé à *Precarious Worlds : Contemporary Art from Germany* (St-Louis, 2011) et *Vermessung der Welt* (Kunsthaus Graz, 2011). Parmi les catalogues et publications récentes sur son travail : *Vitamin P2, New Perspectives in Painting*, (Phaidon Press Limited, London, 2011) et *Supracity : Corinne Wasmuht* (Walter Koenig, Cologne, 2009).

PORTFOLIO : OSVALDO RAMIREZ CASTILLO ET MARIZA ROSALES ARGONZA

Osvaldo Ramirez Castillo est né au Salvador en 1978. Il a immigré au Canada en 1989 en raison des douze ans de guerre civile qu'a connus son pays natal. Il a suivi des cours au Ontario College of Art and Design de Toronto, de 1998 à 2001, puis a obtenu un MFA de l'Université Concordia à Montréal, où il a étudié de 2004 à 2007. Il vit depuis peu à Vancouver. Son œuvre explore la mémoire collective, l'identité culturelle et les traumatismes historiques à travers l'allégorie, souvent grinçante, où le corps devient le symbole et le lieu des traumas les plus violents. Il s'agit d'un travail profondément engagé dans lequel l'iconographie personnelle comporte une dimension narrative où s'expriment les mythologies les plus violentes de notre temps. Parmi ses plus récentes expositions, mentionnons *My Tyrant, My Protest, My Myth*, à la Galerie Yves Laroche de Montréal (décembre 2013), *Where Water Comes Together with Other Water*, projet de résidence à la Kala Art Institute (juillet 2013), *Another Look*, à la Southern Alberta Art Gallery (mai 2012), *Personnal Mythologies*, à l'événement Montréal Arts Interculturels (janvier 2012), *Mad Soldiers* à la Southern Alberta Art Gallery (janvier 2011) et *War and Peace*, au Kentler International Drawing Space (juin 2010).

Mariza Rosales Argonza est née au Mexique et vit à Montréal, où elle a immigré il y a quelques années. Artiste visuelle diplômée de l'Université autonome du Mexique (UNAM), elle détient une maîtrise en histoire de l'art et un doctorat en art moderne et contemporain du Centro de Cultura Casa Lamm à Mexico. Stagiaire postdoctorale à l'UQAM, elle a travaillé sur les artistes d'origine latino-américaine installés au Québec. En tant qu'artiste elle a participé à plusieurs expositions au Mexique, au Canada, à Cuba, en France, en Espagne et en Italie. Mentionnons entre autres *Routes alternatives : interstices*, à l'Espacio México de Montréal, en 2012, *Territoires autonomes : l'indépendance d'une culture*, à la Maison de la Culture Parc-Extension de Montréal, en 2010, *Que Viva México*, au Museo Internazionale Dinamico di Arte Contemporanea, en Italie, en 2008, *Arslatina : être américain*, à la Galerie Antinichi Forni, à Maceratta, en Italie, en 2006, *Diálogos*, à la Galerie-Bibliothèque Víctor-Bravo de Mexico, en 2006, et *Atender*, à la 9e Biennale de la Havane, à Cuba, en 2006. Elle est membre du groupe de recherche Média et vie urbaine à Montréal et travaille actuellement à la coordination du Centre Interuniversitaire d'Études sur les Lettres, les Arts et les Traditions (CÉLAT) à l'UQAM. Commissaire indépendante, elle a aussi organisé plusieurs expositions à Montréal et au Mexique. Son œuvre multidisciplinaire, où se marient photos, dessins, peintures et installations, explore les liens iconographiques et mythologiques entre les cultures amérindiennes et européennes, en ce qui touche notamment les représentations de la femme et de la nature, à travers les processus de sacralisation et de profanation dont elles font l'objet. Le corps et l'espace y sont traités comme le support symbolique des rencontres entre croyances et perceptions qui proviennent d'horizons multiples mais forment ensemble le tissu finement et solidement tramé de la culture des Amériques.

Table des reproductions des œuvres d'Osvaldo Ramirez Castillo

Page 9 : *La Raza crossing The Sea of Cortez*, dessin et médium mixte, 24′ x 36′, 2008 ; p. 10 et 16-17 : *Carnivalissimo* (détail), dessin et médium mixte, 38′ x 252′, 2006 ; p. 26 : *Terrible beast for El Salvador*, dessin et médium mixte, 11,5′ x 18,5′, 2008 ; p. 36 : *Alarm Call*, dessin et médium mixte, 17,75′ x 34,5′, 2010 ; p. 41 : *La Raza express*, dessin et médium mixte, 42′ x 31,5′, 2009 ; p. 42 : *Scarecrow*, dessin et médium mixte, 15′ x 22,5′, 2013 ; p. 52-53 : *Political campaign* (détail), dessin et médium mixte, 42 x 63,5′, 2010 ; p. *66* : Raising la Mama Grande, dessin et médium mixte, 17′ x 32′, 2009 ; p. 74 : *El Mozote chronicles*, image video (animation), 2013 ; p. 80-81 : *Ferias I* (détail), dessin

et médium mixte, 42″ x 122″, 2007 ; p. 87 : *Las carretas chillonas* (détail), dessin et médium mixte, 42″ x 129″, 2008 ; p. 179 : *Untitled*, lithographie, 18″ x 28″, 2009 ; p. 180 : *Spring Cannibalism*, dessin et médium mixte, 60″ x 63″, 2010 ; p. 186 : *Quetzalcoatl's children* (détail), dessin et médium mixte, 42″ x 145″, 2008 ; p. 193 : *Out in the countryside*, dessin et médium mixte, 60″ x 92″, 2011 ; p. 195 : *My Tyrant, My Protest, My Myth I* (détail), dessin et médium mixte, 60″ x 62,5″, 2012 ; p. 196 : *Carnivalissimo* (détail), dessin et médium mixte, 38″ x 252″, 2006 ; p. 205 : *Ferias I* (détail), dessin et médium mixte, 42″ x 122″, 2007 ; p. 206 : *My Tyrant, My Protest, My Myth II* (détail), dessin et médium mixte, 60″ x 57,5″, 2012 ; p. 210 : *Mercenaries*, dessin et medium mixte, 11.5″ x 8,5″, 2010 ; p. 216 : *Raptures* (détail), dessin et médium mixte, 38″ x 212″, 2007 ; p. 224 : *Quetzalcoatl's children* (détail), dessin et médium mixte, 42″ x 145″, 2008 ; p. 228 : *Mythological Prelude for Soyapango* (détail), dessin et médium mixte, 60″ x 109″, 2010 ; p. 234–235 : *Origen de una especie* (détail), dessin et médium mixte, 42″ x 90″, 2008.

Table des reproductions des œuvres de Mariza Rosales Argonza

Page 88 : *La résistance de la foi, blessée*, médium mixte, 40 x 28 cm, 2008 ; p. 100 : *La résistance de la foi, frontale*, médium mixte, 40 x 28 cm, 2008 ; p. 101 : *La résistance de la foi, rouge*, médium mixte, 40 x 28 cm, 2008 ; p. 107 : *La résistance de la foi, verte*, médium mixte, 40 x 28 cm, 2008 ; p. 108 : *La résistance de la foi, couverte des pansements*, médium mixte, 40 x 28 cm, 2008 ; p. 120 : *Peyotl*, médium mixte, 21,5 x 28 cm, 2013 ; p. 121 : *Manteau*, acrylique sur bois, 140 x 90 cm, 2007 ; p. 122 : *La résistance de la foi, fleurie*, médium mixte, 40 x 28 cm, 2008 ; p. 126 : *La résistance de la foi, plumée*, médium mixte, 40 x 28 cm, 2008 ; p. 136 : *La résistance de la foi, cousue*, médium mixte, 40 x 28 cm, 2008 ; p. 142 : *La résistance de la foi, sans visage*, médium mixte, 40 x 28 cm, 2008 ; p. 152 : *Huatley*, médium mixte, 21,5 x 28 cm, 2013 ; p. 158–159 : *Image du désert*, médium mixte, 21,5 x 28 cm, 2007 ; p. 171 : *Rêve de sable*, médium mixte 21,5 x 28 cm, 2007 ; p. 172 : *La résistance de la foi, tatouée*, médium mixte, 40 x 28 cm, 2008 ; p. 178 : *Rêve*, médium mixte, 70 x 50 cm, 2008. Photos : Mariza Rosales Argonza.

lettres québécoises

REVUE fondée en 1976

La revue de l'actualité littéraire

La seule revue ENTIÈREMENT consacrée à la **LITTÉRATURE** QUÉBÉCOISE.









Roman
Traduction
POLAR
RÉCIT
Nouvelle
POÉSIE
Études littéraires
CONTE
Actualité

Abonnement papier et électronique :
www.lettresquebecoises.qc.ca
Suivez-nous sur Facebook

Conseil des arts et des lettres Québec

CONSEIL DES ARTS DE MONTRÉAL

Conseil des Arts du Canada

Canada Council for the Arts

exit

revue de poésie

JE M'ABONNE ET J'ÉCONOMISE

1 an/4 numéros

Régulier : 42 $ ☐

Étranger (Transport inclus) : 70 $ ☐

(Prix en librairie : 11,50 $)

(les taxes sont incluses dans les prix)

Je désire m'abonner ☐ me réabonner ☐

À partir du numéro en cours ☐ ou du numéro _____

Nom :.....

Adresse :.....

Ville / Province : .....

Code postal : .....

Téléphone : (.....) .....

Télécopieur : (.....) .....

Courriel :.....

Je paye par chèque ☐ Visa ☐ Mandat ☐

No : .....Expiration : ..... / .....

Signature : .....

Chèque et mandat payables à l'ordre de :

Revue EXIT/ Éditions Gaz Moutarde inc.

C.P. 22125, C.S.P. Iberville, Montréal (Qc), H1Y 3K8

Téléphone : 514 721-9672

Internet : www.exit-poesie.com

Courriel : administration@exit-poesie.com



Spirale

Arts | Lettres | Sciences humaines

Offre spéciale ! Spirale donne à penser

Grâce au soutien des Éditions Nota bene, partenaire fidèle depuis 2004, tout(e) nouvel(le) abonné(e) ou toute personne se réabonnant pourra choisir et recevoir en prime deux titres de notre collection « Nouveaux Essais Spirale » (jusqu'à épuisement des stocks).

Consultez notre site web à l'onglet « Abonnement » pour tous les détails.

www.spiralemagazine.com

©Martin Désilets, **Fading Icons (variations sur « Aéroplane en vol » de Kasimir Malévitch)**, 2011.



BULLETIN D'ABONNEMENT

ABONNEMENT À TROIS NUMÉROS

❑ Résidents du Canada	25 $
❑ Institutions	35 $
❑ Résidents de l'étranger	35 $
❑ Abonnement supplémentaire	15 $

1) ABONNEMENT

NOM

ADRESSE

VILLE CODE POSTAL

TÉLÉPHONE COURRIEL

2) ABONNEMENT SUPPLÉMENTAIRE OFFERT À 15 $

NOM

ADRESSE

VILLE CODE POSTAL

TÉLÉPHONE COURRIEL

Ci-joint un chèque à l'ordre de *Les écrits*.
À retourner à l'adresse suivante :

Les écrits

Case postale 1287, succursale Complexe Desjardins Montréal (Québec) H5B 1C4
Téléphone : 514 987-3000 (3796#, 1578#) • Télécopieur : 514 987-6548
www.lesecrits.ca • ouellet.pierre@uqam.ca

Imprimé par Marquis Imprimeur

le premier février deux mille quatorze

Imprimé au Canada / Printed in Canada

Revue littéraire
fondée en 1954
sous le titre
Écrits du Canada français

10 $

